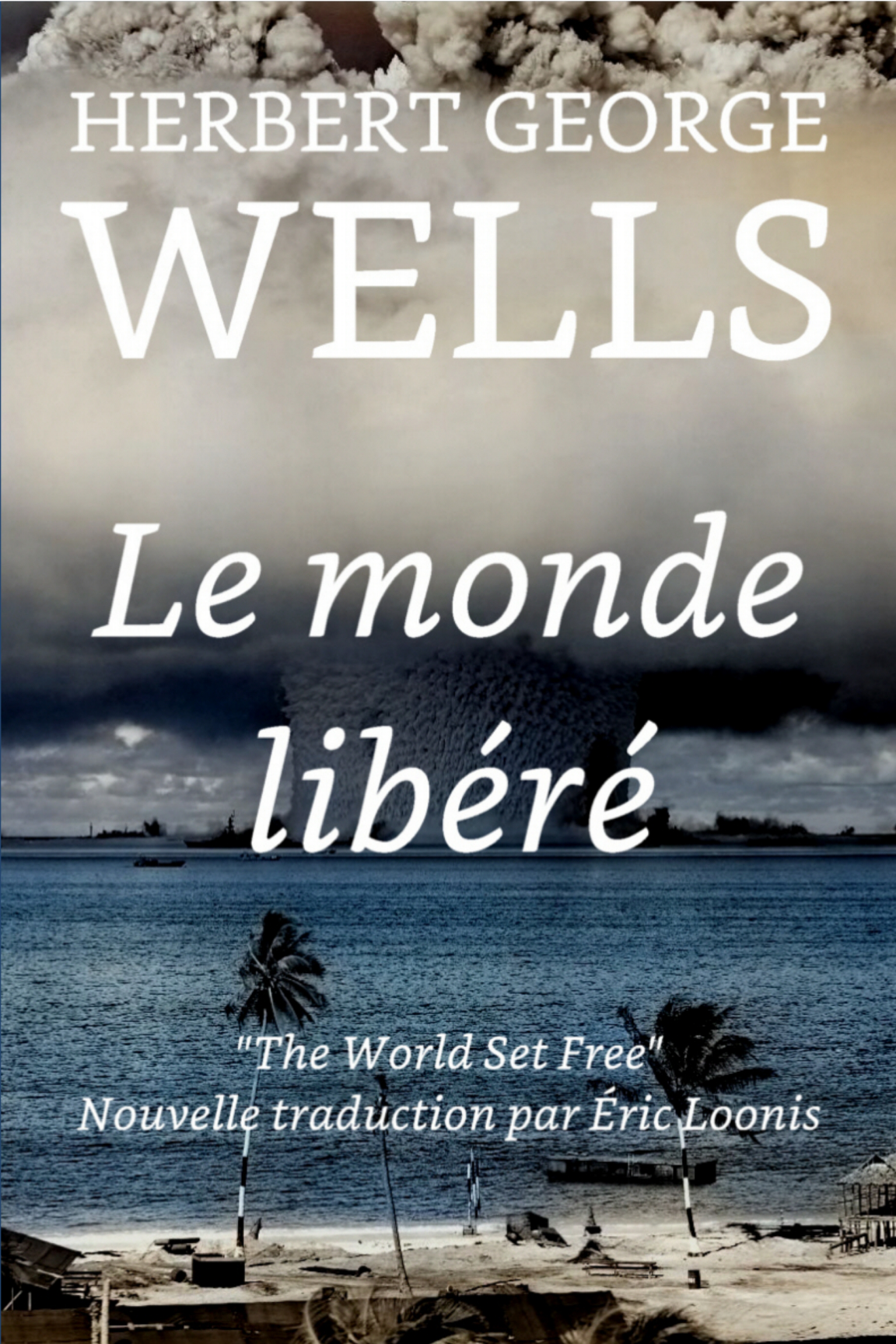

HERBERT GEORGE
WELLS
Le monde libéré
"The World Set Free"
Nouvelle traduction par Éric Loonis

Ce livre vous plaît, vous souhaitez en avoir une version imprimée sur papier dans votre bibliothèque, allez sur Amazon !

https://www.amazon.fr/dp/2957738791

Le monde libéré

Le monde libéré

THE WORLD SET FREE

HERBERT GEORGE WELLS

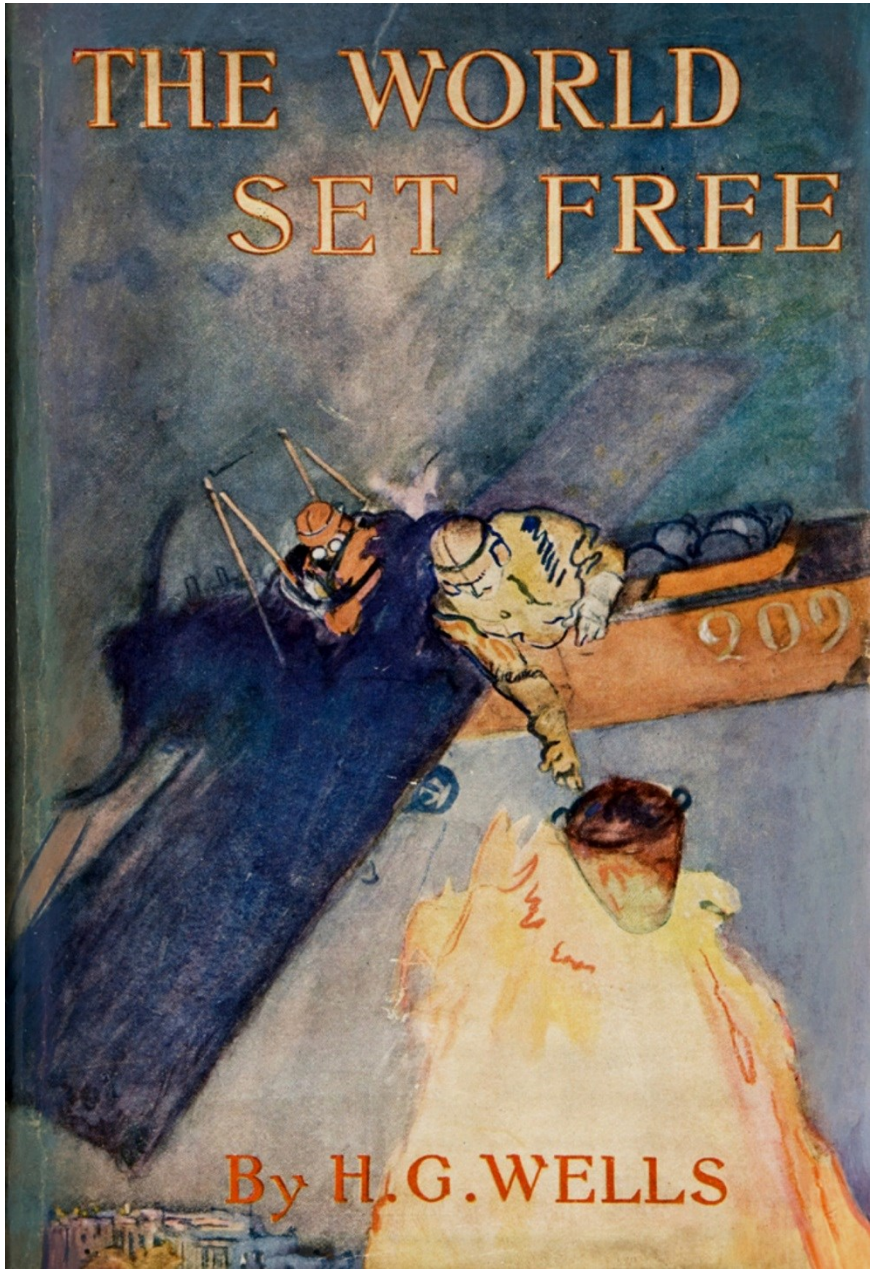
Traduit de l'anglais et annoté
par Éric Loonis

Copyright © 2022 Éric Loonis

Tous droits réservés.

ISBN : 9782957738793

Autres ouvrages du traducteur



Couverture originale

PRÉFACE

« Le monde libéré » (*The World Set Free*) a été écrit en 1913 et publié au début de 1914. C'est le dernier d'une série de trois fantasmes dystopiques, des histoires qui tournent toutes autour des développements possibles, dans le futur, d'une force ou d'un groupe de forces tout à fait actuelles. Ce roman a été écrit dans l'ombre immédiate de la Grande Guerre. Dans le monde entier, toute personne douée d'intelligence pouvait sentir que la catastrophe était imminente et qu'il n'y avait aucun moyen d'y échapper. Mais peu d'entre nous ont réalisé, durant la première moitié de 1914, à quel point le crash était imminent.

Le lecteur sera amusé de constater qu'ici le « crash » est projeté sur l'année 1956. Naturellement, il voudra sans doute connaître les raisons de cette anticipation tout à fait extraordinaire. En tant que prophète, l'auteur doit avouer qu'il a toujours eu tendance à être un peu en retard. Dans le monde réel, par exemple, l'avion de guerre a battu les prévisions d'anticipations d'une vingtaine d'années environ. Je suppose que le désir de ne pas choquer le sens commun du lecteur sceptique et, peut-être, une disposition moins honorable de l'auteur à se protéger, ont quelque chose à voir avec cette datation lointaine, des principaux évènements relatés. Cependant, dans le cas particulier de ce roman, je pense qu'un autre motif, pour retarder le retour de la Grande Guerre, était de permettre au chimiste d'avancer dans sa découverte de la libération de l'énergie atomique.

1956 – ou d'ailleurs 2056 – n'est peut-être pas trop tard pour cette révolution suprême des potentialités humaines. Et en dehors de cette tergiversation de plus de quarante ans, la

conjoncture, au moment de l'entrée en guerre, était assez bonne. La prévision d'une alliance des empires centraux, l'ouverture de la campagne à travers les Pays-Bas, et l'envoi du corps expéditionnaire britannique étaient tous justifiés six mois avant que le livre ne soit publié. Et la section d'ouverture du Chapitre Deux, encore maintenant, après que les évènements se soient réalisés, représente un bon diagnostic concernant les points essentiels de la problématique.

Un succès heureux (au chapitre 2, section 2), dont l'auteur peut se féliciter, est la prévision que dans les conditions du monde moderne, il est tout à fait impossible pour un grand général, d'atteindre à la suprématie et de concentrer l'enthousiasme des armées de part et d'autre. Il ne peut y avoir ni d'Alexandre ni de Napoléon. Et nous avons bientôt entendu le corps scientifique marmonner : « Ces vieux fous », exactement comme nous l'avions prédit ici.

Cependant, ce sont là de petits détails, et les ratés de l'histoire dépassent de loin les succès. C'est la thèse principale qui nous intéresse encore aujourd'hui. La thèse qu'en raison du développement des connaissances scientifiques, des États et des empires souverains séparés ne sont plus tenables dans le monde. Que tenter de continuer avec l'ancien système revient à accumuler désastre sur désastre pour l'humanité et peut-être entraîner la destruction complète notre espèce.

À présent, ce livre est intéressant en ce qu'il soutient la thèse et la discussion d'une possible fin de la guerre sur Terre. J'ai fait la supposition qu'une sorte d'épidémie de santé mentale éclatait parmi les chefs d'État et les dirigeants de l'humanité. Pour cela, j'ai fait appel au bon sens inné de l'esprit français et de l'esprit anglais – car manifestement le roi Egbert[1] est censé être « l'Anglais de Dieu » – guidant l'humanité vers un effort audacieux et résolu de sauvetage et de reconstruction. Au lieu de cela – comme le disent les notes de bas de page dans les manuels scolaires, à la différence du

[1] Personnage imaginaire (NDT).

journal du jour – au lieu d'une assemblée sincère et honorable d'hommes de premier plan, l'Anglais rencontrant l'Allemand et le Français le Russe, frères dans leurs offenses et dans leur désastre, sur les collines de Brissago[2], au lieu de cela se tient à Genève, à l'autre bout de la Suisse, une pauvre petite Société des Nations[3] (alliées, à l'exclusion des États-Unis, de la Russie et de la plupart des « peuples soumis » du monde). Une pauvre petite ligue se réunissant obscurément, au milieu du mépris mondial, pour faire des gestes impuissants face aux principaux problèmes de la débâcle. Soit le désastre n'a pas encore été suffisamment important, soit il n'a pas été assez rapide pour infliger le choc moral nécessaire et provoquer l'indispensable répulsion morale.

Tout comme le monde de 1913 était habitué à une prospérité croissante et pensait que cette croissance durerait éternellement, il semblerait maintenant que le monde s'habitue à un glissement constant vers la désintégration sociale et pense que cela aussi peut continuer et ne jamais pouvoir s'arrêter. On ne tire rien des leçons les plus enflammées qui sont vite oubliées, tandis que les plus bruyantes pâlissent devant le mépris.

La question de savoir si un Leblanc[4] est encore possible, la question de savoir s'il est encore possible de provoquer une explosion de la santé mentale créatrice dans l'humanité, d'éviter ce glissement constant vers la destruction, cette question est maintenant l'une des plus urgentes au monde. Il est clair que l'écrivain est, par tempérament, disposé à espérer qu'il existe une telle possibilité. Mais il doit avouer qu'il voit peu de signes d'une telle étendue de compréhension et d'une telle fermeté de la volonté qu'exigeraient un effort efficace pour empêcher la précipitation des affaires

[2] Sur Google Maps : *https://bit.ly/36B5SfF* (NDT).
[3] La Société des Nations (SDN) était une organisation internationale introduite par le traité de Versailles en 1919 et dissoute en 1946 au profit de l'ONU : *https://bit.ly/3IOOFw5* (NDT).
[4] Un personnage imaginaire (NDT).

humaines. L'inertie des idées mortes et des vieilles institutions nous entraîne vers les abîmes. Il n'y a que dans le mouvement de la classe ouvrière à travers le monde, qu'émerge une reconnaissance claire de l'idée d'un bien commun de l'humanité, comme quelque chose qui l'emporterait sur toute autre considération nationale et patriotique. Et l'internationalisme ouvrier est étroitement lié aux conceptions d'une révolution sociale profonde. Si la paix mondiale doit être atteinte par l'internationalisme ouvrier, elle devra l'être au prix de la reconstruction sociale et économique la plus complète et en passant par une phase de révolution qui sera certainement violente, qui pourra être très sanglante, qui pourra être prolongée durant une longue période et pourra, à la fin, n'aboutir à rien d'autre qu'à la destruction sociale. Néanmoins, il n'en reste pas moins que c'est dans la classe ouvrière, et dans la classe ouvrière seule, qu'est apparue jusqu'à présent toute conception d'une domination mondiale et d'une paix mondiale. Le rêve du monde libéré, un rêve d'hommes dirigeants et dirigeants hautement éduqués et hautement favorisés, se consacrant volontairement à la tâche de remodeler le monde, est jusqu'à présent resté un rêve.

H. G. WELLS
Easton Glebe, Dunmow, 1921.

1. LES PIÉGEURS DE SOLEIL

– 1 –

L'histoire de l'humanité est celle de l'accession au pouvoir sur l'environnement. L'homme est l'animal qui utilise des outils et qui fait du feu. Dès le début de sa carrière terrestre, nous le trouvons complétant la force musculaire naturelle et les armes corporelles de la bête par la chaleur de la combustion et l'outil rugueux de la pierre. Il passa donc au-delà du singe. À partir de là, l'humanité commença à se développer. Bientôt l'homme ajouta à sa puissance, celle du cheval et du bœuf, celle de la force portante de l'eau et de la force motrice du vent. L'homme activa son feu en soufflant dessus et ses outils, d'abord simples, armés de cuivre puis de fer, se sont multipliés, sont devenus plus variés, plus élaborés et efficaces.

L'homme a abrité sa chaleur dans des maisons et a facilité ses déplacements au moyen de chemins et de routes. Il a complexifié ses relations sociales et augmenté son efficacité par la division du travail. Il a commencé à accumuler des connaissances. Les inventions ont succédé aux inventions, chacune permettant aux hommes d'en faire plus. Il y a un quart de millions d'années, l'homme suprême était un sauvage, un être à peine dégrossi, s'abritant dans des trous dans les rochers, armé d'un silex grossièrement taillé ou d'un bâton à pointe de feu, nu, vivant en petits groupes familiaux, tué par un homme plus jeune dès que sa première activité virile déclinait. Dans la plupart des grands déserts de la terre,

vous l'auriez cherché en vain. Ce n'est que dans quelques vallées fluviales tempérées et subtropicales qu'on aurait trouvé les petites tanières de ses petits troupeaux, un mâle, quelques femelles, quelques enfants.

Il n'appréhendait alors aucun avenir, aucune sorte de vie sauf celle qu'il menait. Il fuyait l'ours des cavernes sur les rochers pleins de minerai de fer et la promesse d'épées et de lances. Il est mort de froid sur une saillie de charbon. Il buvait de l'eau boueuse avec l'argile qui ferait un jour des tasses de porcelaine. Il mâchait l'épi de blé sauvage qu'il avait cueilli et regardait avec une vague spéculation dans les yeux les oiseaux qui planaient hors de sa portée. Ou soudain, il prenait conscience de l'odeur d'un autre mâle et se levait en rugissant. Des rugissements précurseurs informes d'avertissements moraux. Car c'était un grand individualiste, cet original, il n'a souffert que lui-même.

Ainsi, à travers les longues générations, ce lourd précurseur, cet ancêtre de nous tous, s'est battu, s'est reproduit et a péri, changeant presque imperceptiblement.

Pourtant il a changé. Ce tranchant ciseau de la nécessité, qui aiguisait la griffe du tigre d'âge en âge et affinait le maladroit Orchippus[5] jusqu'à la grâce rapide du cheval, était à l'œuvre sur l'homme – et il est encore à l'œuvre. Les plus maladroits et les plus bêtement féroces d'entre les humains étaient tués le plus tôt et le plus souvent. La main la plus gracile, l'œil le plus rapide, le cerveau le plus gros, le corps le mieux équilibré ont prévalu.

D'âge en âge, les outils ont été un peu mieux fabriqués et l'homme un peu plus délicatement ajusté à ses possibilités. Il est devenu plus social. Son troupeau s'est agrandi. Chacun ne tuait plus ou ne chassait plus ses fils grandissants. Un système de tabous les lui rendait tolérables et ils le vénéraient vivant et peu après sa mort et étaient ses alliés contre les bêtes et le reste de l'humanité. (Mais il leur était interdit de toucher les femmes de la tribu, ils ont dû sortir et capturer

[5] Ancêtre du cheval (NDT).

des femmes pour eux-mêmes, et chaque fils a fui sa belle-mère et s'est caché d'elle de peur que la colère du vieil homme ne soit excitée. Partout dans le monde, même à ce jour, ces anciens tabous inévitables peuvent être retrouvés.)

Par la suite, au lieu de grottes, sont advenues les huttes et les masures. Le feu était mieux entretenu et il y eut des couvertures et des vêtements. Avec ces aides, la créature a pu se propager dans des climats plus froids, emportant de la nourriture avec elle et stockant cette nourriture – jusqu'à ce que parfois, les graines d'herbe négligées, repoussent et donnent un premier indice d'agriculture.

Et, dès cet instant, apparurent les prémices des loisirs et de la pensée.

L'homme a commencé à réfléchir. Il y eut des moments où se sentant repus, ses convoitises et ses craintes tout apaisées, le soleil brillant sur la place commune, alors de faibles frémissements de spéculation pouvaient illuminer ses yeux. Il se mit à gratter un os et sembla trouver une ressemblance avec quelque chose. Il a continué et c'est ainsi que sont nés l'art pictural, le moulage de l'argile douce et chaude du bord de la rivière entre ses doigts. L'homme a ainsi trouvé un plaisir dans les motifs et leurs répétitions. Il a façonné l'argile en forme de récipients et a découvert qu'il pouvait ainsi retenir l'eau.

Il regardait couler la rivière et se demandait de quel sein abondant venait toute cette eau. Il cligna des yeux vers le soleil et s'imagina qu'il pourrait peut-être le piéger et le harponner, lorsqu'il descend vers son lieu de repos, au milieu des collines lointaines. Alors il se prit à vouloir raconter à son frère qu'une fois, en effet, il l'avait fait – ou du moins que quelqu'un l'avait fait – il mêla peut-être cette fabulation à un autre rêve, presque aussi audacieux, qu'un jour un mammouth avait été attaqué par des hommes. Et c'est ainsi que commencèrent la fiction – montrant le chemin vers divers accomplissements – et l'auguste et prophétique procession des mythes et des contes.

Durant des dizaines et des centaines de siècles, durant des myriades de générations, la vie de nos pères s'est poursuivie. Du début à la maturation de cette phase de la vie humaine, du premier éolithe[6] maladroit, de silex grossièrement taillé, aux premiers outils de pierre polie, il y eut deux ou trois mille siècles, dix ou quinze mille générations. Peu à peu, à l'échelle humaine, l'humanité est sortie des injonctions de l'animal en elle. Et cette première lueur de pensée, cette première histoire édifiante d'une victoire de l'homme, ce conteur aux yeux brillants et rougis sous ses cheveux emmêlés, gesticulant devant son auditoire bouche bée et incrédule, agrippant son poignet pour le maintenir attentif, fut le plus merveilleux des commencements que ce monde n'ait jamais vus. Cela a condamné les mammouths et c'est comme cela que l'humain a commencé à tendre ce piège pour attraper le soleil.

– 2 –

Ce rêve ne fut qu'un moment dans la vie d'un homme, dont les activités personnelles, semble-t-il, étaient de se procurer de la nourriture, de tuer son semblable et d'engendrer à la manière des bêtes. Autour de lui, cachées par le plus mince des voiles, se trouvaient les sources intactes du Pouvoir. Un Pouvoir dont nous ne faisons guère plus que soupçonner l'ampleur, même aujourd'hui. Un Pouvoir qui pourrait lui permettre de réaliser tous ses rêves imaginables. Mais il fut entravé par les pieds de son espèce, bien qu'il soit mort aveuglément sans le savoir.

Enfin, sur les généreux plateaux des chaudes vallées fluviales, où la nourriture est abondante et la vie très facile, l'humain a pu émerger. Surmontant ses jalousies antérieures, au fur et à mesure que diminuait la pression de la nécessité, il devint plus social, plus tolérant et docile, formant alors une

[6] Les éolithes sont des pierres apparemment « taillées » par l'action d'agents naturels et non par des ancêtres de l'homme, comme l'avançaient certaines théories à l'époque de Wells.

plus grande communauté. La division du travail a commencé. Parmi les hommes les plus âgés, certains se sont spécialisés dans la connaissance et l'administration de leurs semblables. Un homme fort a pris la direction paternelle des affaires guerrières et le prêtre et le roi ont commencé à développer leurs rôles dans ce premier acte de l'histoire humaine. La sollicitude du prêtre marquait le temps des semailles, de la moisson et de la fertilité. Et le roi régnait sur la paix et la guerre. Dans une centaine de vallées fluviales, au sein des zones chaudes et tempérées de la Terre, il y a une vingtaine de milliers d'années, des villes et des temples commencèrent à prospérer. Ignorant encore l'écrit, ils prospéraient sans être enregistrés dans des livres, ignorant le passé et ne soupçonnant pas l'avenir.

Très lentement l'homme a augmenté sa demande sur la richesse illimitée du pouvoir qui s'offrait à lui de toutes parts. Il a apprivoisé certains animaux, il a développé son agriculture, au début aléatoire, en un rituel saisonnier. Il a ajouté d'abord un métal à ses ressources, puis un autre, jusqu'à ce qu'il ait du cuivre et de l'étain et du fer et du plomb et de l'or et de l'argent en supplément de la pierre. Il taille et sculpte le bois, fait de la poterie, descend la rivière à la pagaie, jusqu'à la mer. Il découvre la roue et trace les premières routes.

Mais son activité principale, pendant cent siècles et plus, fut l'assujettissement de lui-même et des autres à des sociétés de plus en plus vastes. L'histoire de l'homme n'est pas simplement la conquête d'un pouvoir extérieur. C'est d'abord la conquête de ces méfiances et de ces acharnements, de cette concentration sur soi et de l'intensité de l'animalité, qui lui lient les mains et l'empêchent de prendre son héritage.

Le singe en nous est toujours réticent à la coopération. Depuis l'aube de l'âge de la pierre polie, jusqu'à la réalisation de la paix dans le monde, les relations de l'homme étaient principalement avec lui-même et ses semblables. Il commerce, marchande, légifère, concilie, asservit, conquiert, extermine. Et à chaque petit accroissement de son pouvoir, il

se tournait immédiatement et toujours vers les objectifs de cette lutte complexe et confuse pour se socialiser. Incorporer et comprendre ses semblables, dans une communauté d'objectifs, devint le dernier et le plus grand de ses instincts.

Déjà avant la fin de l'âge de la pierre polie, il était devenu un animal politique. Il a fait des découvertes d'une portée étonnante au fond de lui-même. Il se mit d'abord à compter, puis à écrire et enregistrer des informations. Grâce à cela, ses communautés urbaines ont commencé à s'étendre jusqu'à la domination. Dans les vallées du Nil, de l'Euphrate et des grands fleuves chinois, les premiers empires et les premières lois écrites sont nés.

Des hommes se sont spécialisés pour combattre et régner en tant que soldats et chevaliers. Plus tard, au fur et à mesure que les navires avaient les capacités à naviguer en haute mer, la Méditerranée qui avait été une barrière devint une autoroute. Et enfin d'un enchevêtrement de régimes pirates, sortit la grande lutte entre Carthage et Rome. L'histoire de l'Europe est l'histoire de la victoire et de l'éclatement de l'Empire romain. Chaque monarque qui est monté sur le trône en Europe, jusqu'au dernier, a singé César et s'est fait appeler Kaiser ou Tsar ou Empereur ou Kasir-i-Hind.[7]

À l'échelle de la durée d'une vie humaine, c'est une longue période de temps qui s'est écoulée entre la première dynastie en Égypte et l'avènement de l'aviation. Mais, à l'échelle des faiseurs d'éolithes, tout cela ne date que d'hier.

Or, durant cette période de deux cents siècles ou plus, cette période des États belligérants, alors que les esprits des hommes étaient principalement préoccupés par la politique et l'agression mutuelle, leurs progrès dans l'acquisition du pouvoir extérieur furent lents – rapides en comparaison avec les progrès de l'ancien âge de pierre, mais lents par rapport à cette nouvelle ère de découvertes systématiques dans laquelle nous vivons.

[7] En fait « Kaisar-I-Hind », désignant l'empereur des Indes (NDT).

Les hommes n'ont pas beaucoup modifié les armes et les tactiques de guerre, les méthodes d'agriculture, le matelotage, leur connaissance du globe habitable ou les appareils et ustensiles de la vie domestique entre l'époque des premiers Égyptiens et l'époque où Christophe Colomb était un enfant. Bien sûr, il y eut des inventions et des changements, mais il y eut aussi des régressions. Des choses ont été découvertes, puis, oubliées à nouveau.

Dans l'ensemble, il y eut un progrès, mais il n'y avait pas d'étapes. La vie paysanne était la même. Il y avait déjà des prêtres et des avocats et des artisans de la ville et des seigneurs et des dirigeants territoriaux. Des médecins, des femmes-sages, des soldats et des marins, en Égypte et en Chine et en Assyrie et en Europe du Sud-Est, au début de cette période, et ils faisaient à peu près les mêmes choses et vivaient à peu près la même vie qu'en Europe en 1500 après J.-C.

Les archéologues anglais de l'an 1900 après J.-C., ont pu fouiller dans les vestiges de Babylone et d'Égypte et en exhumer des documents juridiques, de la comptabilité personnelle et de la correspondance familiale, qu'ils ont pu lire avec la plus grande sympathie. Il y eut de grands changements religieux et moraux tout au long de cette période. Les empires et les républiques se sont succédé et l'Italie a tenté une vaste expérience dans l'esclavage. En effet, l'esclavage a été essayé encore et encore et a échoué encore et encore. Il devait encore être testé et encore être rejeté dans le Nouveau Monde.

Le christianisme et le mahométisme ont balayé un millier de cultes plus spécialisés, mais il s'agissait essentiellement d'adaptations progressives de l'humanité à des conditions matérielles qui devaient sembler fixées pour toujours. L'idée de changements révolutionnaires dans les conditions matérielles de la vie fut tout à fait étrangère à la pensée humaine durant tout ce temps.

Pourtant le rêveur, le conteur, était encore là, attendant son opportunité au milieu des préoccupations agitées, des

allées et venues, des guerres et des processions, de la construction du château et de la cathédrale, des arts et des amours, des petites diplomaties et des querelles incurables, des croisades et des voyages commerciaux du Moyen Âge. Il ne spéculait plus avec la liberté illimitée du sauvage de l'âge de pierre. Des explications autoritaires sur tout lui barraient le chemin. Mais il spéculait avec un meilleur cerveau, restait assis sans rien faire et regardait les étoiles qui tournaient dans le ciel et réfléchissait à la pièce de monnaie et au cristal dans sa main.

Tout du long de ces temps, chaque fois qu'il y avait un certain loisir pour la pensée, alors les hommes se trouvaient insatisfaits des apparences des choses, insatisfaits des assurances de la croyance orthodoxe, mal à l'aise avec le sens des symboles non lus dans le monde autour de lui, remettant en question la finalité de la sagesse scolastique. À travers tous les âges de l'histoire, il y eut des hommes pour lesquels un murmure était advenu, à propos des choses cachées à leur sujet. Ils ne pouvaient plus mener une vie ordinaire ni se contenter des choses communes de ce monde, une fois qu'ils avaient entendu cette voix. Et, pour la plupart, ils croyaient non seulement que tout ce monde était comme un rideau de fumée, devant des choses insoupçonnées, mais que ces secrets étaient le Pouvoir.

Jusqu'ici le Pouvoir était venu aux hommes par hasard, mais maintenant il y avait ces chercheurs qui cherchaient. Ils cherchaient parmi des objets rares, curieux et déroutants, trouvant parfois quelque chose d'étrange et d'utilisable. Se trompant parfois, avec une découverte imaginaire ou faisant parfois semblant de trouver.

Le monde de tous les jours se moquait de ces êtres excentriques, ou les trouvait ennuyeux et les a maltraités, ou était saisi de peur et en faisait des saints, des sorciers et des démonistes. Ou bien par convoitise, ils pouvaient les accueillir avec espoir. Mais pour la plupart, ils n'y prêtèrent pas attention. Pourtant, ils étaient du sang de celui qui avait le premier rêvé d'attaquer le mammouth. Chacun d'eux était

de ce sang et de cette descendance. Et ce qu'ils cherchaient, sans le vouloir, c'était le piège qui attraperait un jour le soleil.[8]

– 3 –

Un tel homme était ce Léonard de Vinci, qui parcourait la cour des Sforza à Milan dans un état de digne abstraction. Ses livres de lieux communs sont emplis de subtilités prophétiques et d'ingénieuses anticipations des méthodes des premiers aviateurs. Dürer était son parallèle et Roger Bacon – que les franciscains ont réduit au silence – de sa parenté. Un tel homme, dans une ville ancienne fut le Héros d'Alexandrie, qui connaissait la puissance de la vapeur mille neuf cents ans avant qu'elle ne soit utilisée pour la première fois. Et plus tôt encore ce fut Archimède de Syracuse, et encore plus tôt le légendaire Dédale de Cnossos. Tout au long des annales de l'histoire, chaque fois qu'il y avait un peu de loisirs loin de la guerre et de la brutalité, des chercheurs apparaissaient. Et la moitié des alchimistes étaient de leur tribu.

Quand Roger Bacon a fait exploser son premier lot de poudre à canon, on aurait pu supposer que les hommes seraient allés immédiatement au moteur à explosion. Mais ils ne pouvaient rien voir de tel. Ils ne commençaient pas encore à songer à voir des choses. Leur métallurgie était bien trop pauvre pour fabriquer de tels moteurs, même s'ils y avaient pensé. Pendant un certain temps, ils ne parvinrent pas à faire adapter suffisamment les appareils pour pouvoir supporter cette nouvelle force, même dans un but aussi simple que celui de lancer un missile. Les fûts de leurs premiers canons étaient en bois et le monde a attendu plus de cinq cents ans avant que le moteur à explosion n'arrive.

[8] Finalement, cette histoire « d'attraper le soleil » c'est un peu une prophétie du réacteur thermonucléaire à fusion, l'énergie qui consume les étoiles (NDT).

Même lorsque les chercheurs trouvèrent, ce fut d'abord un long voyage avant que le monde puisse utiliser leurs découvertes à des fins autres que les plus grossières et les plus ordinaires. Si l'homme, en général, n'était pas encore aussi absolument aveugle aux énergies invincibles autour de lui que son précurseur paléolithique, il n'en avait, au mieux, qu'une faible vision.

– 4 –

L'énergie latente du charbon et la puissance de la vapeur sont restées longtemps sur le point d'être découvertes, avant de commencer à influencer la vie humaine.

Il ne fait aucun doute que de nombreux dispositifs, tels que les jouets de Héron,[9] ont été conçus et oubliés, maintes et maintes fois, dans les cours et les palais. Mais il fallait que le charbon soit extrait et brûlé avec beaucoup de fer à portée de main avant qu'il apparaisse aux hommes qu'il y avait ici quelque chose de plus qu'une curiosité. Et il est à remarquer que la première suggestion enregistrée concernant l'utilisation de la vapeur se fit en temps de guerre. Il existe une brochure élisabéthaine dans laquelle il est proposé de tirer des coups de feu avec des bouteilles en fer bouchées remplies d'eau chauffée.

L'extraction du charbon comme combustible, la fonte du fer à une plus grande échelle que les hommes ne l'avaient jamais fait auparavant, la pompe à vapeur, la machine à vapeur et le bateau à vapeur se succédèrent dans un ordre qui avait une sorte de nécessité logique. C'est le chapitre le plus intéressant et le plus instructif de l'histoire de l'intelligence humaine, l'histoire de la vapeur depuis ses débuts en tant que fait dans la conscience humaine, jusqu'à la perfection des

[9] Une référence au premier moteur à vapeur inventé par Héron d'Alexandrie (1er siècle apr. J.-C), l'éolipyle : *https://bit.ly/358OvkX* (NDT).

grands moteurs à turbine qui ont précédé l'utilisation de la puissance de l'atome.

Presque tous les êtres humains ont pu voir la vapeur, comme une chose insignifiante, durant des milliers d'années. Les femmes, en particulier, chauffaient toujours l'eau, la faisaient bouillir, la voyaient bouillir, voyaient les couvercles des récipients danser avec fureur. Des millions de personnes, à différents moments, ont dû regarder la vapeur projeter des roches hors des volcans comme des balles de cricket et souffler de la pierre ponce en mousse. Et pourtant, vous pouvez chercher dans tous les écrits des hommes, au travers des lettres, des livres, des inscriptions, des images, la moindre prise de conscience qu'il y avait ici une force. Une force à canaliser et à utiliser… Puis, soudain, l'homme s'est éveillé et les chemins de fer se sont répandus comme un réseau sur tout le globe, des bateaux à vapeur en fer de plus en plus grands commencèrent leur lutte acharnée contre le vent et les vagues.

La vapeur fut la première venue dans les nouvelles puissances. C'est le début de l'Ère de l'Énergie qui devait clore la longue histoire des Royaumes combattants.

Mais pour longtemps les hommes n'ont pas réalisé l'importance de cette nouveauté. Ils ne reconnaissaient pas, ils n'étaient pas capables de reconnaître que quelque chose de fondamental était arrivé à leurs nécessités immémoriales. Ils appelaient la machine à vapeur le « cheval de fer ». Se contentant de ne voir dans les machines à vapeur qu'un substitut aux chevaux.

Les machines à vapeur et la production en usine révolutionnaient visiblement les conditions de la production industrielle. Les populations affluaient régulièrement des campagnes et se concentraient en masses jusque-là inconcevables autour de quelques centres-ville. La nourriture leur arrivait depuis d'énormes distances, à une telle échelle que le seul précédent, les navires de blé de la Rome impériale, n'en paraissent qu'un petit incident. Et une énorme migration de peuples entre l'Europe et l'Asie occidentale et

l'Amérique se mit en route. Et personne ne semble avoir réalisé que quelque chose de nouveau était entré dans la vie humaine, un étrange tourbillon complètement différent de tout ce qui était arrivé antérieurement. Comme ce tourbillon que l'on voit lorsque les portes d'une écluse commencent à s'ouvrir…

À la fin du XIXe siècle, le sobre Anglais pouvait s'attabler à son petit déjeuner, choisir entre le thé de Ceylan ou le café du Brésil, dévorer un œuf de France avec du jambon danois, ou manger une côtelette de Nouvelle-Zélande, terminer son petit déjeuner avec une banane antillaise, jeter un coup d'œil aux derniers télégrammes du monde entier, scruter les prix actuels de ses investissements géographiquement répartis en Afrique du Sud, au Japon et en Égypte. Il pouvait faire tout cela et dire aux deux enfants qu'il avait engendrés (à la place des huit de son père) qu'il pensait que le monde avait très peu changé. Ses enfants iraient jouer au cricket, se faire couper les cheveux, iraient à la vieille école où leur père était allé, esquiveraient les mêmes leçons qu'il avait esquivées, apprendraient quelques bribes d'Horace, de Virgile et d'Homère pour impressionner les goujats et tout irait pour le mieux…

– 5 –

L'électricité, même si elle fut étudiée avant la vapeur, a envahi la vie quotidienne des hommes quelques décennies après l'exploitation de la vapeur. À l'électricité aussi, malgré sa proximité évidente tout autour de lui, l'humanité a été complètement aveugle durant des âges incalculables. Y a-t-il eu quelque chose de plus évident, pour attirer l'attention, que l'appel de l'électricité ? Elle tonnait aux oreilles des hommes, elle se signalait à lui par des éclairs aveuglants, parfois même elle le foudroyait et, malgré cela, les hommes étaient incapables de la voir comme une chose suffisamment importante pour être étudiée.

Par temps sec l'électricité entrait dans la maison et se mettait à crépiter de façon insinuante chaque fois que le maître caressait la fourrure de son chat. Elle a pourri ses métaux quand il les a assemblés…[10] Avant le XVIe siècle, il n'y a pas un seul écrit dans lequel quelqu'un demanderait pourquoi la fourrure du chat crépite ou pourquoi les cheveux sont si indisciplinés à brosser par temps sec. Durant d'interminables années, l'homme semble avoir fait de son mieux pour ne pas du tout y penser. Jusqu'à ce que ce nouvel esprit du Chercheur se tourne enfin vers la chose électrique.

Combien de fois les phénomènes ont dû être aperçus et rejetés comme sans importance, avant que l'œil spéculatif et l'instant de la vision ne surviennent ! C'est Gilbert[11], le médecin à la cour de la reine Elizabeth qui, le premier, s'est interrogé avec de l'ambre frotté et des morceaux de verre, de soie et de shellac[12]. Il a ainsi commencé à accélérer la prise de conscience de l'existence universelle de l'électricité[13]. Et même alors, la science de l'électricité est restée un simple petit groupe de phénomènes curieux durant près de deux cents ans, qu'on liait supposément au magnétisme ou à la foudre.

Les pattes des grenouilles ont dû être suspendues par des crochets en cuivre à des balustrades en fer et se contracter à d'innombrables reprises avant que Galvani [14] ne s'en aperçoive.

---

[10] Wells fait ici référence à la corrosion qui apparaît parfois au contact entre deux métaux différents (NDT).

[11] William Gilbert (1544-1603), astronome, médecin et pionnier de la physique, est l'auteur du premier traité cohérent du magnétisme : *https://bit.ly/3v0mKGr* (NDT).

[12] Le shellac ou gomme-laque est un additif (E904), agent de texture, issu de la sécrétion d'une cochenille asiatique, sous la forme d'une résine : *https://bit.ly/3gUjrIz* (NDT).

[13] Et du magnétisme (NDT).

[14] Luigi Galvani (1737-1798), médecin, a découvert « l'électricité animale » : *https://bit.ly/36pIoJS* (NDT).

Hormis le paratonnerre, il fallut 250 ans après Gilbert pour que l'électricité sorte du cabinet des curiosités scientifiques et entre dans la vie de l'homme ordinaire… Et soudain, en un demi-siècle, entre 1880 et 1930, elle évince la machine à vapeur et prend le relais de la traction, elle évince toute autre forme de chauffage domestique et abolit les distances avec l'invention perfectionnée du téléphone sans fil[15] et du téléphotographe[16]…

– 6 –

Et il y eut une extraordinaire résistance mentale à la découverte et aux inventions durant au moins cent ans après le début de la révolution scientifique. Chaque nouveauté fut introduite dans la vie quotidienne à l'encontre d'un scepticisme qui équivalait parfois à de l'hostilité. Un auteur sur ces sujets donne une drôle de petite conversation domestique qui s'est produite, dit-il, en l'an 1898, quand il avait dix ans, du temps où les premiers aviateurs parvenaient à peine à s'envoler. Il nous raconte comment il était assis à son bureau, dans son étude, et conversait avec son petit garçon.

Son petit garçon qui était en grande difficulté. Il sentait qu'il devait parler très sérieusement à son père et, comme c'était un gentil petit garçon, il ne voulait pas le faire trop durement.

Voici ce qui s'est passé.

---

[15] Wells fait ici référence à la radiodiffusion, avec la première transmission sans fil (TSF) de la voix humaine en 1900 par l'ingénieur canadien Reginald Fessenden : *https://bit.ly/3LJ24Zn* (NDT).

[16] Wells fait ici référence à l'invention d'Édouard Belin (1876-1963), ingénieur français, le bélinographe, capable de transmettre des images fixes sur les lignes téléphoniques ou par radio, pour la première fois en 1907 : *https://bit.ly/3BuEBXf* (NDT).

« J'aimerais, papa, dit-il en s'approchant, que tu n'écrives pas tout ce truc sur le vol. Les copains me pourrissent la vie avec ça. »

« Oui ! » dit son père.

« Et le vieux Broomie, le prof je veux dire, il me pourrit la vie aussi. Tout le monde me pourrit la vie. »

« Mais il va y avoir des vols, très bientôt. »

Le petit garçon était trop bien élevé pour dire ce qu'il en pensait. « Quoi qu'il en soit, dit-il, j'aimerais que tu n'écrives rien à ce sujet. »

« Tu voleras et beaucoup de fois, dans ta vie, lui assura son père. »

Le petit garçon n'avait pas l'air content.

Son père hésita. Puis il ouvrit un tiroir et en sortit une photographie floue et sous-exposée. « Tiens, regarde ça, dit-il. »

Le petit garçon s'approcha. La photographie montrait une rivière et une prairie au-delà et quelques arbres et dans les airs un objet noir ressemblant à un crayon avec des ailes plates de chaque côté. C'était la première photo du premier appareil plus lourd que l'air qui s'est jamais maintenu dans les airs par la force mécanique. En bordure de la photo était écrit : « Ici nous montons haut, haut, haut[17] – de SP Langley[18], Smithsonian Institution, Washington. »

Le père regarda l'effet que ce document rassurant pouvait avoir sur son fils. « Alors ? » dit-il.

« Ça, dit l'écolier, après réflexion, ce n'est qu'une maquette. »

« Une maquette aujourd'hui, un homme demain. »

Le garçon ne savait plus trop ce qu'il devait en penser. Puis il se décida pour ce qu'il croyait fermement être l'omniscience. « Mais le vieux Broomie, dit-il, il a dit à tous les

[17] En référence à une comptine pour enfants : « *Here we go up, up, up* » (NDT).

[18] Il s'agit de Samuel Pierpont Langley (1834-1906), l'un des pionniers de l'aviation : *https://bit.ly/3sUQjGw* (NDT).

garçons de ma classe, pas plus tard qu'hier, qu'aucun homme ne volera jamais. Personne, ajouta-t-il, qui a déjà abattu des tétras ou des faisans en vol ne croira jamais qu'on puisse voler de la sorte… »

Et pourtant, ce garçon a vécu pour voler à travers l'Atlantique et éditer les mémoires de son père[19].

– 7 –

À la fin du XIXe siècle, comme en témoignent une multitude de passages dans la littérature de l'époque, on considérait avec étonnement comment l'intelligence et le courage intellectuel avaient amené l'homme à avoir des relations heureuses et profitables avec la vapeur, qui pouvait l'ébouillanter, et l'électricité, qui pouvait le foudroyer.

L'air du « *Nunc Dimittis* »[20] coule dans la même veine que cette littérature[21]. « Les grandes choses ont été découvertes, … », écrivait Gerald Brown dans son résumé du dix-neuvième siècle, « … il ne nous reste plus qu'à traiter les détails. » L'esprit du chercheur était encore rare dans le monde. L'éducation était inexpérimentée, peu stimulante, érudite, mais de peu de valeur. Rares étaient les personnes qui pouvaient se rendre compte que la science n'en était encore

[19] Lindberg est né en 1902, il ne pouvait pas avoir une conversation avec son père en 1898. Seul Roland Garros, aviateur, est né en 1888 et a donc 10 ans en 1898. Cependant, il est connu pour avoir traversé la Méditerranée et non l'Atlantique. Quant à avoir édité les mémoires de son obscur père… (NDT).

[20] Pour l'écouter sur YouTube : *https://youtu.be/qwyqJoTmPCM* (NDT).

[21] Le cantique de Syméon également appelé « *Nunc dimittis* », est une courte prière prononcée par le vieillard Syméon recevant dans ses bras l'Enfant Jésus et se laissant mourir ensuite dans la joie de l'accomplissement. L'expression « *Nunc dimittis* » est utilisée dans le langage littéraire pour signifier qu'on se sent libre de se retirer une fois le devoir accompli et notamment la relève assurée : *https://bit.ly/3s1rhq4* (NDT).

qu'à ses balbutiements et que les grandes découvertes ne commençaient qu'à peine. Personne ne semble avoir eu peur de la science et de ses possibilités. Et pourtant, là où il n'y avait qu'une vingtaine de chercheurs autrefois, il y en eut plusieurs milliers par la suite. Et pour une poignée de recherches qui ont pu sonder le voile des apparences en 1800, il y en eut des centaines par la suite. Et la chimie, qui a pu se contenter de ses atomes et de ses molécules durant presque un siècle, se préparait à cette prochaine enjambée qui allait révolutionner de fond en comble la vie de l'homme.

On se rend compte de la grossièreté de la science de l'époque quand on considère le cas de la composition de l'air. Elle fut déterminée par cet étrange génie et reclus, cet homme de mystère, cette intelligence éventrée, Henry Cavendish[22], vers la fin du dix-huitième siècle. Pour ce qui le concernait, le travail était admirablement fait. Il sépara tous les ingrédients connus de l'air avec une précision tout à fait remarquable. Il fit même consigner qu'il avait des doutes quant à la pureté de l'azote.

Pendant plus de cent ans, ses analyses ont été répétées par les chimistes du monde entier. Son appareillage a été chéri à Londres. Il est devenu, comme on disait, un « classique » et, toujours, chacune des innombrables répétitions de son expérience, ont conduit aux nouveaux départs de la chimie du XXe siècle. Et, toujours, à chacune des innombrables répétitions de son expérience, cet élément sournois, l'argon, se cachait au milieu de l'azote, d'un peu d'hélium et des traces d'autres gaz. Il y avait là tous les indices qui auraient pu conduire à un nouveau départ pour la chimie du XXe siècle. Mais à chaque fois, il passait inaperçu entre les doigts du chercheur qui répétait le protocole expérimental.

Faut-il alors s'étonner, avec cette marge d'imprécision, que jusqu'à l'aube même du XXe siècle, la découverte scientifique

[22] Henry Cavendish (1731-1810), que l'on considère aujourd'hui comme ayant souffert d'un syndrome d'autisme Asperger : *https://bit.ly/3s13y9l* (NDT).

fût plutôt le fruit d'une série d'heureux accidents, au lieu d'une conquête ordonnée de la nature ?

Pourtant l'esprit de la recherche se répandit sans cesse à travers le monde. Même les maîtres d'école n'ont pas pu enrayer cette progression. Pour la poignée de personnes qui ont grandi dans l'émerveillement et la curiosité envers les secrets de la nature au XIXe siècle, il y en avait à présent, au début du XXe, des myriades échappant aux limites de la routine intellectuelle et de la vie ordinaire, en Europe, en Amérique, du Nord et du Sud, au Japon, en Chine et partout dans le monde.

C'est en 1910 que les parents du jeune Holsten[23], que toute une génération de savants appellera « le plus grand des chimistes européens », séjournent dans une villa près de Santo Domenico, entre Fiesole et Florence. Il n'avait alors que quinze ans, mais il se distinguait déjà comme mathématicien et possédait un féroce appétit de comprendre. Il avait été particulièrement attiré par le mystère de la phosphorescence, qui se distinguait de toute autre source de lumière. Il devait raconter plus tard, dans ses souvenirs, comment il observait les lucioles voleter et briller, parmi les arbres sombres du jardin de la villa, sous le chaud ciel bleu nocturne de l'Italie. Comment il les attrapait et les gardait dans des cages. Comment il les disséquait, étudiant d'abord l'anatomie générale des insectes très minutieusement, et comment il a commencé à expérimenter l'effet de divers gaz et de températures variables sur leur lumière.

Puis, le hasard a mis Holsten en présence d'un petit jouet scientifique, inventé par sir William Crookes[24], le spinthariscope[25], dans lequel des particules de radium heurtent le sulfure de zinc et le rendent lumineux. Holsten eut l'idée de relier les deux types de phosphorescence. Ce fut

[23] Un personnage imaginaire (NDT).

[24] William Crookes (1832-1919), physicien et chimiste, qui a découvert les rayons X : *https://bit.ly/3I87zhS* (NDT).

[25] *https://bit.ly/3JJvWDd* (NDT).

une heureuse association pour ses investigations ultérieures. Ce fut aussi une chose rare et heureuse que quelqu'un ayant des dons mathématiques se passionne pour de telles curiosités.

– 8 –

Et tandis que le jeune Holsten rêvassait à propos de ses lucioles à Fiesole, un certain professeur de physique nommé Rufus[26] donnait un cours d'après-midi sur le radium et la radioactivité à Édimbourg. C'étaient des conférences qui attiraient une attention très considérable. Il les donnait dans un petit amphithéâtre, de plus en plus encombré, au fur et à mesure que son cours avançait. Lors de sa discussion finale, il y avait foule jusqu'au plafond au fond, et là les gens se tenaient debout, sans aucun sentiment de fatigue, tant ils trouvaient ses idées fascinantes. Un jeune en particulier, un garçon des Highlands[27] à la tête rieuse et aux cheveux broussailleux, était assis, serrant ses genoux avec de grandes mains rouge sable et buvant chaque mot, les yeux brillants, les joues rouges et les oreilles brûlantes.

« Ainsi, dit le professeur, nous voyons que ce radium, qui semblait d'abord une exception fantastique, une folle inversion de tout ce qu'il y avait de plus établi et de plus fondamental dans la constitution de la matière, ne fait vraiment qu'un avec le reste des éléments. Il fait sensiblement et avec force ce que font probablement tous les autres éléments avec une imperceptible lenteur. C'est comme la voix unique criant à haute voix, qui trahit la multitude qui respire silencieusement dans l'obscurité.

« Le radium est un élément qui se désagrège et vole en morceaux. Mais peut-être que tous les éléments le font à des taux moins perceptibles. L'uranium l'est certainement. Le

[26] Un personnage imaginaire.
[27] Un personnage imaginaire.

thorium – la substance des manchons de gaz incandescent[28] – l'est certainement. L'actinium, aussi. J'ai l'impression que nous ne faisons que commencer la liste. Et nous savons maintenant que l'atome, que nous pensions autrefois dur, impénétrable, indivisible, définitif et sans vie, sans vie ! est en réalité un réservoir d'énergie immense.

« C'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans tout ce travail. Il y a peu de temps, nous pensions aux atomes comme nous pensions aux briques, en tant que matériau de construction solide, en tant que matière substantielle, en tant que masses unitaires de matière sans vie, et voici ! ces briques sont des boîtes, des coffres à trésors, des boîtes pleines de la force la plus intense.

« Cette petite bouteille contient environ un demi-litre d'oxyde d'uranium. C'est-à-dire environ trois cent cinquante grammes de l'élément uranium. Il vaut environ une livre. Et dans cette bouteille, mesdames et messieurs, dans les atomes de cette bouteille sommeille au moins autant d'énergie que nous pourrions obtenir en brûlant cent soixante tonnes de charbon. Si d'un mot, en un instant, je pouvais soudainement libérer cette énergie ici et maintenant, cela nous réduirait en miettes, ainsi que tout ce qui nous entoure. Si je pouvais en faire la machinerie qui éclaire cette ville, elle pourrait éclairer Édimbourg pendant une semaine.

« Mais, à l'heure actuelle, personne ne sait, personne n'a la moindre idée de la façon dont ce petit tas de choses peut être fait pour hâter la sortie de son magasin. Il libère son énergie, comme une longue brûlure. Lentement, l'uranium se transforme en radium, le radium se transforme en un gaz appelé émanation du radium, et cela à nouveau en ce que nous appelons le radium A, et ainsi le processus se poursuit, donnant de l'énergie à chaque étape, jusqu'à ce qu'enfin, nous

[28] En référence à l'utilisation du manchon à incandescence ou manchon Auer, imprégné d'oxyde de thorium, dont on entoure la flamme d'un bec de gaz afin d'en accroître l'éclat : *https://bit.ly/3p14h8V* (NDT).

atteignons la dernière étape de toutes, qui est, pour autant que nous puissions en juger actuellement, le plomb. Mais nous ne pouvons pas accélérer ce processus. »

« J'te reçois cinq sur cinq, mec », murmura le garçon à la tête rieuse, avec ses mains rouges serrées comme un étau sur ses genoux. « J'te reçois cinq sur cinq, mec. Continue ! Oh, continue ! »

Le professeur continua après une petite pause. « Pourquoi le changement est-il progressif ? » demanda-t-il. « Pourquoi seule une infime fraction du radium se désintègre-t-elle en une fraction de seconde ? Pourquoi se distribue-t-il si lentement et si exactement ? Pourquoi tout l'uranium ne se transforme-t-il pas en radium et tout le radium ne se transforme-t-il pas en une chose de plus bas niveau d'énergie en même temps ? Pourquoi cette décomposition en goutte-à-goutte ? Pourquoi pas une désintégration en masse ? … Supposons que nous découvrions maintenant qu'il est possible d'accélérer cette désintégration. »

Le garçon à la tête riante hocha rapidement la tête. La merveilleuse idée inévitable advenait. Il remonta son genou vers son menton et se balança sur son siège avec excitation. « Pourquoi pas ? » fit-il en écho, « pourquoi pas ? »

Le professeur leva son index.

« Compte tenu de cette connaissance, dit-il, notez ce que nous devrions être capables de faire ! Nous ne devrions pas seulement pouvoir utiliser cet uranium et ce thorium. Non seulement devrions-nous avoir une source d'énergie si puissante qu'un homme puisse porter dans sa main l'énergie nécessaire pour éclairer une ville pendant un an, combattre une flotte de cuirassés ou conduire l'un de nos paquebots géants à travers l'Atlantique. Mais il nous faudrait aussi un indice qui nous permettrait enfin d'accélérer le processus de désintégration dans tous les autres éléments, où la désintégration est encore si lente qu'elle échappe à nos mesures les plus fines. Chaque morceau de matière solide, dans le monde, deviendrait un réservoir disponible de force

concentrée. Vous rendez-vous compte, mesdames et messieurs, de ce que ces choses signifieraient pour nous ?! »

La tête broussailleuse opina. « Oh, continue ! Oh, continue ! »

« Cela signifierait un changement dans les conditions humaines que je ne peux comparer qu'à la découverte du feu, cette première découverte qui a élevé l'homme au-dessus de la brute. Nous sommes aujourd'hui face à la radioactivité comme notre ancêtre face au feu avant d'avoir appris à le fabriquer. Il ne le connaissait alors que comme une chose étrange totalement hors de son contrôle, une fusée éclairante sur la crête d'un volcan, une destruction rouge qui se déverse à travers la forêt. C'est ainsi que nous connaissons aujourd'hui la radioactivité.

« Nous… Nous voici à l'aube d'un jour nouveau dans la vie de l'humanité. À l'apogée de cette civilisation qui a commencé dans le silex martelé et le bâton de feu du sauvage, juste au moment où il devient évident que nos besoins toujours croissants ne peuvent être supportés indéfiniment par nos sources d'énergie actuelles, nous découvrons soudain la possibilité d'une civilisation entièrement nouvelle. Cette énergie, dont nous avons besoin pour notre existence même, et que la Nature nous distille encore à contrecœur, est en réalité enfermée en quantités inconcevables tout autour de nous. Nous ne pouvons pas crocheter cette serrure pour le moment, mais… »

Il s'arrêta. Sa voix avait tellement baissé que tout le monde s'efforçait de l'entendre.

« … nous allons… »

Il leva à nouveau ce doigt maigre, son geste solitaire. « Et puis… », dit-il.

« Alors cette lutte perpétuelle pour l'existence, cette lutte perpétuelle pour vivre sur le simple surplus des énergies de la Nature cessera d'être le lot de l'Homme. L'homme passera du sommet de cette civilisation au début de la suivante. Je n'ai pas l'éloquence, Mesdames et Messieurs, pour exprimer la vision du destin matériel de l'homme qui s'ouvre devant

nous. Je vois les continents désertiques transformés, les pôles n'être plus déserts de glace, le monde entier redevenu Éden. Je vois la puissance de l'homme s'étendre parmi les étoiles… »

Il s'arrêta brusquement avec une respiration haletante que beaucoup d'acteurs ou d'orateurs auraient pu lui envier.

La conférence était terminée. Le public est resté silencieux durant quelques secondes, puis a soupiré, est devenu audible, s'est agité, a voleté, s'est préparé à se disperser. On alluma davantage de lampes et ce qui avait été une faible masse de silhouettes devint une brillante confusion de mouvements. Certaines personnes faisaient signe à des amis, d'autres se pressaient vers l'estrade pour examiner l'appareil du conférencier et prendre des notes sur ses schémas. Mais le garçon rieur avec ses cheveux en broussailles n'avait pas besoin d'un tel gaspillage de détails à propos des pensées qui venaient de l'inspirer. Il voulait être seul avec elles. Il se fraya un chemin presque farouchement. Il se fit anguleux et osseux comme une vache, craignant que quelqu'un ne lui parlât, que quelqu'un n'envahît sa sphère d'enthousiasme rougeoyante.

Il parcourait les rues avec un visage ravi, comme un saint qui a des visions. Il avait des bras démesurément longs et des pieds ridiculement grands.

Il fallait qu'il soit seul, qu'il émerge de tout cet entassement de banalité, du quotidien.

Il se dirigea vers le haut du Siège d'Arthur[29], et là, il resta assis durant un long moment, sous le soleil doré du soir, immobile, sauf qu'il se chuchotait, de temps à autre, une phrase précieuse qui était restée gravée dans son esprit.

« Si, murmura-t-il, si seulement nous pouvions crocheter cette serrure… »

---

[29] *Arthur's Seat*, toponyme anglais signifiant en français « le siège d'Arthur », est une colline de 251 mètres d'altitude, point culminant de *Holyrood Park*, située dans le centre de la ville d'Édimbourg en Écosse. Elle tient une place particulièrement importante dans les légendes locales : *https://bit.ly/3h09WHN* (NDT).

Le soleil se couchait sur les collines lointaines. Il était déjà dépouillé de ses rayons, comme un globe d'or vermeil, suspendu au-dessus des grands bancs de nuages qui allaient bientôt l'engloutir.

« Eh ! » dit le jeune. « Eh ! »

Il sembla s'éveiller enfin de son ravissement et le soleil rouge, était là, devant ses yeux. Il le fixa, d'abord sans comprendre, puis avec une compréhension croissante. Dans son esprit vint un étrange écho de ce fantasme ancestral, ce fantasme d'un sauvage de l'âge de pierre, des os éparpillés depuis deux cent mille ans.

« Toi la vieille chose », dit-il au globe rougi du couchant et ses yeux brillaient et il faisait une sorte de geste de saisie avec sa main. « Toi la vieille chose rouge… Nous finirons par t'avoir ! »

2. LA NOUVELLE SOURCE D'ÉNERGIE

– 1 –

Le problème, déjà évoqué par des hommes de science tels que Ramsay[30], Rutherford[31] et Soddy[32], au tout début du XXe siècle, celui de l'induction de la radioactivité dans les éléments les plus lourds et donc de l'exploitation de l'énergie interne des atomes, a été résolu par une merveilleuse combinaison d'induction, d'intuition et de chance par Holsten dès l'année 1933.

Il ne fallut qu'un quart de siècle pour passer de la première détection de la radioactivité à sa première application pouvant servir les hommes. Car durant vingt ans, après 1933, en effet, de petites difficultés empêchèrent toute application pratique éclatante de la radioactivité. Cependant, l'essentiel fut fait et cette nouvelle frontière dans la marche du progrès humain fut franchie, cette année-là. Holsten déclencha la

[30] William Ramsay (1852-1916), physicien, qui a découvert de nombreux gaz (argon, hélium, néon, krypton, xénon), prix Nobel de physique : *https://bit.ly/36wjFnn* (NDT).

[31] Ernest Rutherford (1871-1937), physicien et chimiste, père de la physique nucléaire, avec la découverte du noyau atomique, prix Nobel de chimie : *https://bit.ly/3I3QmGv* (NDT).

[32] Frederick Soddy (1877-1956), radiochimiste, il étudia la chimie des substances radioactives et la nature des isotopes, prix Nobel de chimie : *https://bit.ly/3JIV3pM* (NDT).

désintégration atomique dans une minuscule particule de bismuth, qui explosa avec une grande violence en un gaz lourd, d'une extrême radioactivité, qui se désintégra à son tour en l'espace de sept jours.

Ce n'est qu'après une autre année de travail qu'Holsten put démontrer concrètement que le dernier résultat de cette libération rapide d'énergie donnait de l'or. Mais la chose s'était faite au prix d'une poitrine boursouflée et d'un doigt blessé. À partir du moment où le grain invisible de bismuth a éclaté en une douloureuse et déchirante énergie, Holsten savait qu'il avait ouvert une voie pour l'humanité qui, toute étroite et sombre qu'elle puisse être, conduisait vers des mondes au pouvoir illimité.

Holsten l'enregistra dans l'étrange journal biographique qu'il laissa au monde. Un journal qui fut jusqu'à cet instant particulier une masse de spéculations et de calculs, mais qui devint soudain, pour un temps, un enregistrement étonnamment minutieux et humain des sensations et des émotions que toute l'humanité pourrait comprendre.

Il y donne, en phrases interrompues et souvent en un seul mot, il est vrai, mais avec néanmoins tant de vivacité en cela, un compte-rendu des vingt-quatre heures qui ont suivi sa démonstration de l'exactitude des entrelacs complexes de ses calculs et de ses suppositions. « Je pensais que je ne devais pas dormir », écrit-il – les mots qu'il a omis sont fournis entre parenthèses – (à cause de) « la douleur dans (la) main et la poitrine et (la) merveille de ce que j'avais fait… J'ai dormi comme un enfant. »

Le lendemain matin il se sentit étrange et déconcerté. Il n'avait rien à faire, il vivait seul en appartement à Bloomsbury et il décida de monter à *Hampstead Heath*, qu'il avait connu quand il était petit garçon, comme un terrain de jeu venteux. Il monta par le métro, qui était alors le moyen de transport habituel pour aller d'une partie de Londres à une autre. Il remonta à pied *Heath Street*, à partir de la station de métro, jusqu'à la lande à ciel ouvert. Il y trouva un ravin de

planches et d'échafaudages entre les palissades des démolisseurs.

L'esprit du temps s'était emparé de cette voie étroite, escarpée et sinueuse, et était en train de la rendre commode et intéressante, selon les remarquables idéaux de l'esthétisme néo-géorgien. Holsten, qui sortait tout juste d'un travail qui était comme un pétard sous le siège de la civilisation actuelle, voyait ces changements illogiques avec regret. Il était venu jusqu'à *Heath Street* peut-être un millier de fois, avait connu les vitrines de tous les petits magasins, avait passé des heures dans le théâtre cinématographique, aujourd'hui disparu. Il s'était s'émerveillait devant les premières maisons géorgiennes haut de gamme sur la rive ouest de ce vieux ravin, une artère. À présent, il trouvait étrange que toutes ces choses familières soient parties.

C'est avec un sentiment de soulagement qu'il s'échappa enfin de cette allée encombrée de tranchées, de trous et de grues, et émergea sur la vieille scène familière de *White Stone Pond*[33]. Cela, du moins, était à peu près comme avant.

Il y avait toujours les belles vieilles maisons de briques rouges sur sa gauche et sur sa droite. Le réservoir avait été amélioré, avec un portique de marbre. L'auberge à la façade blanche, avec les fleurs groupées au-dessus de son portique, se détachait encore à l'angle des rues et la vue bleue sur *Harrow Hill* et *Harrow Spire*. Une vue sur les collines et les arbres et les eaux brillantes et les ombres des nuages poussés par le vent. C'étaient comme l'ouverture d'une grande fenêtre pour le Londonien qui y grimpait. Tout cela était très rassurant. Il y avait la même foule qui déambulait, le même miracle perpétuel de véhicules à moteur s'esquivant les uns les autres sans danger, fonçant tête baissée dans la campagne, pour échapper à l'étouffement sabbatique, qu'ils laissaient derrière eux, en contrebas.

On voyait encore un groupe, une réunion pour le suffrage des femmes. Car le droit de vote pour les femmes avait

[33] Littéralement, l'étang de la pierre blanche (NDT).

retrouvé le chemin, un peu dérisoire, de la tolérance de la part d'une population d'une bande d'orateurs socialistes, de politiciens. Et le même tumulte sauvage des chiens excités, affolés par la joie de leur seule sortie hebdomadaire bénie, loin de leurs chaînes dans l'arrière-cour. Et au loin, le long de la route qui menait aux Espagnols, une foule de promeneurs s'extasiait à son habitude sur la vue sur Londres, exceptionnellement claire ce jour-là.

Le visage du jeune Holsten était blanc. Il marchait avec cette fausse prestance qui caractérise un système nerveux surmené et un corps sous-entraîné. Parvenu à *White Stone Pond*, à l'embranchement des routes, il hésita encore, ne sachant pas s'il devait aller à gauche ou à droite. Il ne cessait de déplacer son bâton dans sa main et, de temps à autre, il gênait les passants ou se faisait bousculer par eux à cause de l'incertitude de ses mouvements.

Il se disait qu'il se sentait souvent « inadapté à l'existence ordinaire ». Il se voyait comme quelque chose d'inhumain et de malicieux. Tous les gens autour de lui semblaient plutôt prospères, heureux, assez bien adaptés à la vie qu'ils devaient mener. Une semaine de travail, suivie d'un dimanche endimanché et d'une paisible promenade. Et, voyant tout cela, il se disait qu'il avait démarré quelque chose qui allait désorganiser toute la trame qui maintenait ensemble leurs contentements, leurs ambitions et leurs satisfactions. « J'ai l'impression d'être comme un imbécile qui ouvre une caisse pleine de revolvers chargés dans une école maternelle », se dit-il.

Il rencontra un homme du nom de Lawson, ancien camarade d'étude, dont l'histoire ne sait plus aujourd'hui qu'il était rougeaud et possédait un terrier. Lui et Holsten marchaient ensemble et Holsten était suffisamment pâle et nerveux pour que Lawson lui dise qu'il travaillait trop et avait besoin de vacances. Ils s'assirent à une petite table, à l'extérieur de la maison du Conseil du Comté de *Golders Hill Park* et envoyèrent l'un des serveurs au *Bull and Bush* pour

leur ramener quelques bouteilles de bière, sans doute à la suggestion de Lawson.

La bière avait réchauffé le système nerveux plutôt déshumanisé d'Holsten. Il commença à expliquer à Lawson, aussi clairement qu'il le put ce qu'était sa grande découverte. Lawson feignit l'attention, mais évidemment, il n'avait ni les connaissances ni l'imagination nécessaires pour comprendre.

« En fin de compte, avant que de nombreuses années ne se soient écoulées, cela doit éventuellement changer la manière de faire la guerre, les transports en commun, l'éclairage public, la construction et toutes sortes d'industries et même l'agriculture. Enfin, tout ce qui peut concerner les conditions de vie humaines. »

Puis Holsten s'arrêta net. Lawson avait bondi sur ses pieds. « Maudit chien ! » s'écria Lawson. « Regarde-le maintenant ! Allez, viens ! Ouf ! Ouf ! Ouf ! Viens ICI ! Bobs ! Viens ICI ! »

Le jeune scientifique, avec sa main bandée, était assis à la table verte, trop fatigué pour transmettre l'émerveillement de la chose qu'il avait cherchée si longtemps, tandis que son ami sifflait et braillait après son chien et que les promeneurs endimanchés flânaient autour d'eux, sous le soleil printanier. Durant un bref instant, Holsten regarda Lawson avec étonnement. Il avait été trop pris par ce qu'il était en train de dire pour se rendre compte à quel point Lawson ne lui prêtait guère d'attention. Puis il fit une remarque « BIEN ! », sourit timidement et… termina la chope de bière devant lui.

Lawson se rassit. « Il faut toujours s'occuper de son chien », lui dit-il, comme pour s'excuser. « Qu'est-ce que tu disais ? »

– 2 –

Le soir, Holsten sortit de nouveau. Il se dirigea vers la cathédrale Saint-Paul et resta un moment près de la porte pour écouter le service du soir. Les bougies sur l'autel lui rappelaient étrangement les lucioles de Fiesole. Puis, il revint à travers les lumières du soir jusqu'à Westminster. Il se

sentait oppressé et il fut même effrayé par le sentiment des immenses conséquences de sa découverte.

Cette nuit-là, il eut une vague idée qu'il ne devait pas publier ses résultats, parce qu'ils lui semblaient prématurés. Il s'imagina qu'une association secrète de sages devait prendre soin de son travail et le transmettre, de génération en génération, jusqu'à ce que le monde soit plus mûr pour ses applications pratiques. Il sentait que personne, parmi les milliers de personnes qu'il avait croisées, ne s'était vraiment éveillé au fait du changement. Les gens faisaient confiance au monde pour ce qu'il était, pour ne pas changer trop rapidement, pour respecter leurs croyances, leurs certitudes, leurs petites habitudes, leurs petites affaires et leurs positions durement acquises.

Il pénétra dans l'un de ces petits jardins, sous les façades surplombantes et brillamment éclairées de l'hôtel Savoy et de l'hôtel Cecil. Il s'assit sur un banc et prit conscience de la conversation des deux personnes à côté de lui. C'était la conversation d'un jeune couple visiblement à la veille du mariage. L'homme se félicitait d'avoir enfin un emploi régulier. « Ils m'apprécient, » disait-il, « et j'aime ce travail. Si je me débrouille bien… dans une douzaine d'années, je devrais avoir quelque chose d'assez confortable. C'est le sens de la chose, Hetty. Il n'y a aucune raison pour que nous ne nous en sortions pas très décemment, très décemment, vraiment. »

Le désir d'avoir de petits succès et une stabilité de vie ! Alors cela frappa l'esprit d'Holsten. Il ajouta dans son journal : « J'avais une idée à propos de toute cette planète, comme ça… »

Par cette phrase il voulait dire une sorte de vision clairvoyante, dans son ensemble, de ce monde et de l'humanité. De toutes ses villes, ses bourgades et ses villages. Ses grandes routes et les auberges tout du long. Ses jardins et ses fermes et les pâturages des hautes terres. Ses bateliers et ses marins, ses navires voguant le long des grands circuits de l'océan. Ses horaires et ses rendez-vous et les paiements et les

cotisations. Comme si tout cela était un grand spectacle en pleine évolution. Parfois de telles visions lui venaient. Son esprit, habitué aux grandes généralisations et pourtant extrêmement sensible aux détails, voyait les choses beaucoup plus largement que l'esprit de la plupart de ses contemporains.

Habituellement, la sphère grouillante se dirigeait vers ses fins prédestinées, tournant avec une rapidité majestueuse sur son ellipse autour du soleil. D'ordinaire c'était tout un progrès vivant qui semblait s'altérer sous ses yeux. Mais à cet instant, la fatigue avait quelque peu endormi Holsten au spectacle du combat incessant de la vie. Il lui semblait assister à un éternel retour des choses. Il s'était persuadé de ce lieu commun des grandes fixités et des récurrences de la routine humaine.

Le passé lointain de sauvagerie vagabonde, les changements inévitables des lendemains étaient voilés et il ne voyait plus que le jour et la nuit. Le temps des semailles et de la moisson. De l'amour et de la procréation. Des naissances et des morts. Des promenades au soleil d'été et des contes au coin du feu en hiver. La sempiternelle séquence, faite d'espoirs, d'actions et d'époques perpétuellement renouvelées, tourbillonnant pour toujours et à jamais. Mais, à présent, la main impie de la recherche scientifique, s'est levée pour renverser cette toupie somnolente, doucement bourdonnante, routinière et ensoleillée de l'existence humaine…

Pour un temps, il oublia les guerres et les crimes, les haines et les persécutions, la famine et la peste, les cruautés des bêtes, la lassitude et le vent amer, l'échec et l'insuffisance et la récession. Il voyait toute l'humanité au travers de l'humble couple dominical assis à côté de lui, qui manigançait leurs petites perspectives et leurs faciles contentements. « Je voyais le monde entier sous cette perspective. »

Son intelligence a lutté contre cette vision pessimiste des choses, un vain combat, durant un certain temps. Il tentait de se rassurer contre cette idée déconcertante, qui l'envahissait

parfois, qu'il était quelque chose d'étrange et d'inhumain. Un vagabond, hors du troupeau, qui revenait avec de mauvais dons, de ses excursions contre nature parmi les ténèbres et les phosphorescences, sous les belles surfaces de la vie.

L'homme n'avait pas toujours été ainsi. Les instincts et les désirs pour la petite maison, la petite parcelle de terrain, n'étaient pas toute sa nature. Il était aussi un aventurier, un expérimentateur, d'une incessante curiosité et d'un insatiable désir. Depuis quelques milliers de générations, en effet, il avait labouré la terre et suivi les saisons, récitant ses prières, moulant son blé et foulant le pressoir d'octobre, mais pas depuis si longtemps qu'il n'était encore plein d'impatientes agitations.

« S'il y avait eu la maison, le terrain et la routine, pensa Holsten, il y avait eu, aussi, l'émerveillement et la mer. »

Il tourna la tête et regarda par-dessus le dossier du banc les grands hôtels au-dessus de lui, pleins de lumières tamisées, les lueurs et les couleurs et l'agitation des festins. Son don à l'humanité pourrait-il signifier simplement plus de tout cela ? …

Il se leva et sortit du jardin, observa un tramway qui passait, habité d'une lumière chaude, contre le bleu profond du soir, dégoulinant et traînant de longues jupes de reflets brillants. Holsten traversa l'*Embankment* [34] et resta un moment à regarder le fleuve sombre et à se tourner sans cesse vers les bâtiments et les ponts éclairés. Son esprit commençant à planifier les changements concevables de toutes ces choses autour de lui…

« Cela a commencé », écrit-il dans le journal où toutes ces choses sont consignées. « Il n'est pas de ma responsabilité d'envisager toutes les conséquences que je ne peux même pas prévoir. Je suis une partie, pas un tout. Je ne suis qu'un petit rouage dans la machine du changement. Si je devais brûler

[34] Le *Thames Embankment* désigne un grand aménagement, au centre de Londres, comprenant des digues et des quais construits sur les berges de la Tamise : *https://bit.ly/3pBQG8n* (NDT).

tous ces papiers, avant qu'une vingtaine d'années se soient écoulées, quelqu'un d'autre le ferait à ma place, de toute façon…

– 3 –

Avant sa mort, Holsten était destiné à voir l'énergie atomique dominer toutes les autres sources d'énergie. Mais pendant quelques années encore, un vaste réseau de difficultés dans les détails et les applications empêcha la nouvelle découverte d'envahir d'une façon efficace la vie ordinaire. Le chemin du laboratoire à l'atelier est parfois sinueux. Les rayonnements électromagnétiques étaient connus et démontrés depuis vingt ans avant que Marconi ne les rende disponibles d'une façon pratique. Et, pareillement, il a fallu vingt ans avant que la radioactivité induite puisse être mise en pratique.

La chose, bien sûr, a été beaucoup discutée, plus peut-être au moment de sa découverte que pendant l'intervalle d'adaptation technique, mais avec très peu de prise de conscience de l'immense révolution économique qui s'annonçait. Ce qui a surtout impressionné les journalistes de 1933, c'est la production d'or à partir de bismuth et la réalisation, quoique non rentable des rêves, de l'alchimiste.

Il y avait énormément de discussions et d'attentes auprès du public le plus cultivé et instruit, des divers pays civilisés, qui suivait les développements scientifiques. Mais pour la plupart des gens, ils continuaient à vaquer à leurs occupations. Un peu comme les habitants de ces villages suisses, qui vivent sous la menace perpétuelle des rochers des montagnes qui les surplombent, vaquent à leurs occupations sans s'inquiéter de ce qui pourrait leur tomber dessus. C'était comme si le possible était impossible, comme si l'inévitable était ajourné à jamais, parce qu'il tardait à venir.

C'est en 1953 que le premier moteur Holsten-Roberts a introduit la radioactivité induite dans le domaine de la production industrielle. Sa première utilisation générale a été de remplacer la machine à vapeur dans les centrales

électriques. Dès son apparition, le moteur Dass-Tata – une création de deux inventeurs, parmi la brillante galaxie des ingénieurs bengalis que la modernisation de la pensée indienne produisait à cette époque – moteur qui était principalement utilisé pour les automobiles, les avions, les hydravions, etc., à des fins de déplacement.

Le moteur américain Kemp, très différent dans son principe, mais tout aussi pratique, et le Krupp-Erlanger, sont arrivés peu après. Et à l'automne 1954, une gigantesque mutation des méthodes et des machines industrielles était en cours dans le monde entier. Rien d'étonnant à cela, lorsque l'on compare le coût de ces moteurs atomiques – même pour les plus anciens et les plus primitifs –, à celui de la puissance qu'ils ont supplantée.

En tenant compte de la lubrification, le moteur Dass-Tata, une fois démarré, coûtait un sou pour parcourir soixante kilomètres et n'ajoutait que quatre kilogrammes au poids de la voiture qu'il propulsait. Cela a rendu les lourdes automobiles à alcool de l'époque, ridicules dans leur apparence et extrêmement coûteuse. Durant de nombreuses années, le prix du charbon et de toutes les formes de combustibles liquides avait grimpé à de tels niveaux que beaucoup envisageaient la renaissance du cheval de trait comme une possibilité pratique et rentable. Et maintenant, avec les facilités procurées par l'atome, le changement d'aspect du trafic sur les routes du monde fut instantané.

En trois ans, les affreux monstres blindés qui ont sifflé, fumé et grondé dans le monde entier, durant quatre terribles décennies, furent emportés par les marchands de vieux métaux, tandis que les autoroutes se remplissaient de formes claires, nettes et scintillantes d'acier argenté.

En même temps qu'un nouvel élan était donné à l'aviation par le rapport poids-puissance relativement énorme du moteur atomique, il fut enfin possible d'ajouter l'ingénieux moteur de montée et de descente de l'hélicoptère de Redmayne, à l'hélice verticale qui était jusqu'alors la seule force motrice de l'avion, sans pour autant surcharger la

machine. Les hommes se sont ainsi retrouvés en possession d'un instrument de vol qui pouvait planer ou monter et descendre verticalement, en douceur, tout aussi bien que se précipiter vigoureusement dans les airs.

La dernière crainte de voler s'évanouit. Comme le disaient les journalistes d'alors, c'était l'époque du « saut dans les airs ». Le nouvel avion atomique devint en effet une folie. Frénétiquement, chacun cherchait à obtenir par tous les moyens une chose aussi contrôlable, aussi sûre et qui protégeait ses passagers de la poussière et des dangers de la route. Rien qu'en France, en 1943, trente mille de ces nouveaux avions ont été fabriqués et immatriculés, et s'envolèrent en fredonnant doucement dans le ciel.

Et tout aussi rapidement, des moteurs atomiques de divers types ont envahi l'industrie. Les chemins de fer ont payé des primes énormes pour avoir la priorité dans la livraison de moteurs de traction atomiques. La fusion atomique a été lancée avec tant d'empressement, qu'elle a conduit à un certain nombre d'explosions désastreuses, dues à une manipulation inexpérimentée de cette nouvelle force.

La baisse révolutionnaire du prix des matériaux et de l'électricité fit que la reconstruction entière des édifices domestiques ne dépendait plus que d'une réorganisation des méthodes du bâtisseur et de l'aménageur.

Vu du côté de la nouvelle puissance et du point de vue de ceux qui finançaient et fabriquaient les nouveaux moteurs, ainsi que le matériel dont ils avaient besoin, l'ère du « saut dans les airs » fut une époque de prospérité étonnante. Les sociétés détentrices de brevets se mirent à verser des dividendes de cinq ou six cents pour cent et d'énormes fortunes ont été faites et des salaires fantastiques gagnés par tous ceux qui étaient concernés par les nouveaux développements.

Pour les deux types de moteurs, Dass-Tata et Holsten-Roberts, l'un des déchets récupérables était l'or – l'ancienne poussière de bismuth désintégrée et la dernière poussière de plomb. Cela n'a que peu rehaussé la prospérité des fabricants,

mais cette nouvelle offre d'or a entraîné, tout naturellement, une hausse des prix dans le monde entier.

Le monde fiévreux des affaires donnait lieu à un accroissement de productivité, à cette fuite en masse de gens riches, heureux et chanceux – chaque grande ville ressemblant à une fourmilière rampante, qui aurait soudainement pris son envol. Ce fut le bon côté de la phase d'ouverture de la nouvelle époque de l'histoire humaine. Cependant, sous cette clarté se cachaient une obscurité grandissante, une profonde consternation. S'il y a eu un vaste développement de la production, il y a eu aussi une énorme destruction de valeurs.

Ces usines éblouissantes, qui travaillaient jour et nuit, ces véhicules neufs scintillants qui se balançaient sans bruit le long des routes, ces vols de libellules qui piquaient, planaient et tournoyaient dans les airs, n'étaient en effet que l'éclat des lampes et des feux qui s'éteignaient, quand le monde sombra dans le crépuscule et la nuit. Entre ces hautes lumières se sont accumulés les désastres et les catastrophes sociales.

Les mines de charbon étaient manifestement vouées à fermer à une date très rapprochée. L'énorme quantité de capital investi dans le pétrole devenait invendable. Des millions de mineurs de charbon, des ouvriers de l'acier sur les anciennes lignes de production, de vastes essaims d'ouvriers, non qualifiés ou sous-qualifiés, dans d'innombrables professions, ont été chassés de leur emploi du fait de l'efficacité supérieure des nouvelles machines.

La chute rapide du coût du transit vers l'atome détruisait les valeurs foncières dans tous les centres urbains. La valeur de la propriété des maisons existantes était devenue problématique. L'or se dépréciait d'une manière effrénée, tous les titres sur lesquels reposait le crédit du monde dérapaient et glissaient, les banques vacillaient, les bourses devenaient des scènes de panique fébrile. Nous avions là l'envers du spectacle, les sous-conséquences noires et monstrueuses du « Saut dans les airs ».

Il y a l'histoire de cet agent de change londonien devenu fou et courant dans *Threadneedle Street* en arrachant ses vêtements. « Le *Steel Trust* met à la casse toute son usine ! » criait-il. « Les chemins de fer nationaux vont mettre à la ferraille toutes leurs locomotives. Tout va être mis au rebut, tout ! Laissez tomber le fric, les gars, laissez tomber le fric ! »

En 1955, le taux de suicide aux États-Unis d'Amérique a quadruplé tous ses précédents records. Il y a également eu une énorme augmentation des crimes violents dans le monde. La chose était tombée sur une humanité non préparée. Il semblait que la société humaine allait être écrasée par ses propres gains mirifiques.

Personne n'avait prévu de telles conséquences. Il n'y avait même pas eu de tentative nulle part pour calculer les perturbations probables que ce flot d'énergie bon marché produirait dans les affaires humaines. Le monde en ce temps-là, n'était pas vraiment gouverné, au sens où l'on en vint à comprendre le concept de gouvernance dans les années qui ont suivi. Le gouvernement était un genre de traité, pas un programme. C'était du médico-légal, du conservatisme, de la contestation aveugle, irréfléchie, non créative. Partout, dans le monde, sauf là où les vestiges de l'absolutisme abritaient encore le favori de la cour et le serviteur de confiance, le gouvernement était entre les mains de la caste prédominante des avocats, qui avaient l'énorme avantage d'être la seule caste formée. Leur formation professionnelle et toutes les occasions de manipuler des procédures électorales, d'une naïveté fantastique, leur ont permis d'accéder au pouvoir, de conspirer pour s'y maintenir, méprisants les faits, consciencieusement dépourvus d'imagination, attentifs à réclamer et à saisir des avantages et méfiants à l'égard de toute générosité.

Le gouvernement était une affaire d'obstruction de la part de fractions déterminées à en découdre. Le progrès se poursuivait hors et malgré les activités publiques et politiques. L'existence même de la machine politique, inattentive aux besoins criants et aux impératifs de tant de

personnes dans le monde, était menacée. Et les juges et leurs lois n'y pourraient rien.

Le monde était si peu gouverné qu'avec l'avènement de l'abondance, en pleine marée haute d'une prospérité incalculable, quand tout le nécessaire pour satisfaire les besoins humains et pour réaliser la volonté et les objectifs de chacun, il restait les épreuves de la famine, de la colère, de la confusion, des conflits et des souffrances absurdes.

Il n'y avait aucun plan pour la distribution de cette vaste et nouvelle richesse qui était enfin à la portée des hommes. Il n'y avait aucune conception claire qu'une telle distribution soit possible. À mesure que l'on tente d'avoir une vue d'ensemble de ces premières années du nouvel âge, à mesure qu'on les mesure par rapport à l'accomplissement latent que les années ultérieures ont démontré, on commence à mesurer l'aveuglement, l'étroitesse, l'individualisme insensé et sans imagination de l'ère préatomique.

Sous cette formidable aube de pouvoir et de liberté, sous un ciel embrasé de promesses, en présence même de la science se tenant comme une déesse généreuse au-dessus de toutes les ténèbres trapues de la vie humaine, tenant patiemment dans ses bras puissants, jusqu'à ce que les hommes choisissent de les prendre, la sécurité, l'abondance, la solution des énigmes, la clé des aventures les plus courageuses, en sa présence même, et avec le sérieux de ses dons à la cour, le monde devait assister à des choses telles que le spectacle sordide du litige sur les brevets Dass-Tata.

Là, dans un tribunal étouffant de Londres, une salle en forme de boîte oblongue et crasseuse, durant la canicule exceptionnelle du mois de mai 1956, l'avocat général de l'époque, débattait en criant à propos d'une misérable petite affaire de redevances en plus ou en moins et de savoir si la compagnie Dass-Tata pouvait ou non interdire à l'entreprise Holsten-Robert ses procédés d'utilisation de la nouvelle puissance atomique. En effet, les gens de Dass-Tata tentaient avec acharnement de s'assurer le monopole mondial de l'ingénierie atomique. Le juge, à la manière de l'époque, était

assis au-dessus de la cour, vêtu d'une robe absurde et d'une énorme perruque stupide. L'avocat lui-même portait une sale petite perruque et une étrange robe noire par-dessus son costume de tous les jours. Des perruques et des robes censées être indispensables à la plaidoirie.

Sur des bancs de bois crasseux s'agitaient et chuchotaient des avocats malins, des journalistes occupés à griffonner, les parties dans l'affaire, des témoins experts, des personnes intéressées et un tas de personnes assignées à comparaître. S'ajoutait à cela, de jeunes avocats frais émoulus (cherchant à se former au spectacle des affaires les plus célèbres et truculentes) et des spectateurs occasionnellement excentriques, qui préféraient cette fosse d'iniquité à la libre lumière solaire à l'extérieur.

Tout le monde était en sueur et avait chaud. Le Conseil du Roi examinateur essuya la sueur de son énorme lèvre supérieure, rasée de près, dans cette atmosphère de conflit et d'exhalaisons humaines, la lumière du jour filtrait par une fenêtre manifestement sale. Le jury était assis sur un banc double à la gauche du juge, l'air aussi mal à l'aise que des grenouilles tombées dans un cendrier. Et à la barre des témoins, gisait le soi-disant omnivore Dass, dans le cadre d'un contre-interrogatoire…

Holsten avait toujours eu l'habitude de publier ses résultats, dès qu'ils lui semblaient suffisamment avancés, afin fournir une base pour des travaux ultérieurs. C'est de cette façon que Dass profita de cette situation de confiance, pour revendiquer le monopole des concepts.

Mais Dass n'était pas le seul dans cette affaire. Un très grand nombre de gens, tout aussi avisés, s'agrippaient à la découverte, brevetaient, devançaient, monopolisaient, telle ou telle caractéristique du nouveau développement, cherchant à soumettre ce gigantesque pouvoir ailé aux fins de leurs petites convoitises et de leur avarice. Ce procès n'était qu'un des innombrables litiges du même genre.

Pendant un certain temps, la face du monde s'est retrouvée infestée de contentieux judiciaires autour des

brevets. Dans ces affaires, Holsten a eu de la chance. Après avoir attendu deux jours, comme un mendiant à la porte d'un homme riche, que la cour veuille bien l'entendre, après avoir été intimidé par des huissiers et surveillé par des policiers, ils l'ont enfin appelé à témoigner. Mais ce n'était pas fini, car il fut traité assez sévèrement par l'avocat général et sommé par le juge de ne pas « pinailler », alors qu'Holsten essayait simplement d'être absolument explicite.

Le juge s'est gratté le nez avec une plume d'oie et, sous sa monstrueuse perruque, se mit a ricaner devant l'étonnement d'Holsten. Holsten était un grand homme, n'est-ce pas ? Eh bien, dans un palais de justice, même les grands hommes sont remis à leur place.

« Nous voulons savoir si le demandeur a ajouté quelque chose à cela ou non ? » dit le juge, « nous ne voulons pas savoir si les améliorations de sir Philip Dass n'étaient que des adaptations superficielles ou si elles étaient implicites dans votre article. Sans doute, à la manière des inventeurs, vous pensez que la plupart des choses susceptibles d'être découvertes sont implicites dans vos publications. Vous pensez sans doute aussi que la plupart des ajouts et modifications ultérieurs ne sont que superficiels. Les inventeurs ont une façon de penser comme ça. Mais la loi ne s'occupe pas de ce genre de choses. La loi n'a rien à voir avec la vanité des inventeurs. La loi s'intéresse à la question de savoir si ces droits de brevet ont la nouveauté requise et suffisante que le demandeur revendique pour eux.

« Ce que votre déclaration peut ou ne pas éteindre dans cette affaire, et toutes ces autres choses que vous dites avec un zèle débordant, destiné à apporter plus de réponses qu'il n'en faut aux questions qui vous sont posées, rien de tout cela n'a quoi que ce soit à voir avec le cas en question. C'est un sujet d'étonnement constant pour moi dans cette cour de voir comment vous, hommes de science, avec toutes vos prétentions extraordinaires à la précision et à la véracité, tournez autour du pot dès que vous entrez dans le box des témoins. Je ne connais pas de classe de témoins plus

insatisfaisante. La question, claire et simple, est la suivante : Sir Philip Dass a-t-il fait un réel ajout aux connaissances et aux méthodes existantes en la matière ou non ? Nous ne voulons pas savoir s'il s'agissait de grands ou de petits ajouts, ni quelles pourraient être les conséquences de votre déclaration. Nous vous écoutons. »

Holsten restait silencieux.

« Alors ? » dit le juge, presque apitoyé.

« Non, il ne l'a pas fait », dit Holsten, s'apercevant que pour une fois dans sa vie, il devait ignorer les infinitésimaux.

« Ah ! » dit le juge, pourquoi n'avez-vous pas pu dire ça lorsque l'avocat a posé la question ? … »

Une entrée dans le journal autobiographique d'Holsten, daté de cinq jours plus tard, dit : « Je suis toujours étonné. La loi est la chose la plus dangereuse dans ce pays. Elle a des centaines d'années. Elle n'a pas d'idée. Il y a la plus ancienne des vieilles bouteilles, et puis, ce vin nouveau, le vin le plus explosif ! Quelque chose va les surprendre. »

– 4 –

Il y avait une certaine vérité dans l'affirmation d'Holsten selon laquelle la loi avait « des centaines d'années ». C'était, par rapport à la pensée courante et aux idées largement acceptées, une chose archaïque. Alors que presque tout le matériel et les méthodes de vie avaient changé rapidement et changeaient maintenant encore plus rapidement, les tribunaux et les législatures du monde luttaient désespérément pour répondre aux exigences modernes avec des dispositifs et des procédures, des conceptions de droits de propriété, d'autorité et d'obligation qui dataient des compromis grossiers des temps relativement barbares. Les perruques en crin de cheval et les robes antiques des juges britanniques, leurs tribunaux moisis et leurs manières autoritaires n'étaient en effet que les indications extérieures et visibles de profonds anachronismes. L'organisation juridique et politique de la planète, au milieu du XXe siècle,

était en effet partout comme un vêtement compliqué, usé, mais solide, qui enchaînait désormais l'organe directeur qu'il avait autrefois protégé.

Pourtant ce même esprit de la libre pensée et de la publication ouverte à tous qui, dans le domaine des sciences naturelles, avait été le début de la conquête de la nature, avait été à l'œuvre tout au long des XVIIIe et XIXe siècles, préparant l'esprit du nouveau monde au sein du corps dégénéré de l'ancien. L'idée d'une plus grande subordination des intérêts individuels et des institutions établies à l'avenir collectif se retrouve de plus en plus clairement dans la littérature de l'époque. Mouvement après mouvement, cette idée s'est efforcée de critiquer et d'opposer d'abord cet aspect, puis celui de l'ordre juridique, social et politique. Déjà, au début du XIXe siècle, Shelley[35], sans aucune alternative, dénonça les dirigeants établis du monde comme des anarchistes, et tout le système d'idées et de suggestions qui était connu sous le nom de socialisme. Shelley dénonça plus particulièrement l'aspect international du socialisme, sa faiblesse en propositions créatives ou en méthodes de transition. Cela témoigne encore de l'essor d'une conception d'un système modernisé d'interrelations qui devrait supplanter l'enchevêtrement existant d'idées juridiques exclusives.

Le mot « sociologie » a été inventé par Herbert Spencer[36], un auteur populaire, à propos de sujets philosophiques, qui ont prospéré vers le milieu du XIXe siècle. Cependant, l'idée

[35] Mary Shelley (1797-1851) a soutenu l'idée que la coopération et la solidarité, pratiquées tout naturellement par les femmes au sein de leur famille, sont la voie qui permet de réformer la société civile : *https://bit.ly/35lfxpj* (NDT).

[36] Herbert Spencer (1820-1903), philosophe et sociologue anglais, il a appliqué la théorie darwinienne de l'évolution à la sociologie : *https://bit.ly/3vbqapU*. En réalité, le néologisme « sociologie » a été inventé par Emmanuel-Joseph Sieyès (1748-1836), cinq décennies avant Auguste Comte (1798-1857), père de la sociologie moderne *https://bit.ly/34ZmqNr* (NDT).

d'un État, conçu comme un système de traction électrique, est planifiée sans aucune référence à des appareils préexistants, selon les critères scientifiques, cette idée n'a pris une très forte emprise sur l'imagination populaire du monde qu'au XXe siècle.

Par la suite, l'impatience croissante du peuple américain envers les systèmes de partis monstrueux et socialement paralysants qui avaient surgi de leurs arrangements électoraux absurdes, a conduit à l'apparition de ce que l'on a appelé le mouvement « État moderne ». Une galaxie de brillants écrivains, en Amérique, en Europe et en Orient, ont incité le monde à penser à des réarrangements plus audacieux que jamais auparavant, de l'interaction sociale, de la propriété, de l'emploi, de l'éducation et du gouvernement.

Sans doute ces idées de l'État moderne étaient-elles en lien avec la réflexion sur la pensée sociale et politique, issue de la révolution des conditions matérielles, en cours dans les sociétés humaines, depuis deux cents ans. Mais longtemps ces idées ont semblé n'avoir pas plus d'influence sur les institutions existantes que les écrits de Rousseau et de Voltaire ne semblaient en avoir eu au moment de la mort de ce dernier. Elles fermentaient dans l'esprit des hommes et il a suffi qu'apparaissent des contraintes sociales et politiques, telles que l'avènement des machines atomiques, pour les pousser brusquement vers leur réalisation grossière et surprenante.

– 5 –

« *Wander Jahre* »[37] de Frederick Barnet[38], est un de ces romans autobiographiques qui ont été populaires tout au long des troisième et quatrième décennies du XXe siècle. Il a été publié

[37] « Années d'errance » en allemand.

[38] Personnage imaginaire, peut-être inspiré du vrai Frederick Oswald Barnet (1883-1972), réformateur social australien : *https://bit.ly/34Ub1yB* (NDT).

en 1970, et il faut comprendre « *Wander Jahre* » plutôt dans un sens spirituel et intellectuel que dans un sens littéral. C'est bien un titre allusif, ramenant le monde au « *Wilhelm Meister* »[39] de Goethe[40], un siècle et demi plus tôt.

L'auteur, Frederick Barnet, donne une histoire minutieuse et curieuse de sa vie et de ses idées entre son dix-neuvième et son vingt-troisième anniversaire. Ce n'était ni un homme très original ni un homme très brillant, mais il avait le truc de l'écriture réaliste. Bien qu'aucun portrait authentique de lui ne subsiste pour la postérité, il se décrit, en quelques phrases désinvoltes, comme petit, robuste, enclin à être dodu, avec un visage « plutôt quelconque » et plein, aux yeux bleus saillants. Jusqu'à la débâcle financière de 1956, il appartenait à la classe des gens assez aisés. Il avait étudié à Londres, il avait pris l'avion pour l'Italie, puis avait fait le trajet de Gênes à Rome à pied, avait traversé dans les airs la Grèce et l'Égypte et était revenu par les Balkans et l'Allemagne.

Sa fortune familiale, largement investie dans des actions bancaires, des mines de charbon et des biens immobiliers, a été ruinée. Réduit à la misère, il chercha à gagner sa vie. Il souffrit de grandes difficultés. Rattrapé par la guerre, il fit une année de service militaire, d'abord comme officier dans l'infanterie anglaise, puis dans l'armée de pacification. Son livre raconte toutes ces choses, si simplement et en même temps si explicitement, qu'il reste un témoignage précieux par lequel les générations futures peuvent avoir un aperçu de ce qu'il s'est passé durant les années du Grand Changement.

Barnet nous dit qu'il fut, dès le début, un homme « d'État moderne par instinct ». Il a insufflé ces idées dans les salles de

---

[39] « Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister » est un roman d'apprentissage écrit par Goethe en 1795-1796 : un héros chemine et doit faire son apprentissage de la vie : https://bit.ly/3vqMkEP (NDT).

[40] Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), romancier, dramaturge, poète, scientifique, théoricien de l'art et homme d'État de la ville libre de Francfort : *https://bit.ly/3I9A6DQ* (NDT).

classe et les laboratoires de l'école de la Fondation Carnegie, qui élevaient une longue et délicatement belle façade, le long de la rive sud de la Tamise, en face de l'ancienne dignité de *Somerset House*. Une telle pensée était intimement liée au tissu même de cette école pionnière de la renaissance de l'éducation en Angleterre. Après les années de formation habituelles, à Heidelberg et à Paris, il entre à l'école classique de l'Université de Londres.

L'ancienne éducation, dite « classique », des pédagogues britanniques, qui était probablement la routine la plus paralysante, inefficace et insensée qui n'ait jamais gaspillé la vie humaine, avait déjà été balayée de cette grande institution au profit des méthodes modernes. Barnet apprit le grec et le latin, aussi bien qu'il apprit l'allemand, l'espagnol et le français, de sorte qu'il les écrivait et les parlait librement. Il utilisa ses langues couramment, dans son étude des civilisations fondatrices du système européen, dont elles étaient la clé. (Ce changement était encore si récent que Barnet mentionne une rencontre à Rome avec un « don d'Oxford » qui « parlait le latin avec un accent du Wiltshire et un inconfort manifeste, écrivait des lettres grecques en sortant sa langue et semblait penser qu'une phrase grecque était une merveille quand c'était une citation et une inconvenance quand ce n'était pas le cas. »)

Barnet a assisté aux derniers jours des machines à charbon et à vapeur, sur les chemins de fer anglais, et le nettoyage progressif de l'atmosphère de Londres, à mesure que les feux de charbon de mer[41], générateurs de fumées, cédaient la place au chauffage électrique. La construction de laboratoires à Kensington était toujours en cours et Barnet participa aux émeutes étudiantes qui retardèrent le déménagement de l'*Albert Memorial*[42]. Le jeune homme portait une banderole

[41] Le charbon de mer résulte des dépôts de charbon sur les plages, charbon provenant le plus souvent de bateaux charbonniers qui ont fait naufrage (NDT).

[42] L'*Albert Memorial* est un monument à la mémoire d'Albert de

avec « Nous aimons la statuaire comique » d'un côté et de l'autre « Sièges et auvents pour les statues, pourquoi notre grand défunt devrait-il se tenir sous la pluie ? »

Barnet apprit l'aviation, plutôt athlétique, de l'époque, sur les terrains de l'Université de Sydenham, et il fut condamné à une amende pour avoir survolé la nouvelle prison pour diffamateurs politiques de *Wormwood Scrubs*, « d'une manière calculée pour exciter les prisonniers pendant qu'ils faisaient de l'exercice ». C'était l'époque des tentatives de suppression de toute critique de la justice publique et l'endroit était bondé de journalistes qui s'étaient aventurés à attirer l'attention sur la démence du juge en chef Abrahams.

Barnet n'était pas un très bon aviateur. Il avoue qu'il a toujours eu un peu peur de sa machine – il y avait d'excellentes raisons, pour tout le monde, d'avoir peur de ces premiers modèles d'avion – et il n'a jamais tenté des descentes abruptes ou des vols en haute altitude. Il rapporte aussi qu'il possédait une de ces motocyclettes à huile dont la complexité maladroite et la saleté extravagante étonnent encore les visiteurs du musée des machines de *South Kensington*. Il mentionne avoir écrasé un chien et se plaint du prix exorbitant des « spatchcocks » dans le Surrey, un terme d'argot, semble-t-il, désignant les poules écrasées.

Barnet passa les examens nécessaires pour réduire au minimum son service militaire. Son absence de toute qualification scientifique ou technique spéciale et une certaine corpulence précoce, qui handicapait dans l'aviation, lui indiquaient l'infanterie de ligne comme domaine d'entraînement. C'était le type de soldat le plus commun.

Le développement de la théorie de la guerre, durant quelques décennies, n'avait pas bénéficié d'une quelconque expérience sur le terrain. Le genre de combats qui avaient eu lieu ces dernières années s'était déroulé dans des États mineurs ou non civilisés, avec des soldats paysans ou

---

Saxe-Cobourg-Gotha (1819-1861), époux de la reine Victoria : *https://bit.ly/35ql65S* (NDT).

barbares et avec seulement un petit équipement d'engins modernes. Les grandes puissances du monde se contentaient, pour la plupart, de maintenir des armées qui, au niveau de leur organisation, s'appuyaient sur les traditions des guerres européennes des trente ou quarante dernières années.

Il y avait les corps d'infanterie, à l'un desquels appartenait Barnet, et qui était censé combattre à pied avec un fusil et représenter le gros de l'armée. Il y avait des forces de cavalerie (soldats à cheval), ayant un rapport à l'infanterie déterminé par les expériences de la guerre franco-allemande en 1871. Il y avait aussi de l'artillerie et, pour une raison inexpliquée, une grande partie de celle-ci était encore tirée par les chevaux. Mais il y avait aussi, dans toutes les armées européennes, un petit nombre de canons à moteur, avec des roues construites de manière à pouvoir passer sur un terrain accidenté. De plus, il y avait de grands développements des corps d'ingénierie, concernant les transports motorisés, le renseignement par motocyclettes, l'aviation, etc.

Aucune intelligence de première classe n'avait été recherchée pour se spécialiser et résoudre le problème de la guerre avec les nouveaux appareils et dans les conditions modernes. Cependant, une succession de juristes compétents, Lord Haldane, le juge en chef Briggs et ce très compétent conseiller du roi, Philbrick, avait régulièrement et minutieusement réformé l'armée et, avec l'adoption du service national, lui avait enfin donné une importance qui aurait pu sembler très impressionnante pour les gens de 1900.

À tout moment, l'Empire britannique pouvait désormais mettre un million et quart de ses soldats potentiels au conseil d'administration de la *Welt-Politik*[43]. Les traditions du Japon et des armées d'Europe centrale étaient plus princières et moins médico-légales. Les Chinois refusaient toujours résolument de devenir une puissance militaire et maintenaient une petite armée permanente sur le modèle

[43] « Politique mondiale » en allemand (NDT).

américain, que l'on disait jusqu'ici très efficace. Quant à la Russie, sécurisée par une administration rigoureuse contre les critiques internes, depuis les premières décennies du siècle, elle n'avait guère modifié la conception de ses uniformes ou l'organisation de ses batteries de canons. L'opinion de Barnet, concernant sa formation militaire, était qu'elle était manifestement médiocre. Ses idées sur l'État moderne le disposaient à la considérer comme ennuyeuse et son bon sens la condamnait comme inutile. De plus, sa forme physique le rendait particulièrement sensible aux fatigues et aux rigueurs du service.

« Trois jours de suite, nous avons tourné en rond, dehors avant l'aube et – sans aucune raison sérieuse – et sans petit déjeuner ! », raconte-t-il. « Je suppose que c'est pour nous montrer que lorsque le Jour J viendra, la première chose qui nous arrivera sera d'être complètement malades et faibles. Nous nous rendîmes ensuite au *Kriegspiel*[44], suivant les idées mystérieuses de ceux qui avaient autorité sur nous. Le dernier jour, nous avons passé trois heures sous un soleil de plomb, tôt le matin, à parcourir plus de treize kilomètres de pays, jusqu'à un point que nous aurions pu atteindre dans un omnibus à moteur en neuf minutes et demie – je l'ai fait le lendemain. Et puis nous avons lancé une attaque massive contre des retranchements, qui auraient pu nous tirer dessus environ trois fois, si seulement les arbitres les avaient laissés faire. Puis vint un petit exercice à la baïonnette, mais je doute d'être suffisamment barbare pour enfoncer ce long couteau dans quoi que ce soit de vivant. De toute façon, dans cette bataille, je n'aurais pas dû avoir de chance. En supposant que, par miracle, je n'avais pas été abattu trois fois, j'avais bien trop chaud et j'étais bien trop essoufflé, quand je suis arrivé aux retranchements, pour pouvoir ne serait-ce que soulever mon impitoyable fusil.

« Durant un certain temps, nous étions surveillés par deux avions ennemis. Puis les nôtres sont arrivés et leur ont

[44] « Jeu de guerre » en allemand (NDT).

demandé de ne pas le faire. Et, la pratique de la guerre aérienne étant encore inconnue, ils ont très poliment renoncé et sont partis et ont fait des plongées et des loopings, de la manière la plus charmante, sur les *Fox Hills*. »

Tous les comptes-rendus de Barnet concernant sa formation militaire étaient écrits sur le même ton mi-méprisant mi-protestataire. Il était d'avis que ses chances de participer à une véritable guerre étaient très minces et que, si après tout il y participait, elle devait être si entièrement différente de ces manœuvres en temps de paix, que sa seule voie en tant qu'homme rationnel serait de se tenir aussi loin que possible du danger, jusqu'à ce qu'il ait appris les ficelles et les possibilités en lien avec les nouvelles conditions. Il le dit très franchement : jamais homme n'a été plus exempt d'héroïsme factice.

– 6 –

Dans toutes les nouvelles machines, Barnet a salué l'apparition du moteur atomique avec le zeste de la jeunesse masculine. Il est évident que pendant un certain temps il n'a pas réussi à faire le lien entre cette ruée vers les nouvelles et merveilleuses possibilités de l'atome et les problèmes financiers de sa famille. « Je savais que mon père était inquiet », admet-il. Cela a jeté à peine une petite ombre sur son départ ravi pour l'Italie, la Grèce et l'Égypte avec trois sympathiques compagnons dans l'un de ces nouveaux modèles atomiques. Ils ont survolé les îles anglo-normandes et la Touraine, mentionne-t-il, et ont fait le tour du Mont Blanc. « Ces nouveaux hélicoptères, nous avons trouvé, note-t-il, ont aboli tout le danger et les risques de chutes soudaines qui étaient le fait des avions d'autrefois. »

Puis il passa par Pise, Paestum, Agrigente et Athènes. Pour visiter les pyramides au clair de lune, il s'envola du Caire et suivit le Nil jusqu'à Khartoum. Même selon les standards habituels, cela a dû être des vacances très joyeuses pour un jeune homme, ce qui assombrira d'autant la tragédie des

expériences qui ont suivi. Car une semaine après son retour, son père, qui était veuf, s'annonça ruiné et se suicida au moyen d'un opiacé sans ordonnance.

D'un seul coup, Barnet se trouva expulsé de la classe des possesseurs, des dépensiers et des jouisseurs à laquelle il appartenait. Sans le sou et sans métier par lequel il put gagner sa vie. Il essaya l'enseignement et un peu de journalisme, mais en peu de temps il s'est retrouvé du mauvais côté d'un monde dans lequel il avait toujours compté vivre au soleil. Pour d'innombrables hommes, une telle expérience aurait signifié une destruction mentale et spirituelle. Mais Barnet, malgré son penchant physique vers le confort, a montré, lorsqu'il fut mis à l'épreuve, une qualité moderne, celle de la vaillance. Il était saturé d'un stoïcisme créateur, celui des temps héroïques, qui commençaient déjà à poindre. Aussi, il affronta ses difficultés et ses inconforts avec acharnement, comme son matériau de prédilection, et les a transformés en mode d'expression.

En effet, dans son livre, il en remercie la fortune. « J'aurais pu vivre et mourir, dit-il, là-haut dans ce joli paradis d'imbéciles de la prodigalité sécurisée. Je n'aurais peut-être jamais pris conscience du faisceau de colère et de chagrin des masses évincées et exaspérées. Du temps de ma propre prospérité, les choses m'avaient semblé aller très bien. » À présent, de son nouveau point de vue, il devait trouver qu'elles n'allaient pas du tout, que le gouvernement était un compromis d'agressions, de pouvoirs et de lassitudes, et la loi une convention d'intérêts. Tandis que les pauvres et les faibles, de leur côté, bien qu'ils eussent beaucoup de maîtres négligents, n'avaient que peu d'amis.

« J'avais pensé que les choses étaient prises en charge », écrit-il. « C'est avec une sorte d'étonnement que j'ai marché affamé sur les routes – et que personne ne s'en souciait. » Il fut chassé de son logement, dans un quartier reculé de Londres.

« C'est avec difficulté que j'ai persuadé ma logeuse – une veuve nécessiteuse, une pauvre âme, dont j'étais déjà

débiteur – de me garder une vieille boîte dans laquelle j'avais enfermé quelques lettres, des souvenirs, etc. Elle vivait dans la grande crainte des inspecteurs de la santé publique et des mœurs, parce qu'elle était parfois trop pauvre pour leur payer le pourboire d'usage, elle consentit tout de même à mettre cette boîte dans un coin carrelé et sombre sous l'escalier. Puis, j'ai été par le monde, afin de me donner, d'abord, la chance d'un repas et ensuite celle un abri. »

Il s'est promené dans les quartiers les plus joyeux de Londres, là où, il y a environ un an, il comptait parmi les dépensiers.

Londres avait déjà cessé d'être la ville sombre et enfumée de l'époque victorienne, en vertu de la loi sur la fumée visible, selon laquelle toute production de fumée, avec ou sans excuse, était passible d'une amende. La ville avait été et était constamment reconstruite. Ses rues principales commençaient déjà à prendre les caractéristiques qui les distingueraient tout au long de la seconde moitié du XXe siècle.

Le cheval insalubre et la bicyclette plébéienne avaient été bannis de la chaussée, qui était maintenant recouverte d'une surface résiliente, semblable à du verre, d'une propreté impeccable. Le piéton était cantonné en un étroit vestige de l'ancien sentier, de part et d'autre de la voie, et il lui était interdit, sous peine d'amende, de traverser la chaussée – s'il y survivait. Les gens descendaient de leurs automobiles sur ce trottoir et traversaient les magasins inférieurs jusqu'aux ascenseurs et escaliers, qui les menaient jusqu'aux nouvelles voies pour piétons. Il s'agissait de rampes qui couraient le long de la façade des maisons, au niveau du premier étage, reliées les unes aux autres par de fréquents ponts, ce qui donnait aux nouveaux quartiers de Londres une apparence curieusement vénitienne. Dans certaines rues, il y avait des rampes au premier et même au troisième étage.

Durant la majeure partie de la journée et toute la nuit, les vitrines des magasins étaient éclairées à l'électricité et nombre d'établissements avaient en quelque sorte aménagé

des rampes ou des trottoirs publics à travers leurs locaux afin d'augmenter la surface de leurs vitrines.

Barnet suivait son chemin le long de cette scène de nuit avec une certaine appréhension. La police avait le pouvoir d'interpeller et d'exiger la carte de travail de toute personne d'apparence indigente. Et si le dossier enregistré ne montrait pas que la personne avait un emploi, celle-ci était refoulée sur le trottoir de la circulation tout en bas.

Mais, concernant son apparence, Barnet gardait suffisamment de son ancienne aisance, ce qui le mettait à l'abri de toute répression. Et puis, cette nuit-là, la police avait aussi d'autres choses à penser. C'est ainsi qu'il put rejoindre les galeries de *Leicester Square*, ce grand centre de la vie et des plaisirs londoniens.

Il donna une vivante description de la scène ce soir-là. Au centre s'élevait un jardin sur des arches éclairées par des festons de lumières et relié aux rampes par huit gracieux ponts. Au-dessous bourdonnaient les flots entrelacés de la circulation automobile, palpitant au rythme du courant alternant entre l'est et l'ouest et le nord et le sud. Au-dessus s'élevaient de grandes façades de porcelaine renforcée, plus compliquées que belles, parsemées de lumières, barrées de publicités lumineuses aux reflets luisants.

À cet endroit se trouvaient deux salles de musique historiques. Tout d'abord le *Shakespeare Memorial Theatre*[45], dans lequel les acteurs municipaux tournaient en permanence dans le cycle des pièces de Shakespeare. Il y avait aussi quatre autres grandes maisons de rafraîchissement et de divertissement dont les toitures s'élevaient dans l'obscurité bleue de la nuit. Le côté sud de la place contrastait sombrement avec les autres, car il était encore en reconstruction et un treillis de barres d'acier, surmonté par les bras figés de monstrueuses grues, s'élevait au-dessus des excavations des édifices victoriens aujourd'hui disparus.

[45] Théâtre à la mémoire de Shakespeare (NDT).

Durant un moment, ce chantier attira l'attention de Barnet, à l'exclusion de tout autre intérêt. Le chantier était totalement silencieux, dans une sorte de rigidité cadavérique, une paralysie. Personne n'y travaillait et toutes les machines y étaient silencieuses. Cependant, Barnet remarqua les globes lumineux, luisant d'un clair de lune vert frémissant, sous lequel se trouvaient, immobiles, mais en alerte, des soldats en sentinelles.

Barnet demanda à un promeneur qui passait le pourquoi de la présence de militaires sur le chantier. Il lui fut répondu que, dans la journée, des ouvriers s'étaient opposés à l'utilisation d'une riveteuse atomique, parce qu'elle avait divisé par deux le nombre des travailleurs de l'acier.

« J'me demande s'ils n'ont pas réussi à lancer quelques bombes », déclara l'informateur. Barnet roda un moment devant le chantier, puis il se dirigea vers le music-hall de l'Alhambra.

Barnet se rendit compte d'une effervescence dans les kiosques à journaux aux angles de la place. Quelque chose de particulièrement sensationnel avait été projeté sur les transparents. Oubliant un instant sa misère, il se fraya un chemin sur un pont dans l'intention d'acheter un journal. À cette époque les journaux, qui étaient imprimés sur de minces feuilles de papier métallique, étaient vendus en des points déterminés par des fournisseurs spécialement agréés.

À mi-chemin, il s'arrêta net à un changement dans la circulation en contrebas. Il fut étonné de voir que les signaux de la police contraignaient les véhicules à circuler sur la moitié de la chaussée. Lorsqu'il put lire sur les transparents – qui avaient remplacé les panneaux de l'époque victorienne – il apprit que la grande marche des chômeurs était déjà en route dans le *West End*. Ainsi, sans dépenser son argent en journal, il fut capable de comprendre ce qui allait arriver.

Barnet regarda la manifestation s'avancer. Son livre décrit ce cortège que la police avait pensé qu'il serait imprudent de l'empêcher et qui s'était spontanément organisé à l'imitation des cortèges des chômeurs d'autrefois. Barnet s'était attendu

à une cohue, mais il y constata une sorte de discipline maussade, quand le cortège arriva enfin. C'était une colonne interminable d'hommes marchant avec lassitude, marchant avec une sorte de futilité implacable, le long de la chaussée en dessous de lui. Il se sentit, écrivit-il, ému de les voir ainsi, avec une envie de les rejoindre, mais au lieu de cela, il est resté à regarder. C'était une multitude terne, miteuse, d'apparence inefficace, incapable pour la plupart d'autres types de travail obsolètes et dépassés. Ils portaient quelques bannières avec l'inscription séculaire : « Le travail, pas la charité », mais sinon, leurs rangs étaient sans fioritures.

Ils ne chantaient pas, ils ne parlaient même pas, il n'y avait rien de truculent ni d'agressif dans leur allure, ils n'avaient pas d'objectif précis, ils défilaient juste et se montraient dans les quartiers les plus prospères de Londres. Ils étaient un échantillon de cette grande masse de main-d'œuvre bon marché et non qualifiée, que les forces mécaniques à présent moins coûteuses, avaient remplacée pour toujours. Ils étaient « mis au rebut » – comme les chevaux avaient été « mis au rebut ».

Barnet se pencha au-dessus du parapet pour les regarder, son esprit stimulé par sa propre condition précaire. Pendant un certain temps, écrivit-il, il ne ressentit rien d'autre que du désespoir à la vue de cette multitude. Que fallait-il faire ? Que peut-on faire pour ce surplus d'humanité qui s'accumule ? Ils étaient si manifestement inutiles – et incapables – et pitoyables.

Que demandaient-ils ?

Ils avaient été rattrapés par des choses inattendues. Personne n'avait prévu…

Il lui vint soudain à l'esprit ce que signifiait la multitude d'énigmes chaotiques au-dessous de lui. C'était un appel contre l'inattendu, un appel à ces autres qui, plus fortunés, semblaient plus sages et plus puissants, un appel pour quelque chose… pour l'INTELLIGENCE. Cette masse muette, les pieds fatigués, rang après rang, protestait de sa persuasion que certains de ces autres avaient dû prévoir ces

bouleversements – qu'ils auraient dû d'ailleurs prévoir – et prévenir.

C'était ce que cette foule d'épaves sentait et cherchait si bêtement à affirmer.

« Des choses me sont venues, comme lorsqu'on allume dans une pièce sombre », se dit-il. « Ces hommes priaient leurs semblables comme jadis ils priaient Dieu ! La dernière chose que les hommes réaliseront à propos de quoi que ce soit, c'est que c'est inanimé. Ils avaient transféré leur animation à l'humanité. Ils croyaient toujours qu'il y avait de l'intelligence quelque part, même si elle était négligente ou malveillante… Il suffisait de la stimuler à prendre conscience, pour être poussée à l'effort de réflexion… Et j'ai vu, aussi, qu'il N'Y AVAIT PAS ENCORE UNE TELLE INTELLIGENCE. Le monde attend l'intelligence. Cette intelligence doit encore être forgée. Cette volonté pour le bien et l'ordre doit encore être rassemblée, à partir de bribes d'impulsions et de graines errantes de bienveillance et de tout ce qui est beau et créatif dans nos âmes, dans un but commun. C'est quelque chose qui reste à venir… »

Il est caractéristique de l'élargissement de la pensée de l'époque, que ce jeune homme peu héroïque qui, à n'importe quel âge antérieur, aurait bien pu être entièrement occupé par le problème de ses besoins individuels, puisse se tenir là et généraliser sur les besoins de l'humanité.

Mais, au-dessus de tous les stress et les conflits de cette époque chaotique, se levait déjà la lumière d'une nouvelle ère. L'esprit de l'humanité s'émancipait, en même temps qu'il s'échappait de son enfermement extrême dans le cœur des individus. Le salut promis par les rigueurs amères de l'ascèse avait été un but religieux conscient. Durant des milliers d'années, les hommes l'avaient recherchée dans les mortifications, dans le désert, dans la méditation et au moyen d'innombrables voies étranges. Et puis, ce salut arrivait enfin, comme si c'était une chose tout à fait naturelle. Il transparaissait dans le discours des hommes, dans les livres

qu'ils lisaient, dans leurs gestes inconscients, dans leurs journaux et leurs objectifs et leurs actes du quotidien.

Les larges horizons, les possibilités magiques que l'esprit du chercheur leur avait révélées, les charmaient de ces préoccupations anciennes et instinctives, dont la menace même de l'enfer et des tourments n'avait pu les chasser. Et ce jeune homme, sans abri et sans de quoi manger, même pour les prochaines heures, en présence de cette désorganisation sociale, de cette détresse et de cette perplexité, dans une jungle flamboyante de plaisirs insouciants qui estompaient les étoiles, pouvait penser comme il nous dit qu'il pense.

« J'ai clairement vu ce qu'est la vie », écrivit-il. « J'ai vu la tâche gigantesque qui nous attendait. Et la splendeur même de sa difficulté, complexe et incommensurable, m'a rempli d'exaltation. J'ai vu qu'il nous reste encore à découvrir la façon de gouverner, qu'il nous reste encore à découvrir la façon d'éduquer, qui est la réciproque nécessaire de la façon de gouverner. Par tout cela, mon petit grain de vie à moi était complètement submergé. Tout cela et son précédent en Grèce, à Rome et en Égypte, n'étaient rien. Ce n'était que les simples tourbillons de poussière du commencement. Les mouvements et les faibles murmures d'un dormeur qui sera bientôt éveillé… »

– 7 –

Et puis l'histoire raconte, avec une simplicité engageante, le retour à la réalité de Barnet, au-delà de sa vision extatique de la vie.

« À cet instant, je me suis retrouvé et j'ai commencé à avoir froid et un peu faim. »

Il se souvint des bureaux du secours populaire *John Burns*, qui se trouvaient sur le *Thames Embankment*. Il se fraya un chemin à travers les galeries des libraires et de la *National Gallery*[46], qui été ouvertes en permanence, jour et nuit, à tous

[46] La *National Gallery* (en français : la galerie nationale) est un

les gens décemment habillés, depuis plus de douze ans, à présent. Il traversa les roseraies de *Trafalgar Square*[47], passa par les colonnades de l'hôtel, jusqu'au quai.

Il connaissait depuis longtemps ces admirables bureaux du secours populaire, qui avaient balayé les derniers mendiants et vendeurs d'allumettes et tous les indigents occasionnels des rues de Londres. Et il pensait qu'il serait tout à fait en mesure de se procurer un ticket pour la nourriture et le logement d'une nuit et une piste vers un possible emploi.

Mais c'était sans compter avec les nouvelles manifestations ouvrières. Lorsqu'il arriva au quai, il trouva les bureaux désespérément encombrés et assiégés par une foule nombreuse et plutôt indisciplinée. Il erra pendant un moment à la périphérie de la multitude qui attendait, perplexe et consternée. Puis il prit conscience d'un mouvement, d'un ruissellement délibéré des personnes, à travers les arches des grands bâtiments qui avaient été bâtis lorsque toutes les gares furent fermées, sur la rive sud du fleuve, et ainsi jusqu'aux chemins couverts du *Strand*[48]. Et là, dans la pleine lueur de minuit, il trouva des chômeurs en train de mendier. Mais non pas uniquement mendier, mais mendier avec une assurance étonnante, auprès des gens qui sortaient des petits théâtres et autres lieux de divertissement qui abondaient dans cette artère.

C'était vraiment une chose extraordinaire. Il n'y avait plus eu de mendicité dans les rues de Londres depuis un quart de siècle. Mais cette nuit-là, la police ne voulait ou ne pouvait manifestement pas faire face aux indigents qui envahissaient ces quartiers bien tenus de la ville. Les policiers étaient

---

musée londonien : *https://bit.ly/352jzU7* (NDT).

[47] *Trafalgar Square* (en français : la place de Trafalgar) est une place célèbre de Londres, bien connue pour être un espace social et de liberté d'expression : *https://bit.ly/3peMtqR* (NDT).

[48] Le *Strand* (en français : la rive) est une importante rue de Londres : *https://bit.ly/3petQDu* (NDT).

devenus complètement aveugles à tout, sauf au désordre manifeste.

Barnet traversa la foule, incapable de se résoudre à demander quelque chose. En effet, son allure devait être plus vaillante que sa situation, car par deux fois des chômeurs lui demandèrent une aumône. Près des jardins de *Trafalgar Square*, une jeune fille aux joues rougies et aux sourcils noircis, qui se promenait seule, lui parla avec une bienveillance particulière.

« Je meurs de faim », lui dit-il brusquement.

« Oh ! mon pauvre ! » lui dit-elle. Et avec la générosité impulsive de ses semblables, elle jeta un coup d'œil autour d'eux et lui glissa une pièce en argent dans la main…

C'était un cadeau qui, malgré le précédent de De Quincey[49], aurait pu, sous la législation sociale répressive de l'époque, amener Barnet à la portée du fouet de la prison. Mais il a pris la pièce, avoue-t-il, et a remercié la jeune fille du mieux qu'il a pu, et s'en est allé très heureux chercher de la nourriture.

– 8 –

Un ou deux jours plus tard, alors que la liberté d'aller à sa guise sur les routes pouvait être considérée comme une marque de désorganisation sociale croissante et d'embarras de la part de la police, Barnet se mit à errer en rase campagne. Il parle, dans son livre, des routes ploutocratiques[50] de cette époque comme étant « clôturées de fil de fer barbelé, contre les non-propriétaires », ou encore des jardins entourés de hauts murs et le panneau « Interdiction d'entrer », qui maintenaient le visiteur dans l'étroitesse poussiéreuse des voies publiques.

[49] Thomas de Quincey (1785-1859) est un écrivain britannique, qui raconte comment, réduit à la mendicité, affaibli, il s'évanouit un jour dans la rue, et est alors recueilli par une jeune prostituée de seize ans : *https://bit.ly/358wJi7* (NDT).

[50] « Ploutocratie », le gouvernement des plus riches (NDT).

Dans les airs volaient les gens riches et heureux, ignorant les malheurs qui les entouraient, tout comme lui, Barnet, avait pu voler il y a deux ans. Et le long de la route, glissait le nouveau trafic des véhicules, légers, rapides et fabuleux. On était rarement hors de portée de ses sifflets, de ses gongs et de ses cris de sirène, même dans les chemins de campagne ou en terrain découvert.

Les fonctionnaires des bourses du travail étaient partout surmenés et furieux. Les gîtes temporaires étaient si encombrés que les vagabonds excédentaires dormaient en rangs sous des hangars ou à l'air libre. Et depuis que donner aux voyageurs était devenu une infraction punissable, il n'y avait plus d'humanité ou d'entraide pour embarquer un piéton ou pour offrir un gîte en bordure de route…

« Je n'étais pas en colère », dit Barnet. « J'ai vu un immense égoïsme, un monstrueux mépris de tout sauf du plaisir et de la possession chez tous ces gens au-dessus de nous. Mais j'ai vu aussi à quel point c'était inévitable, à quel point même si les plus riches avaient changé de place avec les plus pauvres, les choses auraient été les mêmes. Que peut-il se passer d'autre lorsque les hommes utilisent la science et tout ce que la science apporte de nouveau, ainsi que toute leur intelligence et leur énergie disponibles pour fabriquer des richesses et des appareils, tout en abandonnant le gouvernement et l'éducation aux traditions de l'accaparement d'il y a des centaines d'années ? Ces traditions viennent de l'âge des ténèbres, quand il n'y en avait vraiment pas assez pour tout le monde, quand la vie était une lutte acharnée qui pouvait être masquée, mais à laquelle on ne pouvait pas échapper.

Bien sûr, cet accaparement par la famine, cette dépossession féroce des autres, devait découler d'une dysharmonie entre le matériel et l'éducation. Bien sûr, les riches étaient vulgaires et les pauvres devenaient sauvages et chaque pouvoir supplémentaire qui venait aux hommes rendait les riches plus riches et les pauvres moins nécessaires et moins libres. Les hommes que j'ai rencontrés, dans les

maisons d'accueil et les bureaux d'assistance, étaient tous en train de se révolter, parlant de justice, d'injustice et de vengeance. Je ne voyais aucun espoir dans ces discours ni dans quoi que ce soit d'autre, sauf la patience… »

Mais Barnet ne voulait pas dire une patience passive. Il voulait dire que la méthode de reconstruction sociale était encore une énigme, qu'aucun réarrangement efficace n'était possible tant que cette énigme dans tous ses aspects enchevêtrés n'était pas résolue. « J'ai essayé de parler à ces hommes mécontents, écrit-il, mais il leur était difficile de voir les choses comme je les voyais. Quand j'ai parlé de patience et de projet plus vaste, ils ont répondu : « Mais alors nous serons tous morts » – et je ne pouvais pas leur faire voir, ce qui est si simple à mon avis, que cela n'affectait pas la question. Les hommes qui pensent toute leur vie ne sont d'aucune utilité pour la mise en œuvre politique. »

Barnet ne semble pas avoir lu de journal, au cours de ces pérégrinations, et la vue fortuite d'une information, par la transparence d'un kiosque à journaux sur la place du marché de *Bishop's Stortford*[51], annonçant une « grave situation internationale », ne l'excita pas beaucoup. Il y avait eu tant de situations internationales graves ces dernières années.

Cette fois, cela parlait des puissances d'Europe centrale attaquant soudain la Confédération slave, la France et l'Angleterre allant au secours des Slaves.

Mais, la nuit suivante, il trouva un assez bon repas qui attendait les vagabonds dans une salle d'accueil et apprit du maître de l'atelier que tous les hommes entraînés, en état de faire leur service, devaient être renvoyés le lendemain à leurs centres de mobilisation. Le pays était à la veille de la guerre. Barnet devait retourner jusqu'au Surrey, en passant par Londres.

Son premier sentiment, rapporte-t-il, fut un soulagement extrême que ses jours de « lutte sans espoir du mauvais côté

[51] *Bishop's Stortford* est une petite ville située à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Londres : *https://bit.ly/3JRUJ7S* (NDT).

de la civilisation » soient terminés. Il y avait là quelque chose de précis à faire, un objectif à atteindre. Mais son soulagement a été grandement douché, lorsqu'il constata que les dispositions de mobilisation avaient été prises avec tant de hâte et d'insouciance, que durant les près de trente-six heures au dépôt improvisé d'Epsom, il n'eut rien à manger ni boire, à part une tasse d'eau froide. Le dépôt n'était absolument pas approvisionné et personne ne pouvait en sortir.

3. LA DERNIÈRE GUERRE

– 1 –

Du point de vue d'un ordre social sain et ambitieux, il est difficile de comprendre, et il serait fastidieux de suivre, les motifs qui ont plongé l'humanité dans la guerre, qui a occupé l'histoire des décennies médianes du XXe siècle.

Il faut toujours se rappeler que la structure politique du monde, à cette époque, était partout extraordinairement en retard sur l'intelligence collective. C'est le fait central de cette histoire. Pendant deux cents ans, il n'y avait pas eu de grands changements dans les méthodes et les prétentions politiques ou juridiques. Le plus grand changement avait été un certain nombre de déplacements des frontières et un léger réajustement de la procédure. Alors que dans presque tous les autres aspects de la vie, il y avait eu des révolutions fondamentales, une gigantesque libération et un énorme élargissement des points de vue et des perspectives.

Les absurdités des tribunaux et les indignités du gouvernement parlementaire représentatif, jointes à l'ouverture de vastes champs d'opportunités dans d'autres directions, avaient de plus en plus retiré les meilleures intelligences des affaires publiques. Les prétendus gouvernements du monde, au vingtième siècle, suivaient le sillage des prétendues religions. Ils ne commandaient plus les services que d'hommes de second rang. Après le milieu du XVIIIe siècle, il n'y a plus de grands ecclésiastiques dans la mémoire du monde. Dès le début du XXe siècle plus

d'hommes d'État dignes de ce nom. Partout, dans les sièges de l'autorité, on trouvait un type de personnalité énergique, ambitieuse, myope, banale, aveugle aux nouvelles opportunités et s'en remettant d'une façon procédurière aux traditions du passé.

Peut-être la plus dangereuse, parmi ces traditions obsolètes, figurait les frontières des divers « États souverains » et la conception d'une prédominance générale, d'un État particulier, dans les affaires humaines. Le souvenir des empires de Rome et d'Alexandre envahis, comme un fantôme carnivore, hantait l'imagination humaine. Ce souvenir s'enfonça dans le cerveau humain comme un parasite macabre et le remplit de pensées désordonnées et d'impulsions violentes.

Pendant plus d'un siècle, le système français épuisa sa vitalité dans des convulsions belliqueuses, puis l'infection passa aux peuples de langue allemande, qui étaient le cœur et le centre de l'Europe. Et de là, aux Slaves.

Les âges ultérieurs allaient stocker et négliger la vaste littérature insensée, autour de cette obsession : les traités complexes, les accords secrets, la connaissance infinie de l'écrivain politique, les refus rusés d'accepter des faits clairs, les dispositifs stratégiques, les manœuvres tactiques, les registres des mobilisations et des contre-mobilisations.

Ce processus cessa d'être crédible, presque aussitôt qu'il cessa de se produire. Mais, à l'aube même de la nouvelle ère, leurs artisans d'État étaient assis avec leurs bougies historiques allumées et, malgré d'étranges et de nouvelles réflexions et des lumières et des ombres inconnues, ils étaient toujours en train de se quereller, de planifier et de rebattre les cartes de l'Europe et du monde.

Cela allait devenir un sujet d'enquête subtil, pour savoir dans quelle mesure les millions d'hommes et de femmes, hors du petit monde de ces spécialistes, pouvaient être en sympathie et en accord avec leurs prodigieuses activités. Une école de psychologues était encline à minimiser cette adhésion des masses humaines. Cependant, les résultats de

l'enquête montrent bien qu'il y a eu une réponse massive aux suggestions de l'intrigant belliqueux.

L'homme primitif avait été un animal farouchement combatif. D'innombrables générations avaient passé leur vie dans des guerres tribales et, le poids de la tradition et de l'histoire, les idéaux de loyauté et de dévouement, s'accordaient assez facilement aux incitations du fauteur de troubles international. Les idées politiques de l'homme ordinaire ont été prises au hasard. Il n'y avait pratiquement rien dans l'éducation donnée qui n'ait jamais été destiné à le préparer à la citoyenneté en tant que telle (cette conception n'est apparue, en effet, qu'avec le développement des idées de l'État moderne). Il était donc relativement facile de remplir l'esprit vide de l'homme ordinaire, des bruits et de la fureur du soupçon exaspéré et de l'agression nationale.

Par exemple, Barnet décrit que la foule de Londres était si bruyamment patriotique, que bientôt son bataillon sortit du dépôt de Londres, pour s'embarquer vers la frontière française. Il raconte comment il vit des enfants, des femmes, des garçons et des vieillards, acclamant et criant, dans les rues et sur les rampes ornées des drapeaux des puissances alliées. C'était un véritable enthousiasme, même parmi les indigents et les chômeurs.

Les Bureaux du travail étaient maintenant partiellement transformés en bureaux de conscription et étaient des centres d'excitation patriotique passionnée. À chaque endroit convenable, sur la ligne de part et d'autre du tunnel sous la Manche, il y avait des spectateurs enthousiastes. Le sentiment dans le régiment, bien qu'un peu raidi et assombri par de sinistres anticipations, n'en était pas moins guerrier.

Mais toute cette émotion était l'émotion capricieuse d'esprits sans idées bien arrêtées. C'était, pour la plupart d'entre eux, dit Barnet, comme pour lui-même, une réponse naturelle au mouvement collectif, aux sons et couleurs martiaux et au défi exaltant de vagues dangers. Et les gens avaient été si longtemps opprimés par la menace et la

préparation de la guerre que son arrivée a eu un effet de soulagement positif.

– 2 –

Le plan de campagne des Alliés assigna aux Anglais la défense de la basse Meuse et les trains de troupes furent dirigés directement des divers dépôts britanniques, jusqu'aux points des Ardennes où ils étaient destinés à se retrancher.

Plusieurs documents, portant sur la campagne, ont été détruits durant la guerre. Dès le début, le projet des Alliés semble avoir été confus. Cependant, il est fort probable que la formation d'un parc aérien dans cette région, à partir de laquelle des attaques pourraient être lancées, faisait partie intégrante du projet initial. Les attaques porteraient sur la vaste zone industrielle du Rhin inférieur, ainsi que sur un raid de flanc, à travers la Hollande, sur les établissements navals allemands à l'embouchure de l'Elbe.

Rien de tout cela n'était connu des pions mis en jeu, tels que Barnet et sa compagnie, dont le travail consistait à faire ce que leur disaient les mystérieux renseignements à la direction des choses à Paris. Une ville dans laquelle le personnel de *Whitehall*[52] avait également été transféré. Du début à la fin, ces intelligences dirigeantes restèrent mystérieuses pour le corps d'armée, voilées sous le terme les « Ordres ». Il n'y avait pas de Napoléon, pas de César pour incarner l'enthousiasme. Barnet écrivit : « Nous avons parlé d'Eux. ILS nous envoient au Luxembourg. ILS vont contourner par la droite l'Europe centrale. »

Derrière le voile de ce flou le petit groupe d'hommes plus ou moins dignes qui constituait le Quartier Général commençait à se rendre compte de l'énormité de ce qu'il était censé contrôler…

[52] *Whitehall* est le siège traditionnel du gouvernement du Royaume-Uni : *https://bit.ly/3JOCsbM* (NDT).

Dans la grande salle du contrôle de la guerre, dont les fenêtres donnaient sur la Seine, vers le Trocadéro et les palais du quartier ouest, une série de plans-reliefs à grande échelle étaient disposés sur des tables pour montrer toute la situation des conflits. Les officiers d'état-major du contrôle étaient continuellement occupés à déplacer les petits blocs qui représentaient les troupes en lice, au fur et à mesure que les rapports et les renseignements arrivaient aux divers bureaux télégraphiques dans les pièces adjacentes.

Dans d'autres logements plus petits, il y avait des cartes d'un genre moins détaillé, sur lesquelles, par exemple, les rapports de l'Amirauté britannique et des commandants slaves étaient enregistrés au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Sur ces cartes, comme sur des échiquiers, le maréchal Dubois, de concert avec le général Viard et le comte de Delhi, devait jouer le grand jeu pour la suprématie mondiale contre les puissances d'Europe centrale. Le maréchal Dubois avait très probablement une idée précise de son jeu. Il avait très probablement un plan cohérent et admirable.

Mais il n'avait pas pris en compte, ni la nouvelle stratégie de l'aviation ni les possibilités de l'énergie atomique qu'Holsten avait ouvertes à l'humanité. Alors que le maréchal était en train de planifier des retranchements, des invasions et une guerre frontalière, les généraux d'Europe centrale frappaient les yeux et le cerveau. Et tandis qu'avec une certaine hésitation, il développait son pari, cette nuit-là, sur les mêmes lignes tracées par Napoléon et Moltke[53], son propre corps scientifique, dans un état d'activité proche de la mutinerie, préparait un coup pour Berlin. « Ces vieux fous ! » telle était l'idée-clé du corps scientifique.

Le contrôle de la guerre à Paris, dans la nuit du 2 juillet, représente une impressionnante démonstration du bazar dans l'organisation militaire scientifique, telle que la première moitié du XXe siècle la comprenait. Pour un être

[53] Un Moltke imaginaire (NDT).

humain au moins, les commandants-conseils ressemblaient à des dieux maîtrisant le monde.

Elle était une dactylographe habile, capable de près de soixante mots à la minute, et elle avait été engagée en relais avec d'autres femmes semblables, pour noter les ordres en double et les remettre aux officiers subalternes présents, pour qu'ils les transmettent et les classent. Il y avait eu une accalmie et on l'avait renvoyée de la salle de dactylographie, pour prendre l'air sur la terrasse, devant la grande salle et manger un en-cas qu'elle avait apporté avec elle, jusqu'à ce que ses services soient de nouveau requis.

De sa position sur la terrasse, la jeune femme avait une vue, non seulement sur le large panorama du fleuve au-dessous d'elle, mais aussi sur tous les quartiers est de Paris, de l'Arc de Triomphe à Saint Cloud, de grands blocs et des masses sombres, plus ou moins pâles, avec des reflets roses et des éclairs dorés d'illumination et des bandes entrelacées sans fin de lumières pointillées sous un ciel immobile et sans étoiles. Elle avait aussi une vue sur tout l'intérieur spacieux de la grande salle avec ses piliers élancés et ses lampes gracieuses en arc et en grappe. Là, au-dessus d'un désert de tables, gisaient les immenses cartes, faites à une si grande échelle qu'on pouvait les prendre pour de petits pays. Les messagers et les serviteurs allaient et venaient perpétuellement, changeant, déplaçant les petites pièces qui signifiaient des centaines et des milliers d'hommes.

Le grand commandant et ses deux consultants se tenaient au milieu de toutes ces choses et près de l'endroit où le combat était le plus proche, complotant, donnant des ordres. Ils n'avaient qu'à souffler un seul mot et bientôt, là-bas, dans le monde de la réalité, les myriades ponctuelles se déplaceraient. Des hommes se lèveront, iront de l'avant et mourront. Le destin des nations était derrière les yeux de ces trois hommes. Ils étaient vraiment comme des dieux.

Le plus divin des trois était Dubois. C'était à lui de décider. Les autres pouvaient tout au plus suggérer. Son âme de jeune

femme s'en alla vers ce vieil homme grave, beau et immobile, dans une passion d'adoration instinctive.

C'est elle qui prenait note des mots de ses instructions, directement de lui. Comme elle les attendait, ces mots, dans une sorte extase, de bonheur… et de peur. Car son exaltation était terriblement sous-tendue par la crainte qu'une erreur, de sa part, ne la déshonorât.

Elle l'observait à présent, à travers la vitre, avec toute la minutie impénétrable d'une femme passionnée.

Elle remarqua qu'il parlait peu. Il regardait peu les cartes. Le grand Anglais à côté de lui était manifestement troublé par un fourmillement d'idées, des idées contradictoires. Il tendait le cou à chaque déplacement des petites pièces rouges, bleues, noires et jaunes sur la carte, et voulait attirer l'attention du commandant sur ceci et cela. Dubois écoutait, hochait la tête, lançait un mot et redevenait immobile, couvant comme l'aigle national.

Ses yeux étaient si profondément enfoncés sous ses sourcils blancs qu'elle ne pouvait pas les voir. Sa moustache surplombait sa bouche d'où sortaient des paroles décisives. Viard aussi parlait peu. C'était un homme sombre, à la tête tombante et aux yeux mélancoliques et vigilants. Il était plus attentif à l'aile droite de l'armée française, qui se frayait maintenant un chemin à travers l'Alsace jusqu'au Rhin. Il était, la jeune femme le savait, un ancien collègue de Dubois. Il le connaissait mieux, décida-t-elle, il lui faisait plus confiance qu'à cet Anglais inconnu…

Ne pas parler, rester impassible et autant que possible de profil. C'étaient les leçons que le vieux Dubois maîtrisait depuis des années. Avoir l'air de tout savoir, ne trahir aucune surprise, refuser de se dépêcher – car se dépêcher est en soi un aveu d'erreur de calcul. En faisant attention à ces règles simples, Dubois s'était bâti une solide réputation depuis l'époque où il avait été un officier subalterne prometteur, un jeune homme immobile, presque abstrait, réfléchi, mais prêt. Même alors, les hommes l'avaient regardé et avaient dit : « Il ira loin. »

Au cours de cinquante années de paix, il n'avait jamais été pris en défaut, et aux manœuvres sa persévérance impassible avait laissé perplexe, hypnotisé et vaincu bien des hommes plus activement intelligents. Au plus profond de son âme, Dubois avait caché sa seule découverte profonde sur l'art moderne de la guerre, la clé de sa carrière. Et cette découverte, c'est que PERSONNE NE SAVAIT, qu'agir donc c'était faire une bévue, que parler c'était avouer et que l'homme qui agissait lentement, avec constance et surtout en silence, avait les meilleures chances de gagner.

Pendant ce temps on nourrissait les hommes. Or, par cette même stratégie, il espérait briser ces mystérieuses inconnues du commandement d'Europe centrale. Delhi pouvait parler d'une grande avancée par le flanc à travers la Hollande, avec tous les sous-marins, hydravions et torpilleurs britanniques remontant le Rhin à l'appui. Viard pouvait avoir besoin de briller avec les motocyclettes, les avions et les skieurs dans les montagnes suisses et, d'un coup soudain, fondre sur Vienne. Pour Dubois, la chose était d'écouter et d'attendre que l'autre côté commence à expérimenter. Tout était expérimentation. Et en attendant, il restait de profil, d'un air assuré – comme un homme qui s'assied dans une automobile après que le chauffeur ait reçu ses indications.

Et chacun était plus fort et plus sûr auprès de lui, à cause de ce visage tranquille, de cet air de savoir et de confiance inébranlable. Les lumières groupées projetaient une vingtaine d'ombres de lui sur les cartes, comme s'il y avait plusieurs versions du maréchal Dubois. Des versions d'une présence qui en impose, plus claires ou plus sombres, qui dominaient le champ de bataille et pointaient dans toutes les directions. Ces ombres symbolisaient bien son contrôle sur la situation. Lorsqu'un messager venait de la salle de radio pour déplacer telle ou telle pièce du jeu, pour remplacer, sous rapports approuvés, un régiment d'Europe centrale par une vingtaine, pour reculer ou repousser ou répartir telle ou telle force des Alliés, le maréchal tournait la tête et semblait ne pas voir, ou regardait et hochait légèrement la tête, comme un

maître hoche la tête en approuvant l'autocorrection d'un élève. « Oui, c'est mieux. »

Comme il est merveilleux, pensa la femme à la fenêtre, comme tout cela était merveilleux. C'était le cerveau du monde occidental, c'était l'Olympe avec le monde en guerre à ses pieds. Et il guidait la France, la France si longtemps exilée par le ressentiment de l'impérialisme, de retour vers son ancienne prédominance.

Au-delà de la solitude d'une femme, c'était un privilège pour elle que de participer à tout cela. C'est ce qu'elle ressentait…

C'est dur d'être une femme, pleine de l'élan orageux du dévouement personnel, et de devoir rester impersonnelle, abstraite, exacte, ponctuelle. Elle devait se contrôler…

Elle se livrait à des rêves fantastiques, des rêves du jour où la guerre serait finie et la victoire intronisée. Alors peut-être cette dureté, cette armure seraient-elles mises de côté et les dieux pourraient-ils se détendre. Ses paupières tombaient…

Elle s'éveilla en sursaut. Elle prit conscience que la nuit dehors n'était plus calme. Qu'il y avait une agitation en bas sur le pont et une course dans la rue et un scintillement de projecteurs parmi les nuages, depuis quelque haut lieu au-delà du Trocadéro. Et puis l'excitation est montée au-dessus d'elle et a envahi la salle à l'intérieur.

Une des sentinelles de la terrasse se tenait à l'extrémité supérieure de la salle, gesticulant et criant quelque chose.

Et c'était comme si le monde entier avait changé. Une sorte de pulsation. Elle ne pouvait pas comprendre. C'était comme si toutes les conduites d'eau, les machines et les câbles cachés des voies au-dessous battaient – comme des pulsations. Et autour d'elle soufflait quelque chose comme un vent, un vent de consternation.

Ses yeux se posèrent sur le visage du maréchal comme un enfant effrayé regarde sa mère.

Il était toujours serein. Il fronçait légèrement les sourcils, pensa-t-elle, mais c'était assez naturel, car le comte de Delhi, gesticulant, d'une main décharnée l'avait pris par le bras et

cherchait à l'entraîner vers la grande porte qui s'ouvrait sur la terrasse. Et Viard se précipita vers les grandes baies, dans une étrange attitude, penché en avant et les yeux levés.

Quelque chose là-haut ?

Et puis ce fut comme si le tonnerre avait éclaté au-dessus de leurs têtes.

Le son la frappa comme un coup. Elle s'accroupit contre la maçonnerie et leva les yeux. Elle vit trois formes noires plonger à travers les nuages déchirés et, d'un point un peu au-dessous de deux d'entre elles, des traînées rougeoyantes commençaient à s'enrouler…

Tout en elle était comme paralysé. Elle s'accrochait à des moments qui semblaient infinis, regardant les rouges projectiles tourbillonner vers elle.

Elle se sentait arrachée au monde. Il n'y avait rien d'autre au monde qu'un éclat et un son pourpre cramoisi, un son assourdissant, enveloppant et continu. Toute autre lumière s'était éteinte autour d'elle et contre cet éclat pendaient des murs obliques, des piliers tournants, des fragments de corniches saillants et une envolée désordonnée d'énormes plaques de verre angulaires. Elle avait l'impression d'une grande boule de feu pourpre cramoisi comme un être vivant fou qui semblait tournoyer très rapidement au milieu d'un chaos de maçonnerie qui tombait, qui semblait attaquer furieusement la terre, qui semblait s'enfouir dedans comme un lapin flamboyant…

Elle avait l'impression de sortir d'un rêve.

Elle s'aperçut qu'elle était couchée face contre terre, sur un talus de terreau et qu'un petit ruisseau d'eau chaude coulait sur l'un de ses pieds. Elle essaya de se relever et constata que sa jambe était très douloureuse. Elle ne savait pas si c'était la nuit ou le jour ni où elle était. Elle fit un deuxième effort, grimaçant et en gémissant, puis se retourna et se mit en position assise et regarda autour d'elle.

Tout semblait très silencieux. Elle était, en fait, au milieu d'un grand tumulte, mais elle ne s'en rendait pas compte parce que son ouïe avait été détruite.

Au début, elle ne put relier ce qu'elle voyait à aucune expérience antérieure.

Elle semblait être dans un monde étrange, un monde silencieux et en ruine, un monde de choses cassées et entassées. Et elle était éclairée – et d'une manière ou d'une autre, cela lui était plus familier que tout autre fait la concernant – par une lumière vacillante d'un pourpre violacé. Alors près d'elle, s'élevant au-dessus d'un fouillis de décombres, elle reconnut le Trocadéro. Il était changé, quelque chose en était parti, mais son contour était indubitable. Il se détachait sur un flot tourbillonnant de vapeur rouge lumineuse. Et sur ce, elle se rappela Paris et la Seine. Et la soirée chaude et couverte. Et la belle et lumineuse organisation du Contrôle de la guerre…

Elle remonta un peu la pente de terre sur laquelle elle était étendue et examina son environnement avec une compréhension croissante…

La terre, sur laquelle elle gisait, avait été projetée comme un cap dans le fleuve. Tout près d'elle se trouvait un lac débordant de l'eau d'un barrage, d'où ruisselaient ces ruisseaux et torrents d'eau chaude. Des volutes de vapeur apparurent en cercle à environ trente centimètres de sa surface miroitante. À portée de main et reflétée exactement dans l'eau se trouvait la partie supérieure d'un pilier de pierre d'aspect familier. Du côté de la jeune femme, loin de l'eau, les ruines entassées s'élevaient abruptement en une pente confuse jusqu'à une crête éblouissante. Au-dessus, et reflétant cet éclat, s'élevaient des masses d'épaisse vapeur roulant rapidement vers le zénith. C'était de cette crête que provenait la lueur livide qui éclairait le monde autour d'elle. Et, lentement, son esprit reliait ce monticule aux bâtiments disparus du Contrôle de la guerre.

« Que se passe-t-il ? » murmura-t-elle, et elle resta un instant immobile, les yeux fixes, accroupie près de la terre chaude.

Puis cette chose humaine, affaiblie et brisée commença à regarder autour d'elle, à nouveau. Elle commença à ressentir

le besoin de parler à quelqu'un. Elle voulait poser des questions, elle voulait parler, elle voulait raconter son expérience. Et son pied, qui lui faisait atrocement mal. Il devait y avoir une ambulance. Une petite bouffée de critiques véhémentes lui traversa l'esprit. C'était sûrement une catastrophe ! Après une catastrophe, il devrait toujours y avoir des ambulances et des secours qui arrivent…

Elle tendit sa tête. Il y avait quelque chose là-bas. Mais tout était si tranquille !

« S'il vous plaît ! » pleura-t-elle. Elle remarqua que ses oreilles lui donnaient une sensation bizarre et elle commença à soupçonner qu'il y avait un problème avec ses oreilles.

Il était terriblement seul dans cette étrangeté chaotique, et peut-être cet homme – si c'était un homme, car il était difficile de le distinguer – était-il, malgré son immobilité, simplement insensible. Il aurait pu être étourdi…

Au loin, l'éclat bondissant envoya un rayon lumineux de son côté et, durant un court instant, chaque petit détail apparut distinctement. C'était le maréchal Dubois. Il était allongé contre une énorme dalle de la carte de guerre. Sur lui, éparpillés, ces petits objets en bois, les symboles d'infanteries, de cavaleries et de canons. Ces symboles, qui avaient été disposés sur la carte, à la frontière. Il ne semblait pas se rendre compte de ses objets sur son dos. Il y avait comme un effet d'inattention, non pas d'indifférence, mais comme s'il réfléchissait…

Elle ne pouvait pas voir ses yeux sous ses sourcils hirsutes, mais il était évident qu'il fronçait les sourcils. Il fronçait légèrement les sourcils, il avait l'air de ne pas vouloir être dérangé. Son visage portait encore cette expression de confiance assurée, cette conviction que si les choses lui étaient laissées, la France pourrait obéir en sécurité…

Elle renonça à crier pour attirer son attention, mais elle se rapprocha un peu de lui. Une hypothèse étrange lui fit écarquiller les yeux. Douloureusement, elle se redressa de manière à pouvoir voir complètement au-dessus des morceaux de maçonnerie brisés. Sa main toucha quelque

chose d'humide et, après un mouvement convulsif, la jeune femme se raidit.

Ce n'était pas là un homme entier. C'était un morceau d'homme. La tête et les épaules d'un homme qui descendaient dans une obscurité déchiquetée et une mare de noir brillant…

Et, alors même qu'elle regardait, fascinée, le monticule au-dessus d'elle s'inclina, s'effondra et un flot d'eau chaude se déversa sur elle. Puis il lui sembla qu'elle était entraînée vers le bas… .

– 3 –

Quand le jeune aviateur, plutôt fruste, avec sa tête d'obus et ses cheveux noirs coupés en brosse, qui était en charge du corps scientifique spécial français, entendit parler à l'instant de ce désastre au Contrôle de la guerre, il manquait tellement d'imagination dans n'importe quel domaine, mais surtout dans son domaine, qu'il se mit à rire. Que Paris brûle était pour lui une petite affaire. Sa mère, son père et sa sœur demeuraient à Caudebec. Et la seule amie qu'il ait jamais eue, un pauvre amour de jeunesse, était une fille de Rouen. Il frappa son commandant en second sur l'épaule. « Maintenant, dit-il, rien ne nous empêche d'aller à Berlin et de leur répondre du tac au tac… Stratégie et raison d'État, c'est fini… Viens, mon garçon, nous allons juste montrer à ces vieilles femmes ce que nous pouvons faire quand on prend le dessus. »

Il passa cinq minutes à téléphoner, puis il sortit dans la cour du château où il était installé et cria après son automobile. Il fallait que les choses bougent vite, car il restait à peine une heure et demie avant l'aube. Il regarda le ciel et remarqua avec satisfaction un épais banc de nuages en travers de l'est blafard.

C'était un jeune homme d'une finesse infinie, et son matériel et ses avions étaient éparpillés dans toute la campagne, entassés dans des granges, couverts de foin,

cachés dans des bois. Un faucon n'aurait pu en découvrir aucun sans se trouver à portée d'un fusil. Mais cette nuit-là, il ne voulait qu'une seule de ces machines et elle était pratique et bien préparée sous une bâche entre deux meules, à moins de deux kilomètres de distance. Il allait à Berlin avec ça et juste un autre homme. Deux hommes suffiraient pour ce qu'il avait l'intention de faire…

Il avait entre les mains le complément noir de tous ces autres dons que la science imposait à l'humanité non régénérée, le don de destruction, et il était du genre aventureux plutôt que sympathique…

C'était un jeune homme brun avec quelque chose de négroïde sur son visage luisant. Il souriait comme quelqu'un qui est favorisé et qui s'attend à de grands plaisirs. Il y avait une richesse exotique, une saveur de ricanement, dans la voix avec laquelle il donnait ses ordres, et il pointait ses remarques avec le long doigt d'une main velue et exceptionnellement grande.

« Nous leur répondrons du tac au tac, a-t-il dit. Nous leur répondrons du tac au tac. Pas de temps à perdre, les gars… »

Et à cet instant, au-dessus des bancs de nuages qui s'étendaient sur la Westphalie et la Saxe, l'avion rapide, avec son moteur atomique, aussi silencieux qu'un rayon de soleil dansant et sa boussole gyroscopique phosphorescente, volait comme une flèche vers le cœur des hôtes d'Europe centrale.

Il ne monta pas très haut. Juste effleurer de quelques centaines de mètres au-dessus des bancs de ténèbres que formaient les cumulus, qui lui cachaient le monde. Il était prêt à plonger immédiatement dans leur humide obscurité, si quelque aviateur hostile était en vue. Le jeune pilote, tendu, partageait son attention entre les étoiles au-dessus, qui le guidaient, et les surfaces planes et en dégradé des strates nuageuses qui lui cachaient le monde au-dessous.

Sur de vastes étendues, ces bancs de vapeur s'étendaient comme une coulée de lave gelée et presque aussi immobiles. Puis elles se déchirèrent par zones déchiquetées et translucides, percées de gouffres clairs, par lesquels de

sombres parcelles de terre, au-dessous, brillaient au loin, au travers des abîmes. Là, il vit très distinctement l'esquisse d'une grande gare, que traçaient des lampes et des signaux. Là, les flammes d'une meule en feu, livides au travers d'une traînée de fumée bouillonnante, sur le flanc d'une grande colline. Mais si le monde lui était masqué, il restait animé de sons. Au travers de ce plancher de vapeur montaient le rugissement profond des trains, les sifflements des klaxons des automobiles, le bruit des coups de feu, au loin, vers le sud et, alors qu'il approchait de sa destination, le chant des coqs…

Le ciel au-dessus des horizons indistincts, de cette mer de nuages, était d'abord étoilé, puis de plus en plus pâle, dans une lumière qui rampait du nord à l'est, au fur et à mesure que l'aube se levait. La Voie lactée était invisible dans le bleu et les étoiles les plus petites disparurent.

Le visage de l'aventurier aux commandes, obscurément visible, de temps à autre, par la lueur ovale, verdâtre, du cadran de la boussole, avait quelque chose de cette belle détermination, que donne toute concentration sur un objectif. Il y avait aussi quelque chose du bonheur d'un enfant idiot, qui vient enfin de s'emparer des allumettes. Son compagnon, d'un type moins imaginatif, était assis les jambes largement écartées sur la longue caisse en forme de cercueil qui contenait dans ses compartiments les trois bombes atomiques. De ces nouvelles bombes, qui continueraient à exploser indéfiniment et que personne jusqu'alors n'avait jamais vues en action.

Jusqu'alors le Carolinium[54], la substance essentielle, n'avait été testé qu'en quantités presque infinitésimales, dans des chambres en acier noyées dans du plomb. Au-delà la pensée du grand pouvoir de destruction endormi dans les sphères noires, entre ses jambes, et d'une volonté aiguë de

[54] Le « Carolinium », que Wells orthographie « Carolinum », est avec le Berzelium, les deux éléments chimiques que le chimiste Charles Baskerville (1870-1922), croyait avoir séparés du Thorium. Ce qui fut par la suite infirmé : *https://bit.ly/36AYekO* (NDT).

suivre très exactement les instructions qui lui avaient été données, l'esprit de l'homme était vide. Son profil aquilin tranchait sur la lumière des étoiles et n'exprimait qu'une profonde tristesse.

Le ciel au-dessous s'éclaircissait à l'approche de la capitale d'Europe centrale.

Jusqu'à présent, ils avaient été singulièrement chanceux et n'avaient été défiés par aucun avion. Dans la nuit et cachés par la masse nuageuse, ils ont dû passer inaperçus des gardes-frontières. Le monde était vaste et ils avaient eu la chance de ne s'approcher d'aucune sentinelle aérienne qui serait montée en flèche pour les attaquer. Leur machine était peinte en gris pâle, ce qui la rendait pratiquement invisible sur le fond nuageux. Mais à présent, l'est s'illuminait, à l'approche du lever de soleil. Berlin n'était plus qu'à une quarantaine de kilomètres et la chance des Français tenait bon. Par degrés imperceptibles les nuages au-dessous se sont dissous…

Loin de là, au nord-est, dans un bassin de lumière sans nuages et avec toutes ses illuminations nocturnes encore flamboyantes, se trouvait Berlin. Le doigt gauche du pilote vérifiait les routes et les espaces ouverts en contrebas, sur le carré de carte recouvert de mica, qui était posé sur une tablette. Là, dans une série d'étendues semblables à des lacs, se trouvait la rivière Havel à droite. Plus près des forêts devait se trouver *Spandau*. À cet endroit, la rivière se sépare autour de l'île de Potsdam et, droit devant, *Charlottenburg*, fendu par une grande artère, qui s'étendait comme un faisceau de lumière, indiquant directement la direction du quartier général impérial. Là, on reconnaissait facilement le *Thiergarten* et, au-delà, le palais impérial s'élevait. Sur la droite, ces grands bâtiments avec les toits agglutinés, pavoisés et mâtés, devaient être les bureaux où logeait l'état-major pour l'Europe centrale. Dans l'aube naissante, tout était froidement clair et incolore.

Il leva les yeux soudainement alors qu'un bourdonnement sorti de nulle part, devenait de plus en plus fort. Presque au-

dessus de sa tête, un avion allemand descendait d'une hauteur vertigineuse pour le défier. Le pilote fit un geste du bras gauche vers l'homme sombre derrière lui, puis saisissant fermement les commandes à deux mains, il se pencha et se tordit le cou pour regarder vers le haut. Il était attentif, tendu, mais assez méprisant quant à la capacité de l'ennemi à l'atteindre. Aucun Allemand vivant, il en était sûr, ne pourrait le distancer, ni même l'un des meilleurs Français.

Il avait imaginé qu'ils pourraient le frapper comme un faucon fond sur sa proie. Mais c'étaient des hommes qui descendaient du froid glacial en altitude, d'une humeur matinale affamée et peu portée à réfléchir. Ils descendirent en biais, comme une épée brandie par un paresseux, et si mollement qu'il put s'éclipser sous eux et s'interposer entre eux et Berlin. Ils commencèrent à le défier en langue allemande, avec un mégaphone, alors qu'ils étaient encore peut-être un kilomètre et demi de distance. Les mots lui parvenaient, mêlés en une masse informe de sons rauques. Puis, alarmés par son sinistre silence, ils le poursuivirent et descendirent peut-être à cent mètres au-dessus de lui, et à deux cents mètres derrière. Ils commençaient à comprendre ce qu'il était. Il cessa de les regarder et se concentra sur la ville devant lui. Pendant un moment, les deux avions le suivirent…

Une balle traversa l'air près de lui, comme si quelqu'un déchirait du papier. Une seconde a suivi. Quelque chose tapota la machine.

Il était temps d'agir. Les larges avenues, le parc, les palais en contrebas se précipitaient en s'élargissant de plus en plus, comme ils s'en approchaient. « Prêt ! » lança le pilote.

Le visage décharné s'endurcit en grimaçant. Des deux mains, le lanceur de bombes souleva la grosse bombe atomique de la boîte et la plaça sur le côté. C'était une sphère noire, de soixante centimètres de diamètre. Entre ses poignées se trouvait un petit tenon de celluloïd. Il pencha la tête vers celui-ci, jusqu'à ce que ses lèvres le touchent. Ensuite, il dut mordre le tenon pour laisser entrer l'air sur

l'inducteur. Sûr de son accessibilité, il tendit le cou sur le côté de l'avion et jugea son allure et sa distance. Puis très vite il se pencha en avant, mordit à nouveau le tenon et hissa la bombe par-dessus bord.

« C'est parti », murmura-t-il, inaudible.

La bombe éclata dans les airs, d'un éclair écarlate aveuglant. Elle s'est mise à tomber en spirale, comme une colonne descendante de flammes tourbillonnantes. Les deux avions se sont élancés, en hauteur et en biais, comme des volants de badminton. Le pilote, yeux brillants et dents serrées, combattait les deux avions ennemis, avec de grandes courbes inclinées. L'homme décharné s'accrochait fermement des mains et des genoux. Ses narines se dilataient, ses dents mordaient ses lèvres. Il était solidement accroché… Quand il put à nouveau regarder en bas, cela ressemblait au cratère d'un petit volcan. Dans le parc ouvert devant le château impérial, une étoile frissonnante, d'une splendeur maléfique, jaillit et déversa de la fumée et des flammes, comme un doigt accusateur pointant vers eux.

Ils étaient trop hauts pour pouvoir distinguer clairement les gens ou apprécier les effets de la bombe sur le bâtiment, jusqu'à ce que soudain la façade vacille et se dissolve dans la torche atomique, comme le sucre fond dans l'eau. L'homme regarda fixement pendant un moment en souriant de toutes ses longues dents. Puis, il chancela en position debout, dans les limites que ses sangles lui permettaient, il hissa et mordit une autre bombe et l'envoya après sa congénère.

L'explosion se produisit cette fois plus directement sous l'avion et le poussa vers le haut. La boîte à bombes bascula au point de se vider et le lanceur de bombes fut propulsé en avant, sur la troisième bombe, son visage tout près du tenon en celluloïd. Il agrippa les poignées et, avec un soudain élan de détermination, car la chose ne devait pas lui échapper, il mordit le tenon. Avant qu'il ne puisse lancer la troisième bombe, le monoplan glissa sur le côté. Tout tombait sur le côté de la cabine. Instinctivement, l'homme s'agrippa, son corps retenant la bombe dans son emplacement.

Alors cette bombe a également explosé. Et pilote, lanceur de bombe et avion se transformèrent en une torche vivante, de toiles enflammées, d'éclats métalliques et de vapeur. Une troisième colonne de feu se précipita en tourbillonnant sur les bâtiments condamnés au-dessous…

– 4 –

Jamais auparavant dans l'histoire de la guerre il n'y avait eu un explosif en continu. En effet, jusqu'au milieu du XXe siècle, les seuls explosifs connus étaient des combustibles dont l'explosivité était entièrement due à leur instantanéité. Ces bombes atomiques, que la science a fait éclater sur le monde, cette nuit-là, étaient étranges, même pour les hommes qui s'en servirent.

Les bombes utilisées par les Alliés étaient des blocs de Carolinium pur, peints à l'extérieur avec de l'inducteur de Cydonateur[55] non oxydé, hermétiquement enfermés dans un boîtier de Membranium[56]. Un petit tenon en celluloïd, entre les poignées par lesquelles la bombe était soulevée, était disposé de manière à être facilement arraché et à admettre de l'air dans l'inducteur. De la sorte, l'inducteur devenait immédiatement actif et créait de la radioactivité dans la couche externe de la sphère de Carolinium. Cette nouvelle induction libérée, en quelques minutes la bombe entière se transformait en une explosion continue flamboyante. Les bombes d'Europe centrale étaient les mêmes, sauf qu'elles étaient plus grosses et avaient un système plus compliqué pour lancer l'induction.

Bien avant le développement de la guerre, les obus et les roquettes tirés n'avaient qu'une action explosive instantanée. Une fois l'explosion produite, au-delà des dégâts occasionnés, il ne se passe plus rien. Mais avec le Carolinium, qui appartient au groupe bêta des éléments dits « dégénérateurs

[55] Élément imaginaire, fictif (NDT).
[56] Élément imaginaire, fictif (NDT).

suspendus » d'Hyslop[57], une fois son processus dégénératif enclenché, il se poursuit un furieux rayonnement d'énergie que rien ne peut arrêter. De tous les éléments artificiels d'Hyslop, le Carolinium est celui qui stocke le plus d'énergie et il est le plus dangereux à fabriquer et à manipuler. À ce jour, il reste le dégénérateur le plus puissant connu.

Ce que les chimistes du début du XXe siècle appelaient sa demi-vie était de dix-sept jours. Cela signifie qu'en l'espace de dix-sept jours, le Carolinium déverse la moitié de l'énorme réserve d'énergie de ses atomes. Durant les dix-sept jours suivants, la substance libère la moitié de ce qu'elle a libéré durant la première période et ainsi de suite.

Comme toutes les substances radioactives, bien que le Carolinium voit sa puissance diviser par deux tous les dix-sept jours et bien que ses émissions diminuent constamment jusqu'à l'imperceptible, il n'est jamais entièrement épuisé. De sorte qu'à ce jour, tous les champs de bataille et les champs de bombes, sur lesquels le Carolinium fut utilisé, durant cette période frénétique de l'histoire humaine, sont parsemés de matière rayonnante. Des zones polluées par de dangereux rayonnements.

Ce qui arrive, lorsque le tenon de celluloïd est ouvert, c'est que l'inducteur s'oxyde et devient ainsi radioactif. Puis la surface du Carolinium commence à se dégénérer. Cette dégénérescence ne s'étend que lentement dans la substance de la bombe. Quelques instants après le début de son explosion, il s'agit encore principalement d'une sphère inerte, explosant superficiellement, un gros noyau inanimé enveloppé de flammes et de tonnerre.

Celles qui ont été lancées des avions sont tombées dans cet état. Elles ont atteint le sol dans un état encore en grande partie solide. Faisant fondre le sol et la roche dans leur progression, les bombes se sont enfoncées dans la terre. Là, alors que de plus en plus de Carolinium devient actif, la bombe se répand dans une monstrueuse caverne d'énergie

[57] Personnage imaginaire (NDT).

ardente, à la base de ce qui devient très rapidement un volcan actif miniature.

Le Carolinium, incapable de se disperser, pénètre sans entrave et produit un magma de sol fondu et de vapeur surchauffée. Ce phénomène volcanique tourne furieusement et entretient une éruption qui peut durer des semaines, des mois ou des années, selon la taille de la bombe employée et les possibilités de sa dispersion. Une fois lancée, la bombe ne peut en aucune façon être approchée et est incontrôlable jusqu'à ce que ses forces soient presque épuisées. À partir de là, du cratère ouvert au-dessus de la bombe, sont projetés haut et loin, des bouffées de lourdes vapeurs incandescentes, des jets de boue et de fragments de roche. Tous ces éléments, saturés de Carolinium, forment un centre d'énergie brûlante et fulgurante.

Tel fut le triomphe suprême de la science militaire, l'explosif ultime qui devait donner la « touche décisive » à la guerre…

– 5 –

Un écrivain historique récent a décrit le monde de cette époque comme celui qui « croyait aux mots établis et était invinciblement aveugle à l'évidence des choses ». Certes, il semble maintenant que rien n'aurait pu être plus évident pour les gens du début du XXe siècle que la rapidité avec laquelle la guerre devenait impossible. Et il est certain qu'ils ne l'ont pas vu venir. Ils ne l'ont pas vu venir jusqu'à ce que les bombes atomiques éclatent dans leurs mains maladroites. Pourtant, certains faits importants auraient dû attirer l'attention de tout esprit doué d'intelligence. Car tout au long des XIXe et XXe siècles, la quantité d'énergie que les hommes étaient capables de commander n'a cessé d'augmenter. Appliqué à la guerre, cela signifiait que le pouvoir de porter un coup, le pouvoir de détruire, augmentait continuellement.

Par contre, il n'y a eu aucune augmentation de la capacité d'échapper à ce péril. Toutes sortes de défenses passives,

armures, fortifications, et ainsi de suite, étaient dépassées par cette énorme augmentation de la puissance destructrice. Les capacités de destruction devenaient si faciles à utiliser que n'importe quel petit groupe de mécontents pouvait s'en servir. Elles révolutionnaient les problèmes posés à la police et au ministère de l'Intérieur.

Avant le début de la dernière guerre, il était de notoriété publique qu'un homme pouvait emporter dans son sac à dos une quantité d'énergie potentielle suffisante pour détruire la moitié d'une ville. Ces faits étaient connus de tout le monde, y compris des enfants des rues. Et pourtant, comme le disent les Américains, le monde continue à « faire mumuse » avec l'attirail et les potentialités de la guerre.

Ce n'est qu'en réalisant ce profond, ce fantastique divorce entre le mouvement scientifique et intellectuel d'une part, et le monde du juriste-politicien d'autre part, que les hommes du futur pourront espérer comprendre toute l'absurdité des affaires de ce monde. L'organisation sociale en était encore au stade barbare. Il y avait déjà un grand nombre d'hommes activement intelligents et beaucoup de talent dans les affaires privées et commerciales, mais la communauté, dans son ensemble, était sans but, sans formation et sans organisation, jusqu'au comble de l'imbécillité. La civilisation collective, « l'État moderne », était encore dans les limbes du futur…

– 6 –

Mais, revenons au « *Wander Jahre* » de Frederick Barnet et à son récit des expériences d'un homme ordinaire durant la guerre. Alors que ces formidables révélations sur les possibilités scientifiques se produisaient à Paris et à Berlin, Barnet et sa société s'implantaient industrieusement au Luxembourg belge.

En quelques phrases vives, il raconte la mobilisation et son périple d'une journée d'été dans le nord de la France et les Ardennes. Le pays était bruni par un été chaud, les arbres un

peu touchés par la couleur automnale et le blé déjà doré. Lorsqu'il s'arrêta une heure à Hirson, des hommes et des femmes portant des insignes tricolores, debout sur une estrade, distribuaient des gâteaux et des verres de bière aux soldats assoiffés, et c'était beaucoup de gaieté. « C'était une bière tellement bonne et fraîche », écrivit-il. « Je n'avais rien mangé ni bu depuis Epsom. »

Un certain nombre de monoplans, « comme des hirondelles géantes », nota-t-il, effectuaient des reconnaissances dans le ciel rose du soir.

Le bataillon de Barnet avait été envoyé dans le Pays de Sedan, jusqu'au lieu-dit Virton et, de là, jusqu'à un point dans les bois, sur la ligne ferroviaire de Jemelle. Ici, ils descendirent, bivouaquèrent avec inquiétude, près du chemin de fer – des trains de voyageurs et des wagons de marchandises y passèrent toute la nuit. Le lendemain matin, ils marchèrent vers l'est, à travers une aube froide et couverte. Une matinée, d'abord nuageuse, puis torride, sur un grand pays spacieux – le versant, entrecoupé de forêts, vers Arlon.

Là, l'infanterie s'était mise au travail sur une ligne de retranchements camouflés et de trous de tirailleurs cachés, entre St Hubert et Virton, qui était conçue pour arrêter et retarder tout avancée de l'est sur la ligne fortifiée de la Meuse. Ils avaient leurs ordres, et pendant deux jours ils travaillèrent sans apercevoir l'ennemi ni soupçonner le désastre qui avait brusquement décapité les armées d'Europe, et transformé l'ouest de Paris et le centre de Berlin en miniatures flamboyantes de la destruction de Pompéi.

Et les informations, lorsqu'elles arrivaient, arrivaient édulcorées. « Nous avons entendu dire qu'il y avait eu des méfaits avec des avions et des bombes à Paris », raconte Barnet. Mais il ne semblait pas s'ensuivre qu'« Ils » n'étaient pas encore quelque part en train d'élaborer leurs plans et de donner des ordres.

Lorsque l'ennemi a commencé à émerger des bois, face à nous, nous nous en sommes félicités et nous avons foncé

dans la bataille, sans nous préoccuper de quoi que ce soit. Seule la bataille en cours comptait. Si, de temps en temps, on levait un œil vers le ciel pour voir ce qui s'y passait, le sifflement d'une balle le ramenait aussitôt à l'horizontale…

La bataille s'est ainsi poursuivie durant trois jours, sur une grande étendue de pays, entre Louvain au nord et Longwy au sud. C'était essentiellement une lutte de fusils et d'infanterie. Les avions ne semblent pas avoir pris une part décisive aux combats proprement dits, durant quelques jours, même s'ils ont sans doute mis en œuvre une stratégie préventive, dès le début, en empêchant les mouvements par surprise. C'étaient des avions équipés de moteurs atomiques, mais ils n'étaient pas dotés de bombes atomiques, manifestement inadaptées à l'utilisation sur le terrain. Ils n'avaient d'ailleurs aucune sorte de bombe très efficace. Et bien qu'ils aient manœuvré les uns contre les autres, et qu'il y ait eu des tirs à la carabine sur eux et entre eux, il y eut peu de combats aériens réels. Soit les aviateurs étaient indisposés au combat, soit les commandants de part et d'autre préféraient réserver ces engins au repérage…

Après un jour ou deux à creuser et à faire des plans, Barnet se retrouva en première ligne de la bataille. Il avait fait sa section de trous de tirailleurs principalement le long d'une ligne de fossés secs et profonds, ce qui a donné un moyen d'intercommunication. Il avait fait disperser la terre sur le champ adjacent et il avait masqué ses préparatifs avec des touffes de maïs et de pavot. L'avancée hostile est venue aveuglément et sans méfiance à travers les champs en contrebas et aurait pu être très cruellement gérée si quelqu'un, à droite, n'avait pas ouvert le feu trop tôt.

« Ce fut un drôle de frisson quand ces types sont apparus », avoue-t-il. « On n'était plus à la manœuvre. Les ennemis s'arrêtèrent un moment à la lisière du bois, puis s'avancèrent en ligne ouverte. Ils continuaient à marcher plus près de nous et ne nous regardaient pas, mais regardaient au loin sur notre droite. Même lorsqu'ils ont commencé à être frappés et que les sifflets de leurs officiers les ont réveillés, ils n'ont pas

semblé nous voir. Un ou deux se sont arrêtés pour tirer, puis ils sont tous repartis vers le bois. Ils allèrent d'abord lentement en nous regardant, puis l'abri du bois sembla les attirer, et ils se mirent à trotter.

J'ai tiré plutôt mécaniquement, au début, et j'ai raté ma cible. Et puis, j'ai tiré à nouveau, avec application, pour toucher quelque chose. Je me suis assuré de mon observation, j'ai visé très soigneusement un dos bleu, qui tentait de se cacher dans le maïs. Au début, je n'arrivais pas à me sentir satisfait et je ne tirais pas, tant les mouvements du type étaient spasmodiques et incertains. Alors, je pense qu'il était arrivé au niveau d'un fossé ou d'un autre obstacle et il s'est arrêté un moment. « Je t'ai compris, » chuchotai-je, et j'appuyai sur la détente.

« J'eus les sensations les plus étranges à propos de cet homme. Dans un premier temps, quand j'ai senti que je l'avais frappé, j'ai été irradié de joie et de fierté…

« Je l'ai culbuté. Il sauta en levant les bras…

« Puis j'ai vu les sommets de maïs s'agiter et je l'ai aperçu battant des bras. Soudainement, je me suis senti très mal. Je ne l'avais pas tué…

« En quelque sorte, il était mutilé, brisé et pourtant encore en capacité de se battre. J'ai commencé à penser…

« Durant près de deux heures, le Prussien agonisa dans le maïs. Soit il criait, soit quelqu'un lui criait dessus…

« Puis il se leva d'un bond, il sembla essayer de se relever avec un dernier effort ; puis il est retombé comme un sac et est resté immobile et n'a plus jamais bougé.

« Il avait été insupportable et je crois que quelqu'un l'avait abattu. Je voulais le faire depuis un certain temps… »

L'ennemi a commencé à tirer des trous de tirailleurs et des abris qu'ils s'étaient construits dans les bois en contrebas. Un homme a été touché dans la fosse à côté de Barnet et s'est mis à jurer et à crier dans une violente rage. Barnet a rampé le long du fossé jusqu'à lui et l'a trouvé en grande douleur, couvert de sang, frénétique d'indignation et avec la moitié de sa main droite réduite en bouillie. « Regarde ça », répétait-il

sans cesse, en la serrant dans ses bras puis en l'étendant. « Maudite connerie ! Maudite connerie ! Ma main droite, monsieur ! Ma main droite ! »

Depuis quelque temps Barnet ne pouvait rien faire avec lui. L'homme était consumé par sa prise de conscience torturée de la bêtise diabolique de la guerre. La prise de conscience qui lui était venue, en un éclair, avec cette balle qui avait détruit à jamais son talent et ses capacités d'artisan. Il regardait les vestiges de sa main avec une horreur qui le rendait impénétrable à toute autre idée. Enfin, le pauvre hère laissa Barnet panser son moignon saignant et l'aider à avancer le long du fossé qui le menait discrètement hors de portée de l'ennemi…

Quand Barnet fut de retour, ses hommes demandaient déjà de l'eau. Et toute la journée, la ligne de tranchées souffrit beaucoup de la soif. Comme nourriture, ils avaient du chocolat et du pain.

« D'abord, » écrit-il : « J'étais extraordinairement excité par mon baptême du feu. Puis, lorsque la chaleur du jour est arrivée, j'ai ressenti un ennui et un inconfort énormes. Les mouches devinrent extrêmement gênantes, et ma petite tombe de trou de tirailleurs fut envahie par les fourmis. Je ne pouvais ni me lever ni me déplacer, car quelqu'un dans les arbres m'avait repéré. Je n'arrêtais pas de penser au Prussien mort parmi les blés et aux cris amers de mon propre homme. Maudite connerie ! C'ÉTAIT une foutue connerie. Mais qui était à blâmer ? Comment en était-on arrivé là ? …

« En début d'après-midi, un avion a tenté de nous déloger avec des bombes à la dynamite, mais l'appareil a été touché par des tirs une ou deux fois et a soudainement plongé au-delà des arbres.

« Aujourd'hui, de la Hollande jusqu'aux Alpes, pensai-je, il doit y avoir entre un demi et un million d'hommes accroupis et couchés, essayant de s'infliger des dommages irréparables les uns aux autres. La chose est idiote, jusqu'à l'impossible. C'est un rêve. Tout à l'heure, je vais me réveiller…

« Alors la phrase s'est changée dans mon esprit : "Bientôt l'humanité va se réveiller."

« Je me laissais aller à spéculer le nombre de milliers d'hommes, parmi ces centaines de milliers, dont l'esprit serait en rébellion contre toutes ces anciennes traditions de drapeau et d'empire ! N'étions-nous pas, peut-être, déjà dans les affres de la dernière crise, dans ce moment le plus sombre de l'horreur d'un cauchemar, juste avant que le dormeur n'en endure plus – et se réveille ?

« Je ne sais pas comment mes rêveries se sont terminées. Je pense qu'elles n'étaient pas tant achevées que distraites par le bruit lointain des canons à longue portée qui ouvraient le feu sur Namur. »

– 7 –

Mais pour l'instant Barnet n'avait vu que les débuts les plus doux de la guerre moderne. Jusqu'à présent, il n'avait participé qu'à une petite bataille. L'attaque à la baïonnette par laquelle la ligne avancée a été brisée a été faite à un endroit appelé *Croix Rouge*[58], à plus de trente kilomètres de distance. Et, cette nuit-là, à la faveur de l'obscurité, les trous de tirailleurs furent abandonnés et il fit partir sa compagnie sans autre perte.

Son régiment se replia sans pression derrière les lignes fortifiées, entre Namur et Sedan, guidé vers une gare de chemin de fer appelée Mettet, et fut envoyé vers le nord par Anvers et Rotterdam, jusqu'à Haarlem. C'est ainsi qu'ils ont marché dans le nord de la Hollande. Ce n'est qu'après cette marche en Hollande qu'il commença à se rendre compte du caractère monstrueux et catastrophique de la lutte dans laquelle il jouait son dérisoire rôle.

Il décrit très agréablement le voyage à travers les collines et les terres ouvertes du Brabant, le franchissement répété des bras du Rhin et le passage du paysage vallonné de la

[58] En français dans le texte (NDT).

Belgique, aux prairies plates et riches, aux routes de digues ensoleillées et aux innombrables moulins à vent hollandais pour le drainage. À cette époque, il y avait des terres ininterrompues depuis Leyde et Alkmaar, jusqu'à la baie de Dollart. Trois grandes provinces : la Hollande-Méridionale, la Hollande-Septentrionale et le Zuiderzeeland, furent reconquises sur la mer à diverses époques, entre le début du Xe siècle et 1945. Après avoir été à plusieurs mètres sous le niveau des vagues, à l'extérieur des digues, elles étendirent leurs polders luxuriants vers le nord ensoleillé, permettant le développement soutenu d'une dense population industrieuse. Un réseau complexe de lois, de coutumes et de traditions assurait une vigilance et une défense perpétuelles contre le siège de la mer. Sur plus de quatre cents kilomètres, de Walcheren à Leeuwarden fut étendue une ligne de remblais et de stations de pompage qui font l'admiration du monde.

Si un dieu curieux avait choisi de regarder le cours des évènements, dans ces provinces du nord, pendant que cette marche d'accompagnement des Britanniques était en cours, il aurait trouvé un siège pratique et approprié pour son observation, sur l'un des grands cumulus qui dérivaient lentement à travers le ciel bleu, durant toutes ces journées mouvementées, avant la grande catastrophe. C'était un temps chaud et clair, avec comme une brise, les pieds secs et enclins à être poussiéreux.

Ce dieu observateur aurait méprisé les larges étendues de verdure ensoleillées, ensoleillées à l'exception des taches d'ombre rampantes projetées par les nuages. Des ombres qui rampaient sur les mares reflétant le ciel, frangées et divisées par des masses de saules et de vastes étendues de mauvaises herbes argentées. Qui rampaient sur des routes blanches, nues sous le soleil, et sur un entrelacs de canaux bleus. Les pâturages regorgeaient de bétail, les routes avaient un trafic intense, de bêtes, de bicyclettes et d'automobiles de paysans aux couleurs gaies.

Les teintes des innombrables péniches à moteur du canal rivalisaient avec l'agitation colorée des routes. Et partout, les hommes habitaient, dans les maisons solitaires, au milieu des meules et des granges, ou en groupes au bord du chemin, dans des villages éparpillés, chacun avec sa belle vieille église, ou dans des villes compactes entrelacées de canaux et abondantes en ponts et en arbres taillés.

Les gens de ce pays n'étaient pas des belligérants. Les intérêts et les sympathies de la Hollande avaient été si partagés que jusqu'à la fin elle resta indécise et passive dans la lutte des puissances mondiales. Et partout, le long des routes empruntées par les armées en marche, s'égrenaient des groupes et des foules de spectateurs impartiaux, de femmes et d'enfants portant des casquettes blanches typiques et des sabots à l'ancienne, et des hommes âgés et rasés de près, qui réfléchissaient tranquillement au-dessus de leurs longues pipes. Ils n'avaient aucune crainte de leurs envahisseurs. L'époque où « soldat » signifiait des bandes de pillards licencieux était révolue depuis longtemps…

Cet observateur au cœur des nuages aurait vu une grande distribution d'hommes en uniforme kaki et d'étoffes kaki sur toute la région de la Hollande sous le niveau de la mer. Il aurait remarqué les longs trains, bourrés d'hommes ou chargés de gros canons et de matériel de guerre, rampant lentement, à l'affût des saboteurs, le long des lignes allant vers le nord. Il aurait vu l'Escaut et le Rhin, étouffés par la navigation, et déversant encore plus d'hommes et toujours plus de matériel. Il aurait remarqué les haltes, les ravitaillements et les débarquements, et les longues chenilles animées de la cavalerie et de l'infanterie. Les chariots en forme d'asticots, les énormes coléoptères des gros canons, rampant sous les peupliers, le long des digues et des routes vers le nord. Le long des chemins bordés par le Néerlandais neutre, non inquiété et observateur ambigu.

Tous les navires et les péniches sur les canaux, avaient été réquisitionnés pour le transport. Dans ce temps si clair,

lumineux et chaud, vu d'en haut, tout cela aurait ressemblé à un festival extravagant de jouets animés.

Alors que le soleil se couchait vers l'ouest, le spectacle a dû devenir un peu indistinct à cause d'une brume dorée. Tout a dû devenir plus chaud et plus rougeoyant et, à cause de l'allongement des ombres, les reliefs ont dû être plus manifestement accentués. Les ombres des hautes églises s'allongeaient de plus en plus, jusqu'à toucher l'horizon et se mêler à l'ombre universelle. Puis, lente et douce, et enveloppant le monde, pli après pli, d'un bleu de plus en plus profond, vint la nuit. La nuit, d'abord obscurément simple, puis avec des points faibles, ici et là, et ensuite ornée d'une splendeur sombre parsemée de cent mille lumières. De ce mélange de ténèbres et d'éclats ambigus aurait surgi le bruit d'une activité incessante, d'autant plus forte et plus claire à présent qu'il n'y avait plus aucune distraction de la vue.

Il se peut que cet observateur, dérivant dans le golfe pellucide sous les étoiles, ait veillé toute la nuit. Il se peut qu'il ait somnolé. Mais s'il avait cédé à une inclination si naturelle, assurément, la quatrième nuit de la grande marche sur le flanc, il se serait éveillé, car c'était la nuit de la bataille dans les airs qui décida du sort de la Hollande. Les avions se battaient enfin et, soudain autour de lui, au-dessus et au-dessous, avec des cris et des tumultes s'élançant des quatre coins du ciel, frappant, plongeant, renversant, s'élevant au zénith et tombant au sol, ils venaient assaillir ou défendre les myriades d'en bas.

Secrètement, la puissance d'Europe centrale avait rassemblé ses machines volantes et, maintenant, elle les lançait comme un géant lancerait une poignée de dix mille couteaux au-dessus du bas pays. Et, au milieu de ce vol grouillant, il y en eut cinq qui foncèrent tête baissée vers les digues hollandaises, emportant des bombes atomiques. Du nord, de l'ouest et du sud, les avions alliés se levèrent en réponse et s'abattirent sur cette attaque soudaine. C'est ainsi que la guerre dans les airs a commencé. Les hommes ont chevauché le tourbillon cette nuit-là et ont tué et sont tombés

comme des archanges. Le ciel fit pleuvoir des héros sur la terre étonnée. Assurément, les derniers combats de l'humanité étaient les meilleurs. Qu'était le martèlement lourd de vos épéistes homériques, qu'était la charge grinçante des chars, à côté de cette course rapide, de ce fracas, de ce triomphe étourdi, de cette fuite en avant vers la mort ?

Et puis, au travers de cette ruée tourbillonnante de duels aériens, qui s'élancèrent, se verrouillèrent et tombèrent dans le vide entre les lampes et les étoiles, vinrent un grand vent et un fracas plus fort que le tonnerre. D'abord un, puis une vingtaine, de serpents ardents allongés, plongea avidement sur les digues des Hollandais et se heurtèrent entre terre et mer et s'embrasèrent de nouveau en énormes colonnes d'éclat et de fumée et de vapeur cramoisies.

Et, hors de l'obscurité, surgit la petite terre, avec ses flèches et ses arbres, consternée de terreur, immobile et distincte, et la mer, dégringolant de colère, écumante de rouge, comme une mer de sang…

Au-dessus, du populeux pays d'en bas, émergèrent d'étranges pleurs innombrables et une rafale de sonnettes d'alarme…

Les avions survivants firent demi-tour et s'enfuirent du ciel, comme des choses qui se savent soudainement méchantes…

Par une douzaine de trous enflammés de tonnerre qu'aucune eau ne pouvait éteindre, les vagues rugissaient sur la terre…

– 8 –

« Nous n'avions pas eu de veine », dit Barnet, « nous n'avons pas pu rejoindre nos quartiers à Alkmaar cette nuit-là. Là, nous a-t-on dit, se trouvaient des vivres, du tabac et tout ce dont nous avions envie. Mais le canal principal de Zaandam et d'Amsterdam était désespérément encombré d'embarcations, et nous furent heureux d'une ouverture fortuite qui nous permit de sortir de la colonne principale et de nous coucher

dans une sorte de petit port très négligé et envahi par les mauvaises herbes devant une maison déserte. Nous y fîmes irruption et trouvâmes des harengs dans un baril, un tas de fromages et des bouteilles en grès de gin dans la cave. Et avec tout cela j'ai pu réconforter mes hommes affamés. Nous avons fait des feux et fondu le fromage et grillé nos harengs. Aucun de nous n'avait dormi depuis près de quarante heures, aussi je décidai de rester dans ce refuge jusqu'à l'aube. Puis, si le trafic était encore réduit, de quitter la péniche et de marcher jusqu'à Alkmaar.

« Cet endroit, où nous étions entrés, était peut-être à une centaine de mètres du canal et, sous un petit pont de briques, nous pouvions encore voir la flottille et entendre les voix des soldats. Bientôt, cinq ou six autres barges passèrent et s'immobilisèrent dans le *meer*[59] près de nous et, avec deux d'entre elles, pleines d'hommes du régiment d'Antrim, je partageai ma trouvaille de provisions. En échange, nous recevions du tabac. Une grande étendue d'eau s'étendait à l'ouest de nous et au-delà se trouvaient un groupe de toits et un ou deux clochers. La barge était un peu exiguë pour tant d'hommes, aussi je laissai plusieurs escouades, trente ou quarante peut-être en tout, bivouaquer sur la berge. Je ne les ai pas laissés entrer dans la maison, à cause des meubles, et j'ai laissé un titre de créance pour la nourriture que nous avions prise. Nous étions particulièrement contents de notre tabac et de nos feux, à cause des nombreux moustiques qui montaient autour de nous.

« La porte de la maison dans laquelle nous nous étions approvisionnés était ornée de la légende, *Vreugde bij Vrede*, « Joie avec paix », et elle portait toutes les marques de la retraite occupée d'un propriétaire épris de confort. Je suis allé le long de son jardin, qui était gai et délicieux avec de grands buissons de rose et de ronce douce, jusqu'à une petite maison d'été pittoresque, et là je me suis assis et j'ai regardé les

[59] Qui signifie lac, étendue d'eau stagnante, en néerlandais (NDT).

hommes en groupes cuisiner et s'accroupir le long de la rive. Le soleil se couchait dans un ciel presque sans nuages.

« Depuis deux semaines, j'avais été un homme très occupé, soucieux uniquement d'obéir aux ordres qui me parvenaient. Durant tout ce temps j'avais travaillé jusqu'à la limite de mes facultés mentales et physiques, et mes seuls moments de repos avaient été consacrés à des bribes de sommeil. Puis vint cet intermède rare et inattendu, et je pus regarder avec détachement ce que je faisais et sentir quelque chose de son infinie merveille.

« J'étais submergé d'affection pour les hommes de ma compagnie et d'admiration devant leur acquiescement joyeux à la subordination et aux nécessités de nos positions. J'ai regardé leurs démarches et j'ai entendu leurs voix agréables. Comme ces hommes étaient pleins de bonne volonté ! Comme ils étaient prêts à accepter le commandement et à s'oublier dans des fins collectives ! J'ai pensé à quel point ils avaient courageusement traversé toutes les tensions et toutes les épreuves de ces deux dernières semaines, à quel point ils s'étaient endurcis et secoués à la camaraderie ensemble, et combien de douceur il y a après tout dans notre sang humain insensé.

« Car ils n'étaient qu'un échantillon occasionnel de l'espèce – leur patience et leur disponibilité, comme l'avait été l'énergie de l'atome, attendaient toujours d'être correctement utilisées. Encore une fois, il m'est venu à l'esprit avec une force écrasante, que le besoin suprême de notre espèce est de diriger, que la tâche suprême est de découvrir la direction, de s'oublier dans la réalisation du but collectif de l'espèce. Une fois de plus, j'ai vu la vie en clair… »

C'est très caractéristique que cette histoire d'un jeune officier « un peu trop corpulent », qui devait ensuite consigner tout cela dans le « *Wander Jahre* ». C'est très caractéristique aussi, que ce changement dans le cœur des hommes, qui allait déjà, alors, préparer une nouvelle phase de l'histoire humaine.

Barnet poursuit son récit en écrivant à propos de s'évader de l'individualité dans la science et le service, et à propos de sa découverte de ce « salut ». Tout cela était alors, sans doute, très émouvant et original. Maintenant cela semble seulement le lieu commun le plus évident de la vie humaine.

La lueur du coucher du soleil s'est évanouie, le crépuscule s'est approfondi dans la nuit. Les incendies ont brûlé plus fort et des Irlandais, de l'autre côté du lac, ont commencé à chanter. Mais les hommes de Barnet étaient trop fatigués pour ce genre de choses, et bientôt la berge et la péniche furent entassées de formes endormies.

« Je semblais être le seul incapable de dormir. Je suppose que j'étais trop fatigué et, après un petit sommeil fiévreux, près de la barre de la péniche, je me suis assis, éveillé et mal à l'aise…

« Cette nuit-là, la Hollande semblait être tout en ciel. Il y avait juste un petit bord inférieur noir aux choses, un clocher, peut-être, ou une ligne de peupliers, puis le grand hémisphère étendu sur nous. Comme au début, le ciel était vide. Pourtant mon malaise se rapportait vaguement au ciel.

« Et, à présent, j'étais mélancolique. J'ai trouvé quelque chose d'étrangement triste et soumis chez les dormeurs qui m'entouraient, ces hommes qui avaient marché jusqu'ici, qui avaient laissé derrière eux toute la texture bien établie de leur vie pour se retrouver dans cette folle guerre. Cette guerre qui ne signifiait rien et consumait tout, cette simple fièvre du combat.

« J'ai vu combien la vie de l'homme est petite et faible, une chose là, par hasard, et absurdement incapable de trouver la volonté de réaliser même le plus timide de ses rêves. Et je me suis demandé s'il en serait toujours ainsi, si l'homme serait un animal condamné qui, jusqu'aux derniers jours de son temps, ne s'emparerait jamais du destin et ne pourrait le changer suivant sa volonté. Toujours, peut-être, restera-t-il condamné à être bienveillant, mais jaloux, à être désireux, mais procrastinateur, à être capable, mais imprudemment

impulsif, jusqu'à ce que Saturne, qui l'a engendré, ne le dévore à son tour…

« J'ai été tiré de ces pensées par la réalisation soudaine de la présence d'un escadron d'avions très loin au nord-est et très haut. Ils ressemblaient à de petits traits noirs sur le bleu de la nuit. Je me souviens qu'au début je les regardais plutôt paresseusement – comme on remarquerait un vol d'oiseaux. C'est alors que je m'aperçus qu'ils n'étaient que l'aile extrême d'une grande flotte qui s'avançait en une longue file, très rapidement, à partir de la frontière, et mon attention se resserra.

« Directement, j'ai vu cette flotte, j'ai été étonné de ne pas l'avoir vue avant.

« Je me suis levé doucement, ne voulant pas déranger mes compagnons, mais mon cœur battait maintenant un peu plus rapidement, de surprise et d'excitation. J'ai tendu l'oreille, à l'affût de tout bruit de canons qui aurait pu surgir le long de notre front. Presque instinctivement, je me suis retourné vers le sud et l'ouest, pour me protéger, et j'ai scruté l'horizon. Alors, je vis venir, aussi vite et beaucoup plus près de moi, comme s'ils eussent jailli de l'obscurité, trois bancs d'avions. Une importante escadrille, très haute, à une hauteur de peut-être mille ou deux mille mètres. Un nombre indéterminé d'avions volant plus bas et très indistincts. Et, au milieu, une escadrille, qui était si épaisse qu'elle en cachait les étoiles. Et j'ai soudain réalisé qu'après tout, il pouvait bien y avoir des combats dans les airs.

« Il y avait quelque chose d'extraordinairement étrange dans cette rapide et silencieuse convergence de combattants, presque invisibles, au-dessus des hommes endormis. Tout le monde autour de moi était encore inconscient. Il n'y avait encore aucun signe d'agitation parmi les navires sur le canal principal, dont tout l'alignement, parsemé d'impalpables lumières et frangé de feux, devait être nettement perceptible, vu d'en haut. Puis, très loin vers Alkmaar, j'ai entendu des clairons, puis des coups de feu, puis une clameur sauvage de

cloches. J'ai décidé de laisser mes hommes dormir aussi longtemps qu'ils le pourraient…

« La bataille sembla se dérouler aussi rapidement que dans un rêve. Je ne pense pas qu'il ait fallu cinq minutes, entre le moment où j'ai pris connaissance, pour la première fois, de la flotte aérienne d'Europe centrale et le contact des deux forces. Je l'ai vu tout à fait clairement en silhouette sur le bleu lumineux du ciel du nord. Les avions alliés, pour la plupart français, se déversèrent comme une pluie féroce au milieu de la flotte d'Europe centrale. Ils ressemblaient exactement à une sorte de pluie en plus grossière. Il y eut un crépitement – le premier son que j'entendis – cela rappelait une aurore boréale, et je fis la supposition que c'était un échange de coups de feu. Il y avait des éclairs comme des éclairs d'été. Tout le ciel devint alors une confusion tourbillonnante de bataille qui était encore largement silencieuse. Certains des avions d'Europe centrale ont certainement été chargés et retournés. D'autres semblaient s'effondrer et tomber, puis s'embraser avec une lumière si brillante qu'elle obscurcissait la vision et faisait disparaître le reste de la bataille, comme si elle avait été arrachée, hors de vue.

« Et puis, pendant que je regardais toujours et que j'essayais, avec ma main, d'abriter mes yeux de l'éblouissement causé par les flammes, et tandis que les hommes autour de moi commençaient à s'agiter, les bombes atomiques furent lancées sur les digues. Cela produisit un puissant tonnerre, qui éclata dans l'air, digne de Lucifer, laissant une traînée flamboyante dans le ciel. La nuit, qui avait été limpide, détaillée et mouvementée, sembla s'évanouir, pour être remplacée brusquement par un fond noir sur ces immenses colonnes de feu…

« Au-dessus du bruit des bombes survint un vent rugissant et le ciel fut rempli d'éclairs vacillants et de nuages qui se précipitaient…

« Il y avait quelque chose de discontinu dans cet impact. À un moment donné, j'étais un observateur solitaire, dans un monde endormi ; le moment suivant, je l'ai vis tous, sur pied,

autour de moi. Le monde entier semblait s'être éveillé et s'émerveillait…

« Et puis le vent me gifla violemment, arracha mon casque et balaya la maison d'été de *Vreugde bij Vrede*, comme une faux balaie l'herbe. J'ai vu les bombes tomber, puis j'ai vu une grande fusée éclairante cramoisie, bondir en réponse à chaque impact, et des masses montagneuses de vapeur rougeoyantes et de fragments propulsés vers le zénith. À contre-jour de cette lumière éblouissante, j'ai vu la campagne sur des kilomètres, debout, noire et claire, des églises, des arbres, des cheminées. Et soudain, j'ai compris. Les Européens du Centre avaient fait sauter les digues. Ces fusées signifiaient l'éclatement des digues, et dans peu de temps l'eau de mer serait sur nous… »

Barnet poursuit, en racontant avec une certaine prolixité les démarches – somme toute très intelligentes – qu'il a entreprises pour faire face à cette étonnante crise. Il fit monter ses hommes à bord et héla les péniches voisines. Il mit à son poste l'homme qui agissait comme ingénieur de barge. Les moteurs une fois en route, ils détachèrent les amarres. Puis, Barnet songea à la nourriture et, débarquant cinq hommes, il fit embarquer quelques douzaines de fromages. Ses hommes rembarquèrent juste avant que l'inondation ne les atteigne.

Il fut raisonnablement fier de cette opération menée de sang-froid. Son idée était de prendre la vague de front, avec les moteurs à plein régime. Et durant tout ce temps il remercia le ciel de ne pas être dans l'embouteillage du canal principal. Il avait plutôt, je pense, surestimé la ruée probable des eaux. Il redoutait d'être emporté, explique-t-il, et écrasé contre des maisons et des arbres.

Il ne donne aucune estimation du temps qu'il s'est écoulé entre la rupture des digues et l'arrivée des eaux, mais il s'agissait probablement d'un intervalle d'une vingtaine de minutes ou d'une demi-heure. Il travaillait maintenant dans les ténèbres, à l'exception de la lumière de sa lanterne, et dans un grand vent. Il fit accrocher les feux de tête et de poupe…

Des torrents tourbillonnants de vapeur se déversaient des eaux en progression, qui s'étaient précipitées, il faut s'en souvenir, à travers des brèches presque incandescentes, dans les digues contre la mer. Et ce vaste déferlement de vapeur recouvrit bientôt complètement les centres d'explosion flamboyants.

Les eaux arrivèrent enfin, comme une cascade mouvante. C'était comme un large rouleau qui balayait le pays, accompagné d'un profond son rugissant. Je m'attendais à un Niagara, mais la hauteur de chute totale du front de la vague ne dépassa pas les trois à quatre mètres de haut. Notre barge a hésité un instant, a pris une dose sur ses étraves, puis s'est levée. J'ai fait signe d'avancer à toute vitesse et j'ai tourné la proue vers l'amont des flots, et je me suis accroché à mort à la barre pour la maintenir dans cette direction.

« Le vent était à peu près aussi fort que l'inondation, et j'ai découvert que nous nous heurtions contre tous les objets flottants imaginables qui se trouvaient entre nous et la mer. La seule lumière du monde venait maintenant de nos lampes. La vapeur devenait impénétrable à une vingtaine de mètres du bateau, et le rugissement du vent et de l'eau nous coupait de tous les bruits plus lointains.

« Les eaux noires et brillantes tourbillonnaient, jaillissant un instant de l'ombre dans la lumière de nos lampes et s'évanouissant à nouveau dans un noir impénétrable. Et sur les eaux, des formes, des choses qui défilaient un instant, tantôt un bateau à moitié submergé, tantôt une vache, tantôt un énorme morceau de charpente de maison, tantôt un fouillis de caisses et d'échafaudages. Les choses claquaient devant nous comme un volet dans la tempête, cognaient violemment notre coque ou glissaient à toute vitesse le long de la barge. Soudain, je vis passer très clairement le visage blafard d'un homme…

« Pendant tout ce temps, un groupe d'arbres tenaces, à moitié submergés, est resté devant nous, se rapprochant très lentement. J'ai suivi un cap pour les éviter. Ils semblaient gesticuler avec un désespoir frénétique contre les nuages de

vapeur noire derrière eux. Soudain, une grande branche s'est brisée et détachée en frémissant près de moi. Nous avons pu, dans l'ensemble, avancer. La dernière chose que j'ai vue du *Vreugde bij Vrede*, avant que la nuit ne l'avale, était presque complètement derrière nous… »

– 9 –

Le matin a trouvé Barnet toujours à flot. Les membrures de sa barge avaient été mises à rude épreuve et ses hommes pompaient ou colmataient en relais. Il avait embarqué une douzaine de personnes à moitié noyées, dont le bateau avait chaviré près de lui, et il avait trois autres bateaux en remorque. Il était à flot, quelque part entre Amsterdam et Alkmaar, mais il ne savait pas où. Il faisait encore demi-nuit. Des eaux grises s'étendaient dans toutes les directions, sous un ciel gris foncé, et des vagues s'élevaient les parties supérieures des maisons, souvent en ruine. Ou encore les cimes des arbres, les moulins à vent, en fait le tiers supérieur de tout le paysage familier de Hollande. Et sur ces eaux, dérivait une flottille vaguement visible de péniches, de petits bateaux, dont beaucoup étaient retournés, de meubles, de radeaux, de pièces de bois et d'objets divers.

Ce matin-là, la plupart des noyés étaient sous l'eau. Ce n'est qu'ici et là qu'une vache morte ou une silhouette raidie, encore solidement accrochée à une malle, à une chaise ou à d'autres bouées improvisées, révélaient l'invisible massacre. Ce n'est qu'à partir de jeudi que les morts remonteraient à la surface en grande quantité. La vue était délimitée de tous côtés par une brume grise qui se refermait au-dessus de la tête comme un auvent terne. L'air s'est éclairci dans l'après-midi, puis, loin à l'ouest, sous de grands bancs de vapeur et de poussières, les éruptions rouges flamboyantes des bombes atomiques sont apparues au travers des eaux tumultueuses.

Elles donnaient l'impression d'être plates et maussades à travers la brume, comme des couchers de soleil à Londres.

« Elles sont assises sur la mer », dit Barnet, « comme des nénuphars de flamme effilochés ».

Barnet semble avoir passé la matinée à porter secours le long du canal, à secourir les personnes à la dérive, à ramasser les bateaux abandonnés et à sortir les gens des maisons en péril. Il trouva d'autres barges militaires occupées de la même manière, et ce n'est qu'au fur et à mesure que la journée avançait et que les appels immédiats à l'aide étaient satisfaits, qu'il pensa à la nourriture et à la boisson pour ses hommes, et à la meilleure voie à suivre. Ils avaient un peu de fromage, mais pas d'eau. Les « ordres », ce mystérieux commandement, avaient enfin tout à fait disparu. Il comprit qu'il devait maintenant agir sous sa propre responsabilité.

« On avait l'impression d'une destruction si profonde et d'un monde si altéré qu'il semblait insensé d'aller ici ou là et de s'attendre à retrouver les choses telles qu'elles étaient avant que la guerre ne commence. Je me suis assis sur le pont arrière avec Mylius, mon ingénieur, et Kemp et deux autres sous-officiers, et nous nous sommes consultés sur notre ligne d'action. Nous étions sans nourriture et sans but. Nous avons convenu que notre valeur au combat était extrêmement faible et que notre premier devoir était de nous remettre en contact avec de la nourriture et des instructions.

« Quel que soit le plan de campagne qui avait dirigé nos mouvements, il était manifestement réduit en miettes. Mylius était d'avis que nous pouvions prendre une ligne vers l'ouest et revenir en Angleterre par la mer du Nord. Il a calculé qu'avec une péniche à moteur comme la nôtre, il serait possible d'atteindre la côte du Yorkshire en vingt-quatre heures. Mais j'ai écarté cette idée à cause de la brièveté de nos provisions, et plus particulièrement à cause de notre besoin urgent d'eau.

« Chaque bateau que nous approchions maintenant nous hélait pour avoir de l'eau, et leurs demandes firent beaucoup pour exaspérer notre propre soif. J'ai décidé que si nous partions vers le sud, nous devrions atteindre un pays montagneux, ou du moins un pays non submergé, et alors

nous pourrions débarquer, trouver un ruisseau, boire et nous ravitailler et nous informer. Beaucoup de péniches à la dérive, dans la brume autour de nous, étaient remplies de soldats britanniques et avaient flotté du canal *Nord See*, mais aucune d'entre elles n'était mieux informée que nous du cours des événements. Les "ordres" avaient, en fait, disparu du ciel.

« Les "ordres" firent une réapparition temporaire, tard dans la soirée, sous la forme d'un mégaphone venant d'un torpilleur britannique, annonçant une trêve et donnant l'information bienvenue que de la nourriture et de l'eau avaient été rapidement envoyées sur le Rhin et se trouvaient sur la flottille de péniches située au-dessus du vieux Rhin au nord de Leyde. » …

Nous ne suivrons pas Barnet, cependant, dans la description de son étrange voyage terrestre parmi les arbres, les maisons et les églises de Zaandam et entre Haarlem et Amsterdam, jusqu'à Leyde. Ce fut un voyage dans une brume rougeoyante, dans un monde aux silhouettes vaporeuses, plein de voix étranges et de perplexité, et de toutes les autres sensations dominées par une soif fébrile. « Nous nous sommes assis », écrivit-il, « en un petit groupe serré, parlant très peu, et les hommes en avant n'étaient que des nœuds d'endurance silencieuse. Notre seul bruit continu était le miaulement persistant d'un chat que l'un des hommes avait sauvé d'une meule de foin flottant près de Zaandam. Nous avons gardé un cap vers le sud grâce à une petite boussole de poche que Mylius avait trouvée…

« Je ne pense pas qu'aucun d'entre nous ait eu le sentiment d'appartenir à une armée vaincue ni que nous n'ayons pas eu, non plus, un sens aigu de la guerre comme fait dominant autour de nous. Notre vision était bien plus celle de l'effet d'une énorme catastrophe naturelle. Les bombes atomiques avaient éclipsé les problèmes internationaux jusqu'à leur complète insignifiance. Lorsque nos esprits s'éloignaient des préoccupations de nos besoins immédiats, nous spéculions sur la possibilité d'arrêter l'utilisation de ces effroyables explosifs avant que le monde ne soit complètement détruit.

Car il nous semblait tout à fait évident que ces bombes, et le pouvoir de destruction encore plus grand dont elles étaient les précurseures pourraient très facilement briser toutes les relations et institutions de l'humanité. »

« Jusqu'où iront-ils, demanda Mylius, jusqu'où iront-ils ? Il est clair que nous devons mettre fin à la guerre. Il est clair que les choses doivent être gérées d'une manière ou d'une autre. CECI – tout cela – est impossible. »

« Je n'ai pas fait de réponse immédiate. Quelque chose – je ne sais quoi – m'avait rappelé la figure de cet homme que j'avais vu blessé, le tout premier jour du combat, proprement dit. J'ai revu ses yeux en colère et pleins de larmes, et ce pauvre gâchis sanglant et dégoulinant qui avait été une main humaine habile cinq minutes plus tôt, exhibée en signe de protestation indignée. "Maudite connerie", avait-il tempêté et sangloté, "maudite connerie. Ma main droite, monsieur ! Ma main DROITE…"

« Ma foi avait pour un temps tout à fait disparu de moi. "Je pense que nous sommes trop… trop idiots, dis-je à Mylius, pour arrêter la guerre. Si nous avions eu le bon sens de le faire, nous aurions dû le faire avant cela. Je pense que ça…" J'ai pointé du doigt le contour noir et décharné d'un moulin à vent brisé, qui se dressait, ridicule et laid, au-dessus des eaux illuminées de sang – "c'est la fin". »

– 10 –

À présent, notre histoire doit quitter la compagnie de Frederick Barnet et de sa péniche chargée d'hommes assoiffés et affamés.

Durant une période, en Europe occidentale du moins, ce fut en effet comme si la civilisation s'était effondrée définitivement. Ces bourgeons, qui couronnent la tradition que Napoléon a plantée et que Bismarck a arrosée, se sont ouvert et ont flambé « comme des nénuphars de flammes » sur des nations détruites, sur des églises brisées ou submergées, des villes ruinées, des champs perdus pour

l'humanité à jamais, et un million de corps vacillants. Cette leçon était-elle suffisante pour l'humanité, ou les flammes de la guerre brûleraient-elles encore au milieu des ruines ?

Ni Barnet ni ses compagnons, il est clair, n'avaient d'assurance dans leurs réponses à cette question. Déjà une fois dans l'histoire de l'humanité, en Amérique, avant sa découverte par les Blancs, une civilisation organisée avait cédé la place à un simple culte de la guerre, spécialisée et cruelle. Et, pour un temps et pour plus d'un homme réfléchi, la guerre donna l'impression que le monde entier ne faisait que répéter, sur une plus grande échelle, cet ascendant du guerrier, ce triomphe des instincts destructeurs de l'espèce.

Les chapitres suivants du récit de Barnet ne font que donner corps à cette possibilité tragique. Il y donne une série de vignettes de la civilisation brisée, semble-t-il, presque irrémédiablement. Il trouva les collines belges grouillantes de réfugiés et ravagées par le choléra. Les vestiges des armées rivales maintenaient l'ordre, dans le cadre d'une trêve, sans réelles batailles, mais avec l'hostilité prudente de l'habitude. Et, partout, une grande absence de plan pour l'avenir.

Les avions, au-dessus de ce désastre, s'en étaient allés vers de mystérieuses destinations. Des bruits courraient, de cannibalisme et de fanatismes hystériques dans les vallées de la Semois et la région forestière des Ardennes orientales. Il y eut le rapport d'une attaque contre la Russie par les Chinois et les Japonais, et d'une énorme explosion révolutionnaire en Amérique. Le temps était plus orageux que les hommes ne l'avaient jamais connu dans ces régions, avec beaucoup de tonnerre et d'éclairs et de violentes rafales de pluie…

4. LA FIN DE LA GUERRE

– 1 –

À flanc de montagne, au-dessus de la ville de Brissago, et dominant deux longues étendues du lac Majeur, regardant à l'est vers Bellinzona et au sud vers Luino, il y a une plate-forme de prairies d'herbe qui est très belle au printemps, avec une grande multitude de fleurs sauvages. C'est plus particulièrement le cas au début du mois de juin, lorsque l'asphodèle élancé du lys de Saint-Bruno, avec son épi de fleurs blanches, est en fleur. À l'ouest de cette ravissante plate-forme, il y a une tranchée profonde et densément boisée, un grand golfe bleu d'environ un mille de largeur d'où émergent de grands précipices très hauts et sauvages.

Au-dessus des champs d'asphodèles, les montagnes s'élèvent en pentes rocheuses vers des solitudes de pierre et de soleil qui s'arrondissent et rejoignent ce mur de falaises dans une ligne d'horizon commune. Ce fond désolé et austère contraste très vivement avec la sérénité éclatante du grand lac en contrebas, avec la vue imprenable sur les collines fertiles, les routes, les villages et les îles au sud et à l'est, et avec les rizières chaudement dorées du Val Maggia au nord.

Et parce que c'était un endroit éloigné et insignifiant, loin des tragédies surpeuplées de cette année de désastre, loin des villes en flammes et des multitudes affamées, un endroit réconfortant, tranquille et caché, c'est ici que s'est réunie la conférence des dirigeants qui devait arrêter, si possible, avant qu'il ne soit trop tard, la débâcle de la civilisation. Ici, réunies

par l'énergie infatigable de cet humanitaire passionné, Leblanc, ambassadeur de France à Washington, les principales puissances du monde devaient se réunir pour une dernière conférence désespérée afin de « sauver l'humanité ».

Leblanc était l'un de ces hommes naïfs, dont le sort est totalement insignifiant en période de sécurité, mais qui fut investi d'un rôle immortel dans l'histoire, par l'acuité soudaine des affaires humaines, au travers d'une crise tragique, à la mesure de leur gravité.

Tel fut Abraham Lincoln et tel fut Garibaldi. Et Leblanc, avec sa transparente et enfantine innocence, son oubli total de lui-même, est entré dans ce mélange confus et complexe, de méfiance et de désastre, par un appel invincible pour la santé mentale manifeste de la situation. Sa voix, quand il parlait, était « pleine de remontrances ». C'était un petit homme chauve, à lunettes, animé de cet idéalisme intellectuel qui fut l'un des dons particuliers de la France à l'humanité. Il possédait une force de persuasion claire, que la guerre devait cesser et que la seule façon de mettre fin à la guerre était de n'avoir qu'un seul gouvernement pour l'humanité. Il balaya ainsi toutes les autres considérations.

Au tout début de la guerre, dès que les deux capitales des belligérants furent détruites, il est allé voir le président à la Maison-Blanche avec cette proposition. Il a fait comme si c'était une évidence. Il avait la chance d'être à Washington et d'être en contact avec ce gigantesque enfantillage qui était le propre de l'imagination américaine. Car les Américains aussi étaient parmi les peuples simples par qui le monde a été sauvé. Il gagna le président américain et le gouvernement américain à ses idées générales. En tout cas, ils l'appuyèrent suffisamment pour lui donner une place auprès des gouvernements européens les plus sceptiques et, avec ce soutien, il s'est mis au travail – cela semblait la plus fantastique des entreprises – pour rassembler tous les dirigeants du monde et les unifier.

Il écrivit d'innombrables lettres, il envoya des messages, il fit des voyages désespérés, il enrôla tous les soutiens qu'il put

trouver. Personne n'était trop humble pour être son allié ou trop obstiné pour ne pas entendre ses propositions. Au travers du terrible automne des dernières guerres, ce petit visionnaire obstiné à lunettes ressemblait un peu à un canari plein d'espoir, gazouillant durant un orage. Et aucune accumulation de désastres n'a découragé sa conviction qu'il était possible d'y mettre un terme.

Car le monde entier s'embrasait alors dans une phase de monstrueuse destruction. État après État, partout sur la planète les nations armées ont cherché à anticiper l'attaque par l'agression. Elles sont parties en guerre dans un délire de panique, afin d'utiliser leurs bombes les premières. La Chine et le Japon assaillirent la Russie et détruisirent Moscou, les États-Unis attaquèrent le Japon, l'Inde lança une révolte anarchique contre Delhi[60], dans un gouffre de feu jaillissant de mort et de flammes. Le redoutable roi des Balkans se mobilisa lui aussi.

Il semblait évident, pour tout le monde à cette époque, que le monde fonçait tête baissée dans l'anarchie. Au printemps 1959, toutes les semaines, apparaissaient près de deux cents points d'impact de bombes atomiques, rugissant leurs conflagrations cramoisies et inextinguibles. Le fragile tissu du crédit mondial de la finance disparut, l'industrie fut complètement désorganisée et chaque ville, chaque zone densément peuplée, se retrouva affamée ou tremblante au bord de la disette.

La plupart des capitales du monde brûlaient. Des millions de personnes avaient déjà péri, et sur de grandes régions les gouvernements étaient sur le point de n'avoir plus aucun pouvoir. L'humanité fut comparée, par un écrivain contemporain, à un dormeur qui manierait des allumettes durant son sommeil et se réveillerait dans les flammes.

[60] Ce qui peut étonner, Delhi étant avec New Delhi, la ville, la capitale actuelle de l'Inde. Cependant, du temps de Wells, Delhi n'était qu'une invention du colonisateur britannique (NDT).

Durant plusieurs mois, ce fut une question restée ouverte que de savoir si l'on devait trouver, au sein de l'espèce humaine, la volonté et l'intelligence d'affronter ces conditions nouvelles et de tenter même d'arrêter la chute de l'ordre social. Pendant un certain temps, l'esprit de guerre a vaincu tous les efforts pour rallier les forces de conservation et de construction.

Leblanc semblait protester contre les tremblements de terre. Comme s'il cherchait un esprit rationnel dans le cratère de l'Etna. Même si les gouvernements officiels, brisés, réclamaient à présent la paix, des bandes de patriotes irréconciliables et invincibles, d'usurpateurs, d'aventuriers et de desperados politiques, étaient partout en possession de l'arme atomique pour initier de nouveaux foyers de destruction.

La chose semblait exercer une fascination irrésistible sur un certain type d'esprit. Pourquoi quelqu'un devrait-il céder alors qu'il peut encore détruire ses ennemis ? Se soumettre ? Alors qu'il y a encore une chance de les réduire en poussière ? Le pouvoir de destruction qui avait été autrefois le privilège ultime des gouvernements était maintenant le seul pouvoir qui restait dans le monde – et il était partout. Il y eut peu d'hommes réfléchis durant cette phase de désolation fulgurante qui ne passèrent par des humeurs de désespoir, telles que celles décrites par Barnet, et qui déclarèrent avec lui : « C'est la fin… ».

Et durant tout ce temps, Leblanc allait et venait, avec ses verres de lunette étincelants et sa force de persuasion inépuisable, faisant pression, de la logique manifeste de sa vision des choses, sur des oreilles de moins en moins inattentives. Jamais, à aucun moment, il n'a trahi le doute que tout ce conflit chaotique prendrait fin. Aucune infirmière, durant un tumulte dans une crèche, n'était jamais aussi certaine de l'inévitable retour à la paix ultime.

Sa solution, d'aimable rêverie, en vint très graduellement, à être considérée comme une possibilité, toute extravagante qu'elle fut. Puis, elle commença à paraître même réalisable.

Les gens qui l'écoutaient en 1958, avec une impatience souriante, durant les quatre premiers mois de 1959, étaient désormais impatients de savoir exactement ce que Leblanc pensait pouvoir faire. Il répondit avec la patience d'un philosophe et la lucidité d'un Français. Et il commença à recevoir des réponses de plus en plus optimistes.

Il traversa l'Atlantique pour se rendre en Italie, et là il recueillit les promesses de ce congrès. Il avait choisi ces hautes prairies au-dessus de Brissago pour les raisons que nous avons indiquées. « Il faut sortir, dit-il, des vieilles alliances. » Il se mit au travail pour réquisitionner du matériel pour sa conférence, avec une assurance justifiée par les réponses positives qu'il avait reçues.

C'est avec une légère incrédulité, que la conférence qui devait instaurer un nouvel ordre dans le monde se réunit. Leblanc la convoqua sans arrogance et il la présida avec une infinie humilité.

Des hommes apparurent sur ces pentes des hautes terres, avec des appareils de télégraphie sans fil[61]. D'autres suivirent avec des tentes et des provisions. Un petit câble téléphérique fut tiré d'un point convenable, vers la route de Locarno en contrebas. Leblanc arriva, dirigeant avec soin chaque détail qui affecterait l'ambiance de l'assemblée. Il aurait très bien pu apparaître comme un messager arrivé en avance, plutôt que comme l'initiateur du rassemblement.

Et puis arrivèrent, certains par le câble, la plupart par avion, quelques-uns par d'autres moyens, les hommes[62] qui avaient été appelés ensemble pour conférer sur l'état du monde. Ce devait être une conférence sans nom. Neuf monarques, les présidents de quatre républiques, un certain nombre de ministres et d'ambassadeurs, de puissants journalistes, et d'autres hommes éminents et influents, y participèrent. Il y avait même des scientifiques. Et ce vieil

[61] Prémonition du téléphone mobile ? (NDT).

[62] Zut ! Wells a raté la féminisation du pouvoir (NDT).

homme, de renommée mondiale, Holsten[63], est venu avec les autres, pour apporter son art de gouverner en amateur, au problème désespéré de l'époque. Seul Leblanc aurait ainsi osé convoquer autant de figures de proue du pouvoir et de l'intelligence, ou aurait eu le courage d'espérer leur accord…

– 2 –

Et un au moins, de ceux qui étaient appelés à cette conférence des gouvernements, s'y rendit à pied. C'était le roi Egbert, le jeune roi du royaume le plus vénérable d'Europe. C'était un rebelle et il avait toujours été délibérément en rébellion contre la magnificence de sa position. Il aimait les longues randonnées pédestres et avait une disposition à dormir à la belle étoile. Il était passé par le col de Santa Maria Maggiore et avait pris un bateau pour rejoindre Brissago par le lac. De là, il avait gravi la montagne, par un chemin agréable, planté de chênes et de châtaigniers. Pour se ravitailler en promenade, car il ne voulait pas se presser, il emportait avec lui une poche pleine de pain et de fromage.

Un certain petit cortège, nécessaire à son confort et à sa dignité, lors des affaires d'État, avait emprunté le téléphérique. Mais l'accompagnait à pied son secrétaire particulier, Firmin, un homme qui avait abandonné le poste de professeur de politique mondiale à la *London School of Sociology, Economics, and Political Science*, pour assumer ses fonctions auprès du roi.

Firmin était un homme d'une pensée plus forte que rapide. Il avait prévu exercer une grande influence dans cette nouvelle position. Mais, après quelques années, il commença à se rendre compte à quel point sa fonction consistait seulement à écouter. À l'origine, il avait été, en quelque sorte, un penseur de la politique internationale, une autorité en matière d'économie et de stratégie, et un collaborateur

[63] Pour rappel, l'inventeur de l'énergie atomique dans cette histoire (NDT).

apprécié de divers organes supérieurs de l'opinion publique. Cependant, les bombes atomiques l'avaient pris de court et il lui restait encore à se remettre complètement de ses opinions préatomiques et de l'effet silencieux de ces explosifs au ralenti.

Les libertés que le roi prenait avec l'étiquette étaient très larges. En théorie – et surtout en théorie – ses manières étaient purement démocratiques. C'est par habitude et par inadvertance qu'il permit à Firmin, qui avait découvert un sac à dos dans une petite boutique de la ville en contrebas, de porter les deux bouteilles de bière. Le roi n'avait jamais, en fait, emporté quoi que ce soit pour lui de sa vie et il n'avait jamais remarqué qu'il ne le faisait pas.

« Nous n'avons vraiment personne avec nous, dit-il, alors soyons tout à fait simples. »

Alors Firmin porta la bière.

Pendant qu'ils marchaient – c'était le roi qui donnait le pas, plutôt que Firmin – ils parlèrent de la conférence à venir. Et Firmin, avec un certain manque d'assurance, qui l'aurait surpris lui-même du temps où il professait en chaire, chercha à définir la politique de son compagnon.

« Dans sa forme la plus large, monsieur, dit Firmin, j'admets une certaine plausibilité à ce projet de Leblanc. Mais j'estime que s'il peut être souhaitable d'établir une sorte de contrôle général des affaires internationales – une sorte de Tribunal de La Haye[64] aux pouvoirs étendus – ce n'est pas une

[64] Le « Tribunal de La Haye » ou « Cour pénale internationale », ayant été créée en 1998 (*https://bit.ly/3tvnFMI*), je ne vois pas comment Wells pouvait l'évoquer dans son roman en 1913-14. Seule la « Convention de Genève » (*https://bit.ly/3Ki2uV5*) de 1864 aurait pu peut-être l'influencer. Sauf à considérer, au vu de sa préface de 1921, que l'auteur a pu ajouter cette idée à son texte, après le « Traité de Versailles » de 1919, qui annonçait la création d'un tribunal international (*https://bit.ly/3CqmvGk*) pour juger Guillaume II, empereur d'Allemagne, considéré comme responsable de la Grande Guerre. Il nous reste alors l'infime notion de l'exil de Guillaume II en Hollande, après son abdication

raison pour perdre de vue des principes d'autonomie nationale et impériale. »

« Firmin, dit le roi, je vais donner à mes confrères les rois un bon exemple. »

Firmin, intimidé, cachait mal sa curiosité empreinte d'angoisse.

« En abandonnant toutes ces absurdités », dit le roi.

Il pressa le pas, tandis que Firmin, déjà un peu essoufflé, s'apprêtait à lui répondre.

« Au diable toutes ces absurdités, dit le roi, tandis que Firmin s'apprêtait à parler. Je vais jeter ma royauté et mon empire sur la table et déclarer tout de suite que je ne veux pas marchander. C'est le marchandage – sur les droits – qui est le plus diabolique dans les affaires humaines, depuis toujours. Je vais cesser cette absurdité. »

Firmin s'arrêta brusquement. « Mais, monsieur ! » il pleurait.

Le roi s'arrêta cinq mètres devant lui et regarda le visage en sueur de son conseiller.

« Penses-tu vraiment, Firmin, que je suis ici comme… comme un politicien infernal, pour mettre ma couronne et mon drapeau et mes prétentions et ainsi de suite, sur la voie de la paix ? Ce petit Français a raison. Vous savez aussi bien que moi qu'il a raison. Ces choses sont finies. Nous… nous, rois, dirigeants et représentants, avons été au cœur même du mal. Bien sûr, nous sous-entendons la scission entre les nations, et bien sûr la scission signifie la menace de guerre, et bien sûr la menace de guerre signifie l'accumulation de plus en plus de bombes atomiques. Le vieux jeu est fini. Mais, je dis que nous ne devons pas en rester là, tu le sais. Le monde attend quelque chose de nous. N'as-tu pas l'impression que le vieux jeu est fini, Firmin ? »

Firmin ajusta une lanière, passa une main sur son front humide et suivit avec ferveur. « J'admets, monsieur, dit-il au

---

(*https://bit.ly/3ClGFB5*), pour expliquer cette intuition fulgurante de Wells d'un « Tribunal de La Haye » (NDT).

dos qui le fuyait, qu'il doit y avoir une sorte d'hégémonie, une sorte de Conseil amphictyonique[65]… »

« Il doit y avoir un unique gouvernement pour tout le monde », dit le roi par-dessus son épaule.

« Mais qu'en sera-t-il d'un abandon téméraire et sans réserve, monsieur… »

« BANG ! » cria le roi.

Firmin ne répondit pas à cette interruption, mais une légère ombre d'agacement passa sur ses traits ardents.

« Hier, dit le roi, comme un genre d'explication, les Japonais ont bien failli avoir San Francisco. »

« Je n'avais pas entendu, monsieur. »

« Les Américains ont fait tomber l'avion japonais dans l'océan et là, la bombe a éclaté. »

« Sous la mer, monsieur ? »

« Oui. Un volcan sous-marin. On peut voir la vapeur de la côte californienne. C'est aussi proche que ça. Et avec des choses comme ça qui arrivent, tu veux que je monte cette colline et que je marchande. Considère l'effet que cela a pu avoir sur mon impérial cousin… et sur tous les autres ! »

« IL va marchander, monsieur. »

« Pas un peu, dit le roi. »

« Mais, monsieur… »

« Leblanc ne le laissera pas faire. »

Firmin s'arrêta brusquement et tira violemment sur la sangle incriminée. « Monsieur, il écoutera sûrement ses conseillers », dit-il d'un ton qui, d'une manière subtile, semblait impliquer son maître dans le problème du sac à dos.

Le roi le considéra.

« Nous allons aller juste un peu plus haut, dit-il. Je veux trouver ce village inoccupé dont ils ont parlé, et puis nous boirons cette bière. Ça ne peut pas être loin. Nous boirons la bière et jetterons les bouteilles. Et puis, Firmin, je te

[65] Fédération de cités-États dans la Grèce antique, afin d'assurer une paix commune. Par extension, une association à caractère politico-religieux entre États voisins : *https://bit.ly/35T34cS* (NDT).

demanderai de voir les choses sous un jour plus généreux… Parce que, tu sais, tu dois… »

Il se retourna et pendant quelque temps le seul bruit qu'ils firent fut celui de leurs bottes sur les cailloux du chemin et la respiration irrégulière de Firmin.

À la longue, comme il sembla à Firmin, et bientôt au roi, la pente du sentier diminua, le chemin s'élargit, et ils se retrouvèrent dans un vraiment très bel endroit. C'était un de ces ensembles de cabanes et de maisons d'altitude, que l'on rencontre encore dans les montagnes du nord de l'Italie. Des bâtiments qui ne sont utilisés qu'en plein été et qu'il est d'usage de laisser fermés et déserts tout l'hiver et au printemps, jusqu'à la mi-juin. Les bâtiments étaient d'une pierre grise aux tons doux, enfouis dans de riches herbes verdoyantes, ombragés par des marronniers et éclairés par un extraordinaire flamboiement de genêts jaunes. Jamais le roi n'avait vu genêts aussi glorieux, s'écria-t-il en voyant leur lueur, qui semblait émettre plus de soleil qu'elle n'en recevait. Il s'assit impulsivement sur une pierre lichéneuse, tira son pain et son fromage et enjoignit à Firmin de plonger la bière dans les herbes ombragées afin qu'elle refroidisse.

« Les choses qui manquent aux gens, Firmin », dit-il, « qui montent dans les airs à bord de navires ! »

Firmin regarda autour de lui d'un œil critique. « Vous le voyez sous son meilleur jour, monsieur, dit-il, avant que les paysans ne reviennent ici et ne le salissent. »

« Ce serait beau de toute façon », dit le roi.

« En surface, monsieur » dit Firmin. « Mais cela signifie un ordre social qui est en train de disparaître rapidement. En effet, à en juger par l'herbe entre les pierres et dans les huttes, je suis enclin à douter qu'elle soit encore en usage aujourd'hui. »

« Je suppose », dit le roi, « qu'ils viennent immédiatement après que le foin de ce pré fleuri soit coupé. Ce seraient ces bêtes lentes et crémeuses, j'imagine, qu'on voit sur les routes en contrebas, et ces filles basanées avec des mouchoirs rouges dans leurs cheveux noirs… C'est merveilleux de penser

combien de temps a duré cette belle vie ancienne. À l'époque romaine et bien avant que la rumeur des Romains ne parvienne dans ces régions, les hommes y conduisaient leur bétail à l'approche de l'été… Comme cet endroit est plein de réminiscences ! Il y a eu des querelles ici, des espoirs, des enfants ont joué ici et ont vécu pour devenir de vieilles femmes et de vieux hommes, puis ils sont morts, et ainsi de suite durant des milliers de générations. Des amants, d'innombrables amants, se sont caressés au milieu de ces genêts d'or… »

Il médita sur une bonne bouchée de pain et de fromage.

« Nous aurions dû apporter une chope pour cette bière », dit-il.

Firmin sortit une tasse pliante en aluminium, et le roi fut content d'y boire.

« Je voudrais, monsieur », dit soudain Firmin, « pourrais-je vous inciter, au moins, à retarder votre décision… »

« Cela ne sert plus à rien d'en discuter, Firmin », dit le roi. « Mon esprit est aussi clair que la lumière du jour. »

« Sire », protesta Firmin, de sa voix pleine de pain et de fromage et d'authentique émotion, « n'avez-vous aucun respect pour votre royauté ? »

Le roi fit une pause, avant de répondre avec une inhabituelle gravité. « Firmin, c'est parce que je ne veux pas être une marionnette dans ce jeu de politique internationale. » Il regarda un instant son compagnon, puis l'interrogea : « La royauté ! Que sais-tu de la royauté, Firmin ? »

« Oui ! », s'écria le roi à son conseiller étonné. « Pour la première fois de ma vie, je vais être roi. Je vais diriger et diriger par ma propre autorité. Depuis une douzaine de générations, ma famille n'est qu'un ensemble de pantins entre les mains de leurs conseillers. Des conseillers ! Maintenant, je vais être un vrai roi – et je vais le faire – pour abolir, disposer, achever la couronne dont j'ai été l'esclave. Mais quel monde d'impostures paralysantes, que ce truc rugissant qui va prendre fin ! Le vieux monde rigide est de

nouveau dans le creuset, et moi, qui semblais n'être rien de plus que la farce à l'intérieur d'une robe royale, je suis un roi parmi les rois. Je dois jouer mon rôle à la tête des choses et mettre fin au sang, au feu et au désordre idiot. »

« Mais, monsieur », protesta Firmin.

« Cet homme, Leblanc, a raison. Le monde entier doit être une République, une et indivisible. Vous le savez, et mon devoir est de vous faciliter la tâche. Un roi doit conduire son peuple. Voudrais-tu que je reste collé sur leur dos comme un vieil homme de la mer[66] ? Aujourd'hui doit être le sacrement des rois. Notre confiance en l'humanité est bel et bien terminée. Nous devons partager nos robes avec eux, nous devons partager notre royauté avec eux et leur dire à tous, maintenant le roi en chacun de nous doit gouverner le monde… Vous n'avez aucune idée de la magnificence de cette occasion. Qu'attends-tu de moi, Firmin ? Que j'aille là-haut marchander comme un satané petit notaire pour un prix, une indemnité, une qualification ? … »

Firmin haussa les épaules avec un air désespéré. En attendant, convint-il, il nous faut manger.

Ni l'un ni l'autre ne parla durant un bon moment. Le roi mangea tout en songeant à ce qu'il allait dire, lors du discours qu'il avait l'intention de faire à la conférence. En vertu de l'ancienneté de sa couronne, c'est lui qui devait présider, et il voulait que sa présidence soit mémorable. Rassuré quant à son éloquence, il se tourna un instant vers Firmin, qui lui sembla découragé et boudeur.

« Firmin », lui dit-il, « vous avez trop idéalisé la royauté. »

« Servir, c'était mon rêve, monsieur », dit tristement Firmin.

« Aux manettes, Firmin », dit le roi.

---

[66] Dans le conte « Les Sept Voyages de Sindbad le marin » (dans le recueil des « Mille et Une Nuits »), Sindbad doit affronter un vieillard, rencontré sur une île, et qui s'agrippe à lui et qu'il doit transporter partout où il va : *https://bit.ly/3pQbJUC* (NDT).

« Vous êtes content d'être injuste », dit Firmin profondément blessé.

« Je suis content d'en sortir », dit le roi. « Oh, Firmin, poursuivit-il, n'as-tu aucune pensée pour moi ? Ne réalises-tu jamais que je ne suis pas seulement de chair et de sang, mais une imagination – avec ses droits. Je suis un roi en révolte contre cette entrave qu'on m'a posée sur la tête. Je suis un roi éveillé. Mes révérends grands-parents n'ont jamais eu de moment d'éveil de toute leur auguste vie. Ils ont adoré le travail que vous, vous les conseillers, leur avez donné et ils n'en ont jamais douté. C'était comme donner une poupée à une femme qui devrait avoir un enfant. Ils prenaient plaisir à assister à des processions, à inaugurer des choses et à se faire lire des allocutions, à visiter des triplés et des nonagénaires et tout ce genre de choses.

« Incroyablement. Ils avaient l'habitude de garder des albums de coupures de tous les journaux illustrés qui les y montraient. Et si les paquets de coupures de presse venaient à se tarir, ils commençaient à s'inquiéter. C'était tout ce qui les inquiétait. Mais il y a quelque chose d'atavique en moi. Je reviens aux monarques inconstitutionnels. Ils m'ont baptisé de manière trop rétrograde, je pense. Je voulais faire avancer les choses. Je m'ennuyais. J'aurais pu tomber dans le vice, comme le font la plupart des princes intelligents et énergiques, mais les précautions du palais étaient exceptionnellement efficaces. J'ai été élevé dans la cour la plus pure que le monde ait jamais connue… Une pure vigilance… Alors, j'ai lu des livres, Firmin, et j'ai posé des questions. La chose devait arriver tôt ou tard à l'un de nous. Peut-être aussi, très probablement, je ne suis pas vicieux. Je ne pense pas. Une pure vigilance… . Alors j'ai lu des livres, Firmin, et j'ai posé des questions. La chose devait arriver tôt ou tard à l'un de nous. Peut-être aussi, très probablement que je ne suis pas si mauvais. Je ne pense pas l'être. »

Il réfléchit. « Non », dit-il.

Firmin se racla la gorge. « Je ne pense pas que vous le soyez, monsieur, dit-il. Vous préférez… »

Il s'arrêta net. Il allait dire « parler ». Qu'il remplaça par « les idées ».

« Ce monde de la royauté ! » poursuivit le roi. « Dans peu de temps, personne ne le comprendra plus. Cela deviendra une énigme… »

« Parmi d'autres choses, c'était un monde d'apparats à perpétuité. Tout le monde se présentait dans ses meilleurs effets pour nous, et portait généralement des banderoles. Avec le cinéma qui nous observe, pour voir si la famille royale colle bien à l'étiquette. Si tu étais roi, Firmin, et que tu rendes visite à un régiment, tout de suite ils arrêtent tout ce qu'ils sont en train de faire, se mettent en grand uniforme et présentent les armes. Un jour, que mes augustes parents devaient prendre le train, le charbon dans le tender a été blanchi. Oui, Firmin ! Et si le charbon avait été blanc au lieu de noir, je ne doute pas que les autorités l'auraient noirci. C'était l'esprit de la façon dont nous devions être traités.

« Les gens se promenaient toujours le visage tourné vers nous. Nous n'avons jamais vu quelqu'un de profil. On avait l'impression d'un monde incroyablement centré sur nous-mêmes. Et quand j'ai commencé à poser mes petites questions au lord Chancelier et à l'archevêque et à tous les autres, sur ce que je devais voir si les gens se détournaient, l'effet général que j'ai produit était que je n'affichais en aucun cas le tact royal qu'ils attendaient de moi.

Le roi médita un petit moment.

« Et pourtant, Firmin, vous savez, il y a quelque chose dans la royauté. Cela a raidi mon auguste petit grand-père. Cela donnait à ma grand-mère une sorte de dignité maladroite même lorsqu'elle était fâchée – et elle l'était très souvent. Ils avaient tous les deux un sens profond des responsabilités. La santé de mon pauvre père a été misérable durant sa brève carrière. Personne, en dehors du cercle, ne savait à quel point il se foutait de toutes ces choses. "C'est ce que mon Peuple attend", disait-il de ce travail ennuyeux ou de tout le reste. La plupart des choses qu'ils lui faisaient faire étaient stupides –

cela faisait partie d'une mauvaise tradition, mais il n'y avait rien de stupide dans la façon dont il s'y prenait…

« L'esprit de royauté est une belle chose, Firmin. Je le sens dans mes tripes. Je ne sais pas ce que j'aurais pu être si je n'avais pas été roi. Je pourrais mourir pour mon peuple, Firmin, et toi non. Non, ne dis pas que tu pourrais mourir pour moi, parce que je le sais bien. Ne crois pas que j'oublie ma royauté, Firmin. N'imagine pas ça. Je suis un roi, un roi royal, de droit divin. Le fait que je sois aussi un jeune bavard n'y change rien. Le bon manuel pour les rois, Firmin, ne se trouve en aucune façon dans les mémoires de cour et des livres de *Welt-Politik*[67] que tu voudrais me faire lire. C'est le "*Golden Bough*"[68] du vieux Frazer. L'as-tu lu, Firmin ?

Firmin l'avait lu. « C'étaient d'authentiques rois. Mais, à la fin, ils ont été découpés en morceaux et donnés un peu à tout le monde. Ils aspergèrent les nations de royauté. »

Firmin se retourna pour faire face à son royal maître.

« Qu'avez-vous l'intention de faire, monsieur ? demanda-t-il. « Si vous ne voulez pas m'écouter, que proposez-vous de faire cet après-midi ? »

Le roi enleva des miettes de son manteau.

« Évidemment, la guerre doit s'arrêter, et pour toujours, Firmin. Évidemment, cela ne peut se faire qu'en plaçant le monde entier sous un seul gouvernement. Nos couronnes et nos drapeaux nous gênent. Évidemment, ils doivent disparaître. »

« Oui, Monsieur », interrompit Firmin, « mais QUEL gouvernement ? Je ne vois pas quel gouvernement vous obtenez après une abdication universelle ! »

---

[67] « Politique internationale » en allemand (NDT).

[68] Le « rameau d'or » (1890), de l'anthropologue James George Frazer (1854–1941), destiné à un vaste public, offre une approche moderniste de la religion en la traitant d'une manière dépassionnée, en tant que phénomène culturel plutôt que dans une perspective théologique : *https://bit.ly/3ME6eC7* (NDT).

«Eh bien », dit le roi, avec ses mains sur ses genoux, « NOUS serons le gouvernement. »

« Les gens de la conférence ? » s'écria Firmin.

« Qui d'autre ? » demanda simplement le roi. « C'est parfaitement simple », ajouta-t-il à l'immense silence de Firmin.

« Mais », s'écria Firmin, « il faut des homologations ! N'y aura-t-il aucune forme d'élection, par exemple ? »

« Pourquoi devrait-il y en avoir ? » demanda le roi, avec intelligence et curiosité.

« Le consentement des gouvernés. »

« Firmin, nous allons simplement régler nos différends et prendre le pouvoir. Sans aucune élection. Sans aucune homologation. Les gouvernés manifesteront leur consentement par le silence. Si une opposition efficace surgit, nous lui demanderons d'intervenir et de nous aider. La véritable homologation de la royauté est de saisir le sceptre. Nous n'allons pas inquiéter les gens pour qu'ils votent pour nous. Je suis certain que la masse des hommes ne veut pas être dérangée par de telles choses… Nous trouverons un moyen pour toute personne intéressée de se joindre à nous. Cela va suffisamment dans le sens de la démocratie. Peut-être plus tard, quand les choses n'auront plus d'importance… Nous gouvernerons bien, Firmin. Le gouvernement ne devient difficile que lorsque les avocats s'en emparent, et depuis que ces troubles ont commencé, les avocats sont intimidés. En effet, à bien y penser, je me demande où sont passés tous les avocats… Où sont-ils ? Beaucoup, bien sûr, ont été arrêtés, certains des pires, quand ils ont fait exploser ma législature. Vous n'avez jamais connu feu Lord Chancellor…

« Les nécessités enterrent les droits. Et les créent. Les avocats vivent de droits morts exhumés… Nous en avons fini avec ce mode de vie. Nous n'aurons pas plus de lois qu'un code ne peut en couvrir et au-delà, le gouvernement sera libre…

« Avant que le soleil ne se couche aujourd'hui, Firmin, croyez-moi, nous allons abdiquer, tous ensemble, et allons

déclarer la République mondiale, suprême et indivisible. Je me demande ce que mon auguste grand-mère aurait fait de ça ! Tous mes droits ! … Et puis nous continuerons à gouverner. Que reste-t-il à faire ? Partout dans le monde nous déclarerons qu'il n'y a plus ni mien ni tien, mais nôtre. La Chine, les États-Unis, les deux tiers de l'Europe se plieront certainement et obéiront. Ils devront le faire. Que peuvent-ils faire d'autre ? Leurs dirigeants officiels sont ici avec nous. Ils ne pourront pas imaginer ne pas nous obéir… Alors nous déclarerons que toutes sortes de biens sont détenus en fidéicommis[69] pour la République… »

« Mais, monsieur ! » s'écria Firmin soudain illuminé. « Cela a-t-il déjà été arrangé ? »

« Mon cher Firmin, penses-tu que nous sommes venus ici, nous tous, pour parler en général ? La conversation a été faite durant un demi-siècle. En paroles et en écrits. Nous sommes ici pour faire avancer la chose nouvelle, la chose simple, évidente et nécessaire. »

Il se leva.

Firmin, oubliant les habitudes d'une vingtaine d'années, resta assis.

« BIEN », dit-il enfin. « Et je n'ai rien su ! »

Le roi sourit très enjoué. Il aimait ces entretiens avec Firmin.

– 3 –

Cette conférence, sur les prairies de Brissago, était l'un des rassemblements les plus hétérogènes de personnages

[69] Il y a « fidéicommis » quand une personne, via son testament, transmet tout ou partie de son patrimoine à un bénéficiaire, en le chargeant de retransmettre ce ou ces biens à une tierce personne désignée dans l'acte (*https://bit.ly/3tE9Ew6*). Wells semble imaginer que la propriété serait exclusivement réservée à la République mondiale, les citoyens ne faisant que jouir sans posséder (NDT).

éminents qui se soient jamais réunis. Les principautés et les puissances, dépouillées et brisées jusqu'à ce que tout leur orgueil et leur mystère aient disparu, se sont rencontrées dans une merveilleuse humilité nouvelle. Ici se sont retrouvés des rois et des empereurs dont les capitales étaient des lacs de destruction enflammée, des hommes d'État dont les pays étaient devenus le chaos, des politiciens et des potentats financiers effrayés. C'étaient là des chefs d'opinion et des enquêteurs érudits entraînés à contrecœur au contrôle des affaires.

Au total, il y en avait quatre-vingt-treize, suivant la conception que Leblanc avait des chefs de ce monde. Ils étaient tous arrivés à la réalisation des vérités simples que l'infatigable Leblanc leur avait martelées. Et, tirant ses ressources du roi d'Italie, il avait approvisionné sa conférence avec une simplicité généreuse, tout à fait conforme au reste de son caractère. Il put enfin faire son étonnant et tout à fait rationnel appel.

Il avait nommé le roi Egbert président, il croyait si fermement en ce jeune homme qu'il le dominait complètement. Et, lui-même, parlait comme parlerait un secrétaire bras droit du président. Évidemment, Leblanc ne se rendait pas compte qu'il leur disait exactement ce qu'ils avaient à faire. Il s'imagina qu'il ne faisait que récapituler les caractéristiques évidentes de la situation pour leur commodité. Il était vêtu de vêtements de soie blanche mal ajustés et il consultait un petit paquet de notes miteux tout en parlant. Ils l'ont mis dehors, malgré qu'il ait expliqué qu'il n'avait jamais parlé à partir de notes auparavant, mais que cette occasion était exceptionnelle.

Puis, le roi Egbert parla comme on s'attendait à ce qu'il parlât, et les lunettes de Leblanc s'humidifièrent devant ce flot de sentiments généreux, exprimés de la manière la plus aimable et la plus légère. « Nous n'avons pas à faire de cérémonie, dit le roi, nous devons gouverner le monde. Nous avons toujours prétendu gouverner le monde et voici notre chance. »

« C'est évident, murmura Leblanc en hochant rapidement la tête, c'est évident. »

« Le monde a été détruit et nous devons le remettre sur ses pieds », déclara le roi Egbert. « Et c'est le simple bon sens de cette crise, que tous puissent apporter leur aide et que personne n'en tire profit. C'est notre son de cloche ou pas ? »

L'assemblée était trop vieille, chevronnée et diverse pour se laisser aller à un quelconque enthousiasme exagéré. Mais telle fut la teneur de son discours et, avec un étonnement qui, en quelque sorte, devint grisant, il commença à démissionner, à répudier et à déclarer ses intentions.

Firmin, qui prenait des notes derrière son maître, vit se réaliser tout ce qui avait été prédit au milieu des genêts jaunes. Avec l'impression bizarre qu'il rêvait, il assista à la proclamation de l'État mondial, et vit le message envoyé aux opérateurs sans fil pour être diffusé tout autour du globe habité. « Et ensuite », dit le roi Egbert, avec une excitation joyeuse dans sa voix, « nous devons récupérer chaque atome de Carolinium et toutes les usines pour le fabriquer, et les placer sous notre contrôle… »

Firmin n'était pas le seul à être incrédule. Pas un homme qui ne fût au fond une créature très aimable, raisonnable et bienveillante. Certains sont nés en ayant le pouvoir et d'autres sont tombés dessus par hasard. D'autres encore ont lutté pour l'obtenir, ne sachant pas clairement ce que c'est et ce que cela implique, mais aucun n'est irréconciliablement attaché à se maintenir au pouvoir au prix d'un désastre planétaire.

Leur esprit avait été préparé par les circonstances et assidûment cultivé par Leblanc. À présent, ils empruntaient la large route, si évidente, sur laquelle le roi Egbert les conduisait, avec une conviction mêlée d'étrangeté et de nécessité.

Les choses se passèrent fort bien. Le roi d'Italie expliqua les dispositions qui avaient été prises pour protéger la conférence de toute attaque-surprise. Quelques milliers d'avions, chacun portant un tireur d'élite, protégeaient les

grands de ce monde. Il y avait aussi un excellent système de relais et, la nuit, tout le ciel était fouillé par des dizaines de projecteurs lumineux.

L'admirable Leblanc donna toutes les bonnes raisons pour qu'ils campent là où ils étaient et qu'ils s'acquittent le plus rapidement possible de leurs devoirs administratifs. Leblanc connaissait bien cet endroit. Il l'avait découvert par hasard, en vacances avec madame Leblanc, il y a plus de vingt ans.

« Notre cuisine consistera en des plats très simples pour le moment, expliqua-t-il, ceci à cause de l'état troublé des pays qui nous entourent. Mais nous avons un excellent lait frais, du bon vin rouge, du bœuf, du pain, de la salade et des citrons… Dans quelques jours, j'espère remettre les choses entre les mains d'un traiteur plus efficace… »

Les membres du nouveau gouvernement mondial dînaient autour de trois longues tables posées sur des tréteaux et, au milieu de ces tables, était disposée une grande quantité de belles roses. Des fleurs que Leblanc, malgré la frugalité de son menu, avait réussi à avoir. Il y avait une installation similaire pour les secrétaires et les préposés à un niveau inférieur, au bas de la montagne. L'assemblée dîna comme elle avait débattu, en plein air et, par-dessus les roches sombres à l'ouest, le rougeoyant coucher de soleil de juin illuminait sur le banquet. Il n'y avait plus de précédence parmi les quatre-vingt-treize, et le roi Egbert se trouvait entre un sympathique petit inconnu japonais à lunettes et son cousin d'Europe centrale, et face à un grand dirigeant bengali et au président des États-Unis d'Amérique. Au-delà du Japonais se trouvaient Holsten, le vieux chimiste, et Leblanc qui était un peu en contrebas, de l'autre côté.

Le roi était encore gaiement bavard et plein d'idées. Il tomba bientôt dans une aimable polémique avec l'Américain, qui semblait ressentir un manque d'apparat pour l'occasion.

C'était toujours la tendance transatlantique, due, sans doute, à la nécessité de traiter les questions publiques en grand et d'une manière impressionnante. Une façon, toujours, d'être dans l'emphase et l'exagération. Le président

américain semblait touché de la faiblesse de la participation des États-Unis à l'événement. Il suggérait à présent qu'il faudrait instaurer une nouvelle ère et retenir ce jour comme le premier jour de la première année du changement.

Le roi hésita.

« À partir de ce jour, monsieur, l'homme entre dans une mémoire collective », déclara l'Américain.

« L'homme », dit le roi, « entre toujours dans une mémoire collective . Vous, les Américains, avez un faible pour les anniversaires, si vous me pardonnez de le dire. Oui, je vous impute une soif d'effet dramatique. Tout arrive toujours, mais vous tenez à dire que ceci ou cela est le véritable instant du temps et lui subordonner tous les autres. »

L'Américain dit quelque chose à propos d'une journée qui pourrait être marquante.

« Mais assurément », dit le roi, « vous ne voulez tout de même pas condamner toute l'humanité à un 4 Juillet[70] annuel mondial pour toujours et à jamais. Tout cela à cause de cette petite journée de déclarations inoffensives et nécessaires. Aucun jour imaginable ne pourrait jamais mériter cela. Ah ! Vous ne connaissez pas comme moi les ravages des commémorations. Mes pauvres grands-parents faisaient… la RUBRIQUE. Le pire, dans ces grandes célébrations, c'est qu'elles brisent la digne succession des émotions contemporaines. Elles entraînent une interruption, un retour en arrière. Soudain, les drapeaux et les feux d'artifice sortent, et les anciens enthousiasmes sont ravivés – et c'est là la pure et simple destruction de ce qu'il faudrait vraiment faire. À chaque jour suffit sa célébration. Laisser le passé mort enterrer ses morts. Vous voyez, en ce qui concerne le calendrier, je suis pour la démocratie et vous êtes pour l'aristocratie. Toutes les choses que je tiens sont augustes et ont le droit d'être vécues selon leurs mérites. Aucun jour ne

[70] Le 4 Juillet étant évidemment la fête nationale de l'indépendance aux États-Unis (NDT).

devrait être sacrifié sur la tombe d'événements disparus. Qu'en pensez-vous, Wilhelm ? »

« Pour le noble, oui, tous les jours devraient être nobles. »

« C'est exactement ma position », dit le roi, et il se réjouit de ce qu'il venait de dire.

Ensuite, alors que l'Américain venait de soutenir cette idée de commémoration, le roi s'arrangea pour déplacer la conversation sur la question de ce qui pouvait se passer à l'avenir. À ce moment-là, tout le monde devint méfiant. Ils voulaient bien envisager le monde unifié et en paix, mais entrer dans les détails de ce qui allait découler de cette unification, faisait l'objet d'une réticence. Cette méfiance frappa le roi : elle était remarquable !

Il plongea dans les possibilités offertes par la science. Toutes les énormes dépenses, qui avaient jusque-là été consacrées à des préparatifs navals et militaires improductifs, devaient maintenant, déclara-t-il, être transférées dans la recherche de nouvelles bases. « Là où un homme travaillait, nous en aurons mille. » Il fit appel à Holsten. « Nous avons seulement commencé à jeter un coup d'œil sur ces possibilités », déclara-t-il. « En tout cas, vous avez sondé les parois du coffre au trésor. »

« Elles sont insondables », sourit Holsten.

« Mec », dit l'Américain, avec une volonté manifeste de se justifier et de réaffirmer sa position après les fragiles contradictions du roi : « L'homme, dis-je, commence tout juste à entrer dans sa mémoire collective. »

« Pourriez-vous nous dire quelques-unes des choses que vous croyez que nous apprendrons tout à l'heure ? Nous donner une idée de ce que nous pourrons faire tout à l'heure », dit le roi à Holsten.

Holsten ouvrit les perspectives…

« La science », s'écria le roi, « est le nouveau roi du monde ! »

« NOTRE point de vue », déclara le président américain, « est que la souveraineté réside dans le peuple. »

« Non ! » dit le roi, « le souverain est un être plus subtil que cela. Et moins arithmétique. Ni ma famille ni votre peuple émancipé. C'est quelque chose qui flotte autour de nous, au-dessus de nous et à travers nous. C'est cette volonté impersonnelle commune et ce sens de la nécessité dont la Science est l'aspect le mieux compris et le plus typique. C'est l'esprit de l'espèce. C'est cela qui nous a amenés jusqu'ici, qui nous a tous pliés à ses exigences… »

Il s'arrêta et jeta un coup d'œil vers Leblanc, puis tourna son regard vers son ancien antagoniste.

« Il y a une disposition », dit le roi, « à considérer cette assemblée comme si elle faisait réellement ce qu'elle semble faire. Comme si nous, quelque quatre-vingt-dix hommes, unifiions le monde, à partir de notre libre arbitre et de notre sagesse. Il existe alors une tentation de nous considérer comme des gens exceptionnellement bons et ayant la maîtrise et tout le reste. Nous ne le sommes pas. Je doute que nous puissions être, en moyenne, plus capables que n'importe quel autre groupe d'environ quatre-vingt-dix hommes choisis au hasard. Nous ne sommes pas des créateurs, nous sommes des conséquences. Nous sommes des sauveurs – ou des bouées de sauvetage. La chose importante, aujourd'hui, ce n'est pas nous-mêmes, mais le vent de conviction qui nous a portés jusqu'ici… »

L'Américain dut avouer qu'il pouvait difficilement être d'accord avec l'estimation du roi quant à leur moyenne.

« Holster, peut-être, et un ou deux autres pourraient nous relever un peu », concéda le roi. « Mais nous autres ? »

Ses yeux se dirigèrent une fois de plus vers Leblanc.

« Considérons Leblanc », dit-il. « C'est juste une âme simple. Il y en a des centaines et des milliers comme lui. J'admets chez lui une certaine dextérité, une certaine lucidité, mais il n'est pas une ville de campagne en France où l'on ne trouve un Leblanc, ou quelque chose comme ça, vers quatorze heures au café. C'est juste qu'il n'est pas sophistiqué ni un Super-Homme, ou aucune de ces choses qui ont rendu tout ce qu'il a fait possible. Mais en des temps plus heureux, ne

croyez-vous pas, Wilhelm, qu'il serait resté exactement ce qu'était son père, un épicier à succès, très propre, très précis, très honnête. Et en vacances, il serait sorti avec Madame Leblanc et son tricot, dans une barque, avec une bonne bouteille de quelque chose de doux et se serait assis sous un grand parasol et aurait pêché très proprement et avec succès le goujon… »

Le président et le prince japonais à lunettes protestèrent ensemble.

« Si je lui fais une injustice », dit le roi, « c'est uniquement parce que je veux expliciter mon argument. Je veux faire comprendre à quel point les hommes et les jours sont petits, et à quel point l'homme est grand en comparaison… »

– 4 –

Ainsi ce fut le roi Egbert qui parla à Brissago, après qu'ils eurent proclamé l'unité du monde. Après cette proclamation, chaque soir, l'assemblée dînait et parlait à son aise, les convives s'accoutumant les uns aux autres et aiguisant leurs idées aux idées des autres. Chaque jour ils travaillaient ensemble et, vraiment, pendant un certain temps, ils crurent qu'ils inventaient un nouveau gouvernement pour le monde.

Ils discutèrent d'une constitution. Mais il y avait des questions qui nécessitaient une attention trop urgente pour attendre l'établissement d'une constitution. Aussi, ils finirent par ne s'en occuper qu'accessoirement. La constitution pouvait attendre. Et même indéfiniment, comme le roi Egbert l'avait prévu et, en attendant, avec une confiance en soi croissante, le Conseil continua à gouverner…

En ce premier soir de toutes les assemblées du Conseil, après que le roi Egbert eut longuement parlé et bu et loué très abondamment le petit vin rouge de pays que Leblanc leur avait procuré, il engendra autour de lui un groupe d'esprits sympathiques. Peu à peu, il se mit à discourir à propos de la simplicité, la louant par-dessus tout et déclarant que le but ultime de l'art, de la religion, de la philosophie et de la science

était de simplifier. Il se présenta comme un adepte de la simplicité. Et Leblanc, il le cita comme un exemple suprême de la splendeur de cette qualité. Là-dessus, ils étaient tous d'accord.

Quand enfin la compagnie autour des tables se rompit, le roi se trouva débordant d'une affection et d'une admiration particulières pour Leblanc. Il se dirigea vers lui et l'attira à part, pour aborder ce qu'il déclara être une petite affaire. Nous avons, dit-il, une certaine "décoration" qui, contrairement à toutes les autres dans le monde, n'a jamais été corrompue. Elle est réservée aux hommes âgés, d'une élégance suprême et dont l'acuité des qualités humaines touchait déjà à la douceur. Cette distinction avait été attribuée aux plus grands noms de tous les temps, pour autant que les conseillers de sa famille avaient pu les connaître. À l'heure actuelle, le roi admit que ces questions d'étoiles et d'insignes étaient plutôt obscurcies par des affaires plus urgentes et que, pour sa part, il n'y avait jamais attaché aucune valeur. Cependant, un moment pourrait venir où cette décoration serait au moins intéressante. Finalement, il révéla à Leblanc qu'il voulait lui conférer l'Ordre du Mérite. Son seul motif en agissant ainsi, a-t-il ajouté, était son fort désir de signaler son estime personnelle.

En disant ces choses, il posa sa main sur l'épaule du Français, avec une affection presque fraternelle. Leblanc accueillit cette proposition avec une modeste confusion qui rehaussa singulièrement l'opinion du roi sur son admirable simplicité. Leblanc souligna, qu'aussi désireux qu'il fût d'accepter la distinction offerte, celle-ci pouvait sembler désobligeante au stade actuel. Aussi, suggéra-t-il que son attribution soit reportée jusqu'à ce qu'elle puisse devenir le couronnement et la conclusion de ses services. Le roi ne put ébranler cette résolution, et les deux hommes se séparèrent avec des expressions d'estime mutuelle.

Le roi convoqua alors Firmin afin de noter brièvement un certain nombre de choses qu'il avait dites au cours de la journée. Mais après une vingtaine de minutes de travail, la

douce somnolence de l'air de la montagne l'envahit et il renvoya Firmin. Il se coucha et s'endormit aussitôt. Il dormit avec une extrême satisfaction. Il avait eu une journée active et agréable.

– 5 –

La mise en place de l'ordre nouveau, qui avait démarré sous des auspices si humains, était, si on la mesure à l'aune de n'importe quel âge antérieur, en rapide progrès. L'esprit combatif du monde était épuisé. Ce n'est qu'ici ou là que la férocité persistait. Durant de longues décennies, le côté combatif des affaires humaines avait été monstrueusement exagéré par les accidents des dissensions politiques. Ceci est maintenant devenu lumineusement clair. Une proportion énorme de la force qui soutenait les armements n'avait rien de plus agressif que la peur de la guerre et des voisins belliqueux. Il est douteux qu'une grande partie des hommes réellement enrôlés pour combattre n'ait jamais vraiment eu faim et soif d'effusion de sang et de danger. Ce genre d'appétit n'a probablement jamais été très fort chez l'espèce, après le stade sauvage.

L'armée était un métier, où tuer était devenu une possibilité désagréable plutôt qu'un événement certain. À la lecture des vieux journaux et périodiques de l'époque, qui ont tant fait pour maintenir le militarisme en vie, on trouve très peu de choses sur la gloire et l'aventure et on parle constamment des désagréments de l'invasion et de l'asservissement. En un mot, le militarisme était lâche. La résolution belliqueuse de l'Europe armée du XXe siècle était la résolution d'un mouton férocement effrayé à l'idée de plonger dans la guerre. Et maintenant que ses armes explosaient entre ses mains, l'Europe n'était que trop impatiente de les lâcher et d'abandonner ce refuge imaginaire de la violence.

Pour une fois, le monde entier avait été choqué dans sa candeur. Presque tous les gens intelligents, qui avaient

jusque-là soutenu les anciennes parties belligérantes, avaient maintenant pris conscience de la nécessité de la simplicité d'attitude et de l'ouverture d'esprit. Et dans cette atmosphère de renaissance morale, on n'essayait guère d'obtenir des avantages négociables de la résistance au nouvel ordre. Les êtres humains sont assez stupides, sans aucun doute, mais peu s'arrêtent pour marchander dans une issue de secours. Le Conseil avait fait son chemin avec eux.

La bande de « patriotes » qui s'était emparé des laboratoires et de l'arsenal, juste à l'extérieur d'Osaka, et qui avait tenté de soulever le Japon pour qu'il se révolte contre l'inclusion dans la République de l'humanité, a découvert qu'elle avait mal calculé la fierté nationale. Les « patriotes » rencontrèrent la rapide vengeance de leurs propres compatriotes. Ce combat dans l'arsenal fut un incident frappant au cours de ce dernier chapitre de l'histoire de la guerre.

Jusqu'au dernier moment, les « patriotes » ne réussirent pas à prendre la décision ultime : en cas de défaite, ils feraient exploser leur réserve de bombes atomiques. Ils se battirent à la carabine et au pistolet devant les portes de l'iridium. Les plus modérés d'entre eux étaient aux abois et au bord de la destruction. En effet, dix seulement restèrent indemnes, lorsque les républicains firent irruption pour venir à leur rescousse…

– 6 –

Un seul monarque s'opposa à l'acquiescement général à la nouvelle règle, et c'était cette étrange survivance du médiévalisme, le « renard slave », le roi des Balkans. Il débattit et retarda sa soumission. Il fit preuve d'une combinaison extraordinaire de ruse et de témérité pour se soustraire aux sommations répétées de Brissago. Il affectait la mauvaise santé et une grande préoccupation pour sa nouvelle maîtresse officielle, car sa cour, semi-barbare, était constituée sur les meilleurs modèles romantiques. Sa

tactique était habilement appuyée par le docteur Pestovitch, son Premier ministre. À défaut d'établir ses prétentions à une indépendance complète, le roi Ferdinand Charles a agacé la conférence en proposant d'être traité comme un État protégé. Enfin, il professa une soumission peu convaincante et mit une foule d'obstacles au transfert de ses fonctionnaires nationaux vers le nouveau gouvernement. Dans cette affaire, il était soutenu avec enthousiasme par ses sujets, encore pour la plupart une paysannerie illettrée, passionnément, bien que confusément, patriote, et jusqu'ici sans connaissance pratique de l'effet des bombes atomiques. Plus particulièrement, Ferdinand Charles conserva le contrôle de tous les avions balkaniques.

Pour une fois l'extrême naïveté de Leblanc semble avoir été subjuguée par la duplicité royale. Leblanc poursuivit néanmoins la pacification générale du monde comme si la soumission balkanique avait été faite en toute bonne foi. Il annonça le démantèlement de la force aérienne qui gardait jusqu'alors le conseil de Brissago, pour le 15 juillet prochain. Ce qui ne l'empêcha pas de doubler le nombre de personnes en service ce jour-là et de prendre divers arrangements quant à leur disposition. Il consulta certains experts et lorsqu'il mit le roi Egbert dans la confidence, la sorte de prévoyance, si nette et explicite chez Leblanc, ramena à l'esprit de l'ancien monarque son fantasme à moitié oublié d'un Leblanc en pêcheur sous un parapluie vert.

Vers cinq heures du matin, environ, le 17 juillet, l'une des sentinelles extérieures de la flotte aérienne de Brissago, qui planait discrètement au-dessus de l'extrémité inférieure du lac de Garda, aperçut et héla un avion étrange qui volait vers l'ouest et, à défaut d'obtenir une réponse satisfaisante, il enclencha sa radio de bord pour donner l'alerte et se mit à donner la chasse à l'intrus. Un essaim d'avions alliés apparut très rapidement sur les montagnes à l'ouest, et avant que l'avion inconnu ne soit en vue de Côme, une douzaine d'appareils, impatients d'en découdre, se rapprochaient de lui. Le pilote semble avoir hésité, avoir tenté un piqué entre

les montagnes, puis s'être dirigé vers le sud, pour se retrouver face à un biplan d'interception. Il tourna alors dans l'œil du soleil levant et passa à moins de cent mètres de son poursuivant initial.

Le tireur d'élite qui s'y trouvait a immédiatement ouvert le feu et montra une fine compréhension de la situation en neutralisant d'abord le passager, le servant des bombes. Malgré les cris de douleur de son compagnon, le pilote était bien trop préoccupé à s'éloigner pour seulement jeter un coup d'œil derrière lui. Mais comme par deux fois il entendit des coups de feu, il laissa aller son moteur et s'accroupit dans l'habitacle, croyant ainsi se protéger. Et durant vingt minutes il pilota dans l'attente angoissée de se prendre une balle. Qui n'est jamais venue.

Quand, enfin, il trouva le courage de se redresser pour jeter un coup d'œil autour de lui, il vit trois grands avions tout proches. Il constata que son compagnon, touché par trois fois par les balles ennemies, gisait mort en travers de ses bombes. Le pilote comprit que ses poursuivants ne voulaient manifestement ni le perturber ni le tuer, mais inexorablement ils l'obligèrent à descendre son appareil de plus en plus bas. À la fin, il vira et se mit à voler à une centaine de mètres ou moins au-dessus des champs plats de riz et de maïs. Devant lui, à contre-jour du soleil matinal en train de se lever, se trouvait un village avec un clocher très haut et élancé et une ligne de câbles portant des étendards métalliques qu'il ne pouvait pas éviter. Il arrêta brusquement son moteur et tomba à plat. Il espérait peut-être atteindre les bombes lorsqu'il serait au sol, mais ses impitoyables poursuivants, volant juste au-dessus de lui, lui tirèrent dessus durant sa chute.

Trois autres avions virèrent sur l'aile et s'immobilisèrent dans l'herbe près de l'appareil brisé. Leurs passagers descendirent et, tenant leurs fusils légers à la main, coururent vers les décombres et les deux morts. La boîte en forme de cercueil, qui occupait le centre de la machine, s'était brisée et trois objets noirs, chacun avec deux anses comme

des oreilles de cruche, gisaient paisiblement au milieu du brancard.

Ces objets étaient si extrêmement importants aux yeux des aviateurs qu'ils en ignorèrent les deux hommes morts, qui gisaient ensanglantés et brisés au milieu de l'épave, comme ils auraient pu ignorer des grenouilles mortes sur un chemin de campagne.

« Mon Dieu ! » s'écria le premier. « Les voici ! »

« Et intactes ! » dit le second.

« Je n'ai jamais vu ces choses auparavant », reprit le premier.

« Elles sont plus grandes que je ne le pensais », dit le second.

Le troisième homme arriva. Il fixa un instant les bombes, puis tourna les yeux vers le mort au torse écrasé qui gisait dans un endroit boueux parmi les tiges vertes sous le centre de la machine.

« On ne peut prendre aucun risque », dit-il, comme s'il s'excusait.

Les deux autres se tournèrent également vers les victimes. « On doit le signaler », dit le premier homme. Une ombre passa entre eux et le soleil et ils levèrent les yeux pour voir l'avion qui avait tiré le dernier coup de feu. « Quelque chose à signaler ? », la question tomba du mégaphone.

« Trois bombes ! », répondirent ensemble les hommes sur le terrain.

« D'où viennent-ils ? » demanda le mégaphone.

Les trois tireurs d'élite se regardèrent les uns les l'autre et se dirigèrent ensuite vers les hommes morts. L'un d'eux eut une idée. « Signalez d'abord les bombes, cria-t-il en levant la tête vers l'avion, pendant que nous regardons. »

Ils furent rejoints par leurs aviateurs pour procéder aux investigations. Les six hommes entamèrent une chasse forcément sans ménagement dans sa hâte, pour trouver quelques éléments d'identification. Ils examinèrent les poches des hommes, leurs vêtements tachés de sang, la machine, la charpente. Ils retournèrent les corps et les

tirèrent de côté. Il n'y avait pas de marque de tatouage… Tout était minutieusement exempt de toute indication quant à l'origine.

« On ne trouve rien ! » crièrent-ils enfin.

« Pas un indice ? »

« Pas un indice. »

« Je descends », annonça l'homme au-dessus de leurs têtes…

– 7 –

Le renard slave se tenait sur le balcon métallique de son pittoresque palais *Art nouveau*[71] qui donnait sur le précipice surplombant sa lumineuse petite capitale. À côté de lui se tenait Pestovitch, grisonnant et rusé, et maintenant plein d'une excitation mal réprimée. Derrière eux, la porte-fenêtre s'ouvrait sur une grande pièce richement décorée d'aluminium et d'émail cramoisi. Le roi, interrogatif, jetait sans cesse des regards par-dessus son épaule. Il pouvait voir, à travers les deux portes ouvertes d'une petite antichambre aux murs d'azur, l'opérateur sans fil dans sa cabine, travaillant sans cesse aux communications.

Deux coursiers en uniformes pompeux attendaient nonchalamment dans l'appartement. La pièce était meublée avec une dignité majestueuse. Trônait en son centre une grande table recouverte de feutrine verte, avec d'énormes encriers en métal blanc et des cendriers à sable désuets, mais naturels pour une monarchie nouvelle et romantique. C'était la chambre du conseil du roi et autour d'elle maintenant, dans des attitudes d'intrigue en suspens, se tenait la demi-douzaine de ministres qui constituaient son cabinet. On les avait convoqués pour midi, mais à midi et demi encore, le roi traînait au balcon et semblait attendre des nouvelles qui ne venaient pas.

[71] En français dans le texte (NDT).

Le roi et son ministre avaient d'abord parlé à voix basse. Puis, ils s'étaient tus, car ils ne trouvaient plus rien à exprimer qu'une vague inquiétude. Là-bas, à flanc de montagne, se trouvaient les toits de métal blanc des longs bâtiments de ferme sous lesquels l'usine de bombes et les bombes étaient cachées. (Le chimiste qui avait fait tout cela pour le roi était mort subitement après la déclaration de Brissago.)

À cet instant, personne ne connaissait l'existence de ce dépôt interdit, sauf le roi, son conseiller et trois serviteurs extrêmement fidèles. Les aviateurs qui attendaient alors, dans la chaleur de la mi-journée, avec leurs engins porteurs de bombes et leurs opérateurs lanceurs de bombes, sur les terrains d'exercice de la caserne des motocyclistes, en contrebas, ignoraient encore la position des munitions qu'ils allaient devoir embarquer. Il était temps qu'ils s'y mettent si le projet devait fonctionner comme Pestovitch l'avait prévu.

C'était un plan magnifique. Il ne visait rien de moins que l'Empire du Monde. Le gouvernement des idéalistes et des professeurs là-bas, à Brissago, devait être réduit en miettes, puis à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, ces avions essaimeraient sur un monde qui s'était désarmé, pour proclamer Ferdinand Charles, le nouveau César, le Maître, Seigneur de la Terre. C'était un plan magnifique, mais la tension de cette attente des nouvelles du succès du premier coup était… considérable.

Le renard slave était blême. Il avait un nez remarquablement long, une moustache épaisse et courte et de petits yeux bleus un peu trop rapprochés pour être agréables. C'était son habitude d'agiter sa moustache avec des tractions brèves et nerveuses chaque fois que son esprit agité le troublait et, maintenant, ce mouvement devenait si incessant qu'il irritait Pestovitch au-delà des limites de l'endurance.

« Je vais y aller, dit le ministre, et voir quel est le problème avec la radio. Ils ne nous donnent rien, bon ou mauvais. »

Livré à lui-même, le roi ne cessait de s'occuper de sa moustache. Il se pencha, les coudes en avant, sur le rebord du balcon, laissant pendre ses deux longues mains blanches, de sorte qu'il avait l'air d'un chien pâle qui ronge un os. « Supposons qu'ils aient attrapé ses hommes, que devait-il faire ? Supposons qu'ils aient attrapé ses hommes ? »

Les horloges, dans les beffrois légèrement dorés de la ville en contrebas, indiquaient alors midi et demi.

Bien sûr, lui et Pestovitch y avaient pensé. Même s'ils avaient attrapé ses hommes, ils étaient tenus au secret… Ils seraient probablement tués lors de la capture… On pourrait nier d'une façon ou d'une autre, nier et encore nier.

C'est alors qu'il aperçut une demi-douzaine de petits points brillants très haut dans le bleu du ciel… Pestovitch sortait rejoindre le roi à cet instant. « Les messages du gouvernement, sire, sont tous arrivés chiffrés », dit-il. « J'ai mis un homme pour les… »

« REGARDEZ ! » interrompit le roi, tendant un index long et sec vers le ciel.

Pestovitch regarda dans cette indication puis, interrogatif, chercha une réponse sur le visage blême devant lui.

« Nous devons y faire face », Sire, dit-il.

Durant quelques instants ils regardèrent les spirales serrées des messagers en descendante, puis ils commencèrent une hâtive consultation…

Ils décidèrent que tenir un conseil à propos des détails d'une ultime reddition à Brissago était une chose d'apparence innocente que le roi pouvait très bien faire. De la sorte, lorsqu'enfin l'ex-roi Egbert, que le Conseil mondial avait envoyé comme son émissaire, arriva sur la scène, il découvrit le roi des Balkans presque théâtralement installé à la tête de ses conseillers, au milieu de sa cour. La porte sur les opérateurs radio était fermée. L'ex-roi de Brissago arriva comme un courant d'air à travers les rideaux. Les préposés du roi Ferdinand, de leur côté, semblaient accorder une large marge de confiance en l'état de leur monarque et en

l'assurance familière dans sa façon d'être, ce que démentait toutefois une certaine dureté dans son regard.

Firmin trottait derrière son roi et personne d'autre ne suivait. Et tandis que Ferdinand Charles se levait pour le saluer, il lui revint dans le cœur ce même sentiment glacial qu'il avait ressenti sur le balcon. Un sentiment qu'il repoussa pour passer aux gestes insouciants de son hôte. Car il était certain que n'importe qui pouvait déjouer ce bavard insensé qui, pour une simple idée et sur l'ordre d'un petit rationaliste français à lunettes, avait abattu la plus ancienne couronne du monde.

Il fallait nier, nier…

Et puis, lentement, et assez péniblement, il se rendit compte qu'il n'y avait rien à nier. Son visiteur, avec une aisance aimable, continua de parler de tout ce qui se disputait entre lui et Brissago, sauf…

Se pouvait-il qu'ils eussent été retardés ? Se pouvait-il qu'ils soient tombés en panne, en train de faire des réparations et qu'ils n'aient toujours pas été capturés ? Se pouvait-il qu'en ce moment même, tandis que ce fou bavardait, ils étaient là-bas parmi les montagnes lançant leur charge mortelle par-dessus le flanc de l'avion ?

D'étranges espoirs recommencèrent à soulever la queue du renard slave. Que disait l'homme ? Il fallait lui parler de toute façon, jusqu'à ce que l'on sache. À tout moment, la petite porte de cuivre derrière lui pouvait s'ouvrir avec la nouvelle de Brissago réduite en miettes. Alors ce serait un délicieux soulagement à la tension actuelle, que de mettre en état d'arrestation, immédiatement, ce bavard. Il pouvait être tué peut-être. « Quoi ? »

L'ex-roi était en train de répéter son observation. « Ils ont l'idée ridicule que votre confiance est basée sur la possession de bombes atomiques. »

Le roi Ferdinand Charles se ressaisit. Il protesta.

« Oh, tout à fait, dit l'ex-roi, tout à fait. »

« Quels motifs ? » L'ex-roi se permit lui-même un geste de désinvolture et se mit à glousser – pourquoi diable avait-il gloussé ?

« Pratiquement aucun, dit-il. Mais bien sûr, avec ces choses, il faut être très prudent. »

Et puis de nouveau, durant un court instant, quelque chose – comme l'ombre d'une dérision - brilla dans les yeux de l'envoyé et le roi Ferdinand fut à nouveau traversé par ce sentiment glacial, le long de sa colonne vertébrale.

Une semblable dépression envahit Pestovitch, qui observait l'intensité des traits tirés du visage de Firmin. Il vint au secours de son maître qui, craignait-il, protesterait trop.

« Faites des recherches ! » cria le roi. « Ou un embargo sur nos avions. »

« Ce serait juste un expédient temporaire, dit l'ex-roi Egbert, pendant que les recherches se poursuivent. »

Le roi fit appel à son conseil.

« Le peuple ne le permettra jamais, sire », dit un petit homme animé dans un magnifique uniforme.

« Vous devez le faire », dit l'ex-roi, en s'adressant cordialement à tous les conseillers.

Le roi Ferdinand jeta un coup d'œil à la porte de cuivre fermée, par laquelle aucune nouvelle ne parvenait.

« Quand voudriez-vous lancer cette recherche ? »

L'ex-roi était radieux. « Nous ne pourrions pas le faire avant après-demain », dit-il.

« Seulement la capitale ? »

« Où ailleurs ? » demanda l'ex-roi, encore plus gaiement.

« Pour ma part, dit l'ex-roi confidentiellement, je trouve toute l'affaire ridicule. Qui serait assez fou pour cacher des bombes atomiques ? Personne. S'il est attrapé, la pendaison est certaine – certaine, et presque aussi certaine la mort par explosion, s'il ne l'est pas. Mais aujourd'hui, je dois prendre les commandes, comme sur le reste du monde. Et me voici. »

Le roi songeait qu'il n'avait jamais rencontré une bienveillance aussi détestable. Il jeta un coup d'œil à

Pestovitch, qui acquiesça presque imperceptiblement. C'était bien, de toute façon, d'avoir affaire à un imbécile. Ils auraient pu envoyer un diplomate. « Bien sûr, dit le roi, je reconnais la force irrésistible – et une sorte de logique – dans ces ordres de Brissago. »

« Je savais que vous le feriez », dit l'ex-roi, avec un air de soulagement. « Donc, nous allons pouvoir nous arranger… »

Ils s'arrangèrent d'une manière quelque peu informelle. Aucun avion balkanique ne devait s'aventurer dans les airs tant que les recherches n'étaient pas terminées. Et, pendant ce temps, les flottes du gouvernement mondial planeraient et tourneraient dans le ciel. Les villes devaient être placardées avec des offres de récompense à quiconque aiderait à la découverte des bombes atomiques…

« Vous signerez ça », dit l'ex-roi.

« Pourquoi ? »

« Pour montrer que nous ne vous sommes nullement hostiles. »

Pestovitch fit un « oui » à son maître.

« Et puis, vous voyez », déclara l'ex-roi avec cette facilité qui lui était propre, « nous aurons beaucoup d'hommes ici. Nous solliciterons l'aide de votre police et nous fouillerons toutes vos affaires. Et puis tout sera fini. En attendant, si je peux être votre invité… »

Lorsque Pestovitch se retrouva de nouveau seul avec le roi, il le trouva dans un état d'émotions indescriptibles. Son esprit s'agitait comme une mer par grand vent. Un instant il était exalté et plein de mépris pour « cet âne » et sa « recherche » et l'instant d'après, il était dans une fosse de terreur. « Ils les trouveront, Pestovitch, et puis ils nous pendront. »

« Nous pendre ? »

Et le roi mit son long nez presque à toucher le visage de son conseiller. « Cette brute tout sourire VEUT nous pendre », dit-il. « Et il nous pendra, si nous lui donnons ne serait-ce que l'ombre d'une chance. »

« Mais toute leur civilisation d'État moderne ! »

« Pensez-vous qu'il y ait une quelconque pitié dans cet aréopage de pharisiens vivisecteurs impies ? » s'écria le dernier roi romantique. « Croyez-vous, Pestovitch, qu'ils comprennent quelque chose à une haute ambition ou à un magnifique rêve ? Croyez-vous que notre galante et sublime aventure les intéresse ? Me voici, le dernier, le plus grand et le plus romantique des Césars et, pensez-vous qu'ils vont rater l'occasion de me pendre comme un chien s'ils le peuvent, me tuer comme un rat dans son trou ? Et ce renégat ! Lui qui était autrefois un roi oint ! …

« Je hais ce genre d'œil qui tantôt rit tantôt s'endurcit », dit le roi.

« Je ne resterai pas assis ici pour me faire attraper comme un lapin fasciné », conclut le roi. « Nous devons déplacer ces bombes. »

« C'est risqué », dit Pestovitch. « Laissons-les tranquilles. »

« Non », dit le roi. « Déplacez-les près de la frontière. Ensuite, pendant qu'ils nous surveillent ici – ils nous surveilleront toujours ici maintenant – nous pouvons acheter un avion à l'étranger et les récupérer… »

Le roi fut dans une humeur fiévreuse et irritable toute la soirée, mais il n'en fit pas moins ses projets avec une ruse infinie. Ils devaient éloigner les bombes. Ils allaient utiliser une paire de camions de foin avec moteur atomique. Les bombes pourraient être cachées sous le foin… Pestovitch allait et venait, donnant ses instructions aux fidèles serviteurs, planifiant et planifiant encore…

Le roi et l'ex-roi discutèrent encore très agréablement d'un certain nombre de sujets. Durant tout ce temps, au fond de l'esprit du roi Ferdinand Charles s'agitait le mystère de son avion disparu. Il n'y eut aucune nouvelle de sa capture et aucune nouvelle de son succès. À tout moment, toute cette puissance supposée à l'arrière de son visiteur pouvait s'effondrer et disparaître…

Il était minuit passé, lorsque le roi, vêtu d'une cape et d'un chapeau mou qui aurait très bien pu servir à un petit fermier ou à tout homme respectable de la classe moyenne, se glissa

par une porte de service discrète, du côté est de son palais, qui donnait sur des jardins densément boisés, qui descendaient en une série de terrasses, jusqu'à la ville. Pestovitch et son valet de garde Peter, tous deux enveloppés d'un semblable déguisement, sortirent parmi les lauriers qui bordaient l'allée et le rejoignirent. C'était une nuit claire et chaude, mais les étoiles semblaient inhabituellement petites et éloignées à cause des avions, chacun traînant un projecteur, qui balayait çà et là le bleu sombre de la nuit. En sortant du palais, le roi eut l'impression éphémère d'une grande poutre pesant sur ses épaules. Puis, cette sensation disparut, instantanément, ce qui le rassura. Mais, alors qu'ils étaient encore dans les jardins du palais, un projecteur les trouva et s'attarda sur eux.

« Ils nous voient », s'écria le roi.

« Ils ne nous feront rien », dit Pestovitch.

Le roi regarda en l'air, vers un œil de lumière calme et rond, qui sembla lui faire un clin d'œil et disparaître, le laissant aveuglé…

Les trois hommes se mirent en route. Près de la petite porte de la grille du jardin que Pestovitch avait fait déverrouiller, le roi s'arrêta à l'ombre d'un haut bâtiment et regarda l'endroit derrière lui. Le bâtiment était très haut et étroit, dans un style moyenâgeux, mais à la mode du XXe siècle. Du Moyen Âge en acier et en bronze, en fausse pierre et en verre opaque. Contre le ciel, il éclatait en une profusion de flèches. En haut de l'aile est, se trouvaient les fenêtres des appartements de l'ex-roi Egbert. L'une d'elles était très éclairée et, à contre-jour, une petite silhouette noire se tenait immobile et regardait la nuit.

Le roi gronda.

« Il ne sait pas que nous sommes en train de lui glisser entre les doigts », dit Pestovitch.

Et à cet instant, ils virent l'ex-roi tendre lentement les bras, comme quelqu'un qui s'étire, bâille, plisse les yeux et se retourne vers son lit, sans doute.

À travers les vieilles ruelles sinueuses de la capitale, le roi se pressait. Au lieu de rendez-vous prévu, une minable

automobile atomique les attendait. C'était un fiacre de location de la plus basse qualité, avec des panneaux de métal teintés et des coussins dégonflés. Le chauffeur était l'un des chauffeurs ordinaires de la capitale, mais à côté de lui était assis le jeune secrétaire de Pestovitch, qui connaissait le chemin de la ferme où étaient cachées les bombes.

L'automobile se fraya un chemin à travers les rues étroites de la vieille ville, qui étaient encore éclairées et encombrées – car la flotte de dirigeables, au-dessus de leurs têtes, avait maintenu les cafés ouverts et les gens dehors. Ils franchirent le grand pont neuf qui les conduirait vers la campagne. Et tout au long du parcours dans sa capitale, le roi, qui espérait surpasser César, se tint assis et très tranquille, et personne ne parla. Et tandis qu'ils entraient peu à peu dans la campagne obscure, ils s'aperçurent que les projecteurs aériens erraient sur les champs et les forêts, comme les fantômes de géants inquiets. Le roi se pencha en avant et regarda ces blancheurs flottantes et, de temps en temps, il levait les yeux pour voir les vaisseaux volants au-dessus de sa tête.

« Je n'aime pas ça », dit le roi.

À cet instant, une de ces taches de clair de lune s'arrêta autour d'eux et sembla suivre leur automobile. Le roi recula.

« Les choses sont trop tranquilles », dit le roi. « C'est comme être traqué par des chats blancs et maigres. »

Il regarda à nouveau. « Ce type nous regarde », dit-il.

Et puis soudain, il céda à la panique. « Pestovitch, dit-il en serrant le bras de son ministre, ils nous surveillent. Je ne vais pas jusqu'au bout. Ils nous regardent. Je rentre. »

Pestovitch protesta. « Dites au chauffeur de rentrer », dit le roi, et il essaya d'ouvrir la fenêtre. Pendant quelques instants, il y eut une lutte sinistre dans l'automobile, une foire d'empoigne et un coup fut donné. « Je ne peux pas aller jusqu'au bout », répéta le roi, « je ne peux pas aller jusqu'au bout. »

« Mais ils nous pendront », dit Pestovitch.

« Pas si nous abandonnons maintenant. Pas si nous rendons les bombes. C'est vous qui m'avez entraîné là-dedans… »

À la fin, Pestovitch céda. Il y avait une auberge à moins d'un kilomètre, à peu près, de la ferme. Ils pourraient y débarquer et le roi pourrait prendre de l'eau-de-vie et reposer ses nerfs pendant un certain temps. Et s'il jugeait toujours bon de repartir, il pourrait repartir.

« Regardez », dit Pestovitch, « la lumière s'est encore éteinte. »

Le roi regarda en l'air. « Je crois qu'il nous suit sans lumière », dit le roi.

La petite auberge était vieille et sale. Le roi y resta un moment, dubitatif, et voulut revenir en arrière et se jeter à la merci du Conseil mondial. « S'il y a un Conseil », dit Pestovitch. « Peut-être qu'en ce moment vos bombes lui ont réglé son compte. »

« Mais si c'était le cas, ces avions infernaux seraient partis. »

« Ils ne le savent peut-être pas encore. »

« Mais, Pestovitch, pourquoi n'avez-vous pas pu faire tout cela sans moi ? »

Pestovitch ne répondit pas tout de suite. « J'étais pour laisser les bombes à leur place », dit-il enfin, et il se dirigea vers la fenêtre. Autour de leur taxi brillait un cercle de lumière vive. Pestovitch eut alors une idée brillante. « Je vais envoyer mon secrétaire mimer une sorte de dispute avec le chauffeur. Quelque chose qui les intéressera de là-haut. Pendant ce temps, vous, moi et Peter, nous sortirons par-derrière et, en longeant les haies, nous irons jusqu'à la ferme… »

Cette proposition était digne de la subtile réputation de Pestovitch et cela apportait une bonne solution au problème.

En dix minutes, ils franchirent le mur de la basse-cour, mouillés, boueux et essoufflés, et se mirent à courir vers les granges, sans qu'on ne les repère. Mais, alors qu'ils approchaient des granges, le roi laissa échapper quelque

chose comme un gémissement mêlé de malédiction. Tout autour d'eux brillait la lumière – puis elle disparut.

Mais était-elle passée d'un coup sans les voir ou s'était-elle attardée juste une seconde ? « Ils ne nous ont pas vus », dit Peter.

« Je ne pense pas qu'ils nous aient vus », dit le roi, et il regarda fixement la lumière s'envoler vers le flanc de la montagne, s'attarder une seconde autour d'une meule de foin, puis revenir à toute allure.

« Dans la grange ! » cria le roi.

Il se cogna le tibia contre quelque chose, puis les trois hommes se retrouvèrent à l'intérieur de l'immense grange aux poutres d'acier, dans laquelle se trouvaient les deux camions de foin à moteur qui devaient emporter les bombes. Kurt et Abel, les deux frères de Peter, y avaient amené les camions en plein jour. La moitié supérieure du foin avait été retirée, prête à recouvrir les bombes, dès que le roi montrerait la cachette. « Il y a une sorte de fosse ici », dit le roi. « N'allumez pas d'autre lanterne. Cette clé libère un anneau… »

Durant un moment, à peine un mot fut échangé dans l'obscurité de la grange. On entendit le bruit d'une dalle qu'on soulève, puis de pieds descendant une échelle dans une fosse. Puis des chuchotements, puis une respiration lourde, alors que Kurt se débattait avec la première des bombes cachées.

« Allez, on recommence », dit le roi. Puis il se mit à haleter. « Maudite soit cette lumière. Pourquoi, au nom du ciel, n'avons-nous pas fermé la porte de la grange ? » Car la grande porte était complètement ouverte et toute la cour vide et sans vie à l'extérieur et la porte et deux mètres du sol de la grange baignaient dans l'éclat bleu d'un projecteur inquisiteur.

« Fermez la porte, Peter », dit Pestovitch.

« Non », s'écria le roi trop tard, alors que Peter s'avançait vers la lumière. « Ne vous montrez pas ! » cria le roi. Kurt fit un pas en avant et repoussa son frère. Pendant un moment, les cinq hommes restèrent immobiles. Il semblait que la lumière ne s'éteindrait jamais. Puis, brusquement elle s'est

éteinte, les laissant aveuglés. « Maintenant », dit le roi, mal à l'aise, « maintenant fermez la porte. »

« Pas complètement, s'écria Pestovitch. « Laissez-nous une fente pour que nous sortions par là… »

Ce fut un travail acharné que de déplacer les bombes. Pendant un certain temps, même le roi travailla comme un homme ordinaire. Kurt et Abel montaient les grosses sphères noires et Peter les apportait aux camions, tandis que le roi et Pestovitch aidaient à les placer dans le foin. Ils faisaient le moins de bruit possible…

« Chut ! » souffla le roi. « Qu'est-ce que c'est ? »

Mais Kurt et Abel n'avaient pas entendu et montaient maladroitement sur l'échelle avec le reste de la charge.

« Chut ! » Peter courut vers eux, leur faisant une remontrance à voix basse. Maintenant, tous étaient immobiles.

La porte de la grange s'ouvrit un peu plus et, contre la faible lumière bleue à l'extérieur, ils virent la forme noire d'un homme.

« Y'a quelqu'un ? » demanda-t-il, avec un accent italien.

Le roi en eut des sueurs froides. Alors Pestovitch répondit : « Seulement un pauvre fermier qui charge du foin », dit-il, et il ramassa une énorme fourche à foin et avança doucement.

« Vous chargez votre foin à un très mauvais moment et sous un très mauvais éclairage », dit l'homme à la porte en regardant à l'intérieur. « N'avez-vous pas de lumière électrique ici ? »

Puis, soudainement, il alluma une torche électrique et, ce faisant, Pestovitch s'élança. « Sortez de ma grange ! » cria-t-il en enfonçant la fourche dans la poitrine de l'intrus. Il avait vaguement l'idée de poignarder l'homme pour le faire taire. Mais l'homme cria très fort lorsque les dents de la fourche l'ont transpercé et l'ont fait reculer et, instantanément, il y eut un bruit de pas courant dans la cour.

« Bombes ! » s'écria l'homme à terre, luttant avec la fourche entre ses mains. Et comme Pestovitch s'avançait en titubant

par la force de sa propre poussée, il fut atteint d'une balle dans le corps par l'un des deux nouveaux venus.

L'homme au sol était grièvement blessé, mais courageux. « Des bombes ! », répéta-t-il, et il se redressa pour se mettre à genoux et braqua sa torche électrique sur le visage du roi. « Abattez-les ! », cria-t-il en toussant et en crachant du sang, si bien que le halo de lumière autour de la tête du roi se mit à danser.

Pendant un moment, dans ce cercle de lumière tremblotant, les deux hommes virent le roi agenouillé dans la benne et Peter sur le sol de la grange à côté de lui. Le vieux renard les regarda de côté – pris au piège, comme une créature maléfique à face blanche. Et puis, pris d'un héroïsme suicidaire, il se pencha sur la bombe devant lui avec l'intention de la faire exploser. Les deux hommes tirèrent ensemble et le roi se prit une balle dans la tête.

La partie supérieure de son visage sembla disparaître.

« Tuez-les ! », cria à nouveau l'homme qui avait été enfourché. « Tuez-les tous ! »

Puis sa lumière s'éteignit, et il roula en gémissant aux pieds de ses camarades.

Comme chacun portait sa propre lumière, en un instant tout fut à nouveau visible dans la grange. Ils tirèrent sur Peter alors même qu'il levait les mains en signe de reddition.

Kurt et Abel, en haut de l'échelle, hésitèrent un instant, puis replongèrent dans la fosse. « Si nous ne les tuons pas », dit l'un des tireurs d'élite, « ils vont nous réduire en lambeaux. »

« Ils sont descendus par cette écoutille. Viens ! … »

« Les voici. Les mains en l'air ! Éclairez-les pendant que je tire… »

– 8 –

Il faisait encore bien noir lorsque le valet de chambre et Firmin arrivèrent ensemble et dirent à l'ex-roi Egbert que l'affaire était réglée.

Il se mit en position assise sur le côté de son lit. « Est-ce qu'il est sorti ? » demanda l'ex-roi.

« Il est mort », dit Firmin. « Il a été abattu. »

L'ex-roi réfléchit. « C'est à peu près la meilleure chose qui aurait pu arriver », déclara-t-il. « Où sont les bombes ? »

« Dans cette ferme d'en face ! »

« Pourquoi ?! L'endroit est en vue ! Allons. Je vais m'habiller. Y a-t-il quelqu'un ici, Firmin, pour nous servir une tasse de café ? »

À travers la pénombre affamée de l'aube, l'automobile de l'ex-roi le transporta jusqu'à la ferme où le dernier roi rebelle gisait parmi ses bombes. Le bord du ciel brillait, l'est devenait lumineux et le soleil se levait à peine sur les collines, lorsque le roi Egbert atteignit la cour de la ferme. Là, il trouva les camions de foin sortis de la grange, avec les terribles bombes toujours emballées dessus.

Une vingtaine d'aviateurs tenaient la cour et, à l'extérieur, quelques paysans se tenaient en petit groupe et regardaient, ignorant encore ce qui s'était passé. Contre le mur de pierre de la cour de la ferme, cinq corps gisaient soigneusement côte à côte. Pestovitch avait une expression de surprise sur son visage et le roi était principalement identifiable par ses longues mains blanches et sa moustache blonde. L'aviateur blessé avait été transporté jusqu'à l'auberge.

L'ex-roi donna des instructions sur la manière dont les bombes devaient être transportées vers les nouveaux laboratoires spéciaux, au-dessus de Zurich, où elles pourraient être déballées dans une atmosphère de chlore. Puis, il se tourna vers les cinq formes immobiles. Leurs cinq paires de pieds collés avec une curieuse et rigide unanimité…

« Que pouvions-nous faire d'autre ? » dit-il, en réponse à une protestation intérieure.

« Je me demande, Firmin, s'il y en a d'autres. »

« Des bombes, monsieur ? » demanda Firmin.

« Non, des rois comme celui-ci… »

« Quelle lamentable folie que ça ! » dit l'ex-roi en suivant le courant de ses pensées. « Firmin, en tant qu'ancien

professeur de politique internationale, je pense qu'il vous incombe de les enterrer. »

« Là ? »

« Non, ne les mettez pas près du puits. Les gens devront boire à ce puits. Enterrez-les là-bas, quelque part dans le champ. »

5. LA NOUVELLE ÉTAPE

– 1 –

La tâche qui incombait à l'Assemblée de Brissago, considérée comme nous pouvons le voir maintenant, du point de vue de la clarification des choses accomplies, était simple dans ses grandes lignes. Il s'agissait essentiellement de placer l'organisation sociale sur les bases nouvelles que le progrès rapide et accéléré des connaissances humaines avait rendues nécessaires. Le Conseil avait été réuni avec la hâte d'une expédition de sauvetage, et il fut confronté à un naufrage. Mais ce naufrage s'avéra irréparable, et les seules possibilités étaient soit la rechute de l'humanité dans la barbarie des peuplades agricoles, dont elle s'était si douloureusement extirpée, soit l'acceptation de la science achevée, comme la base d'un nouvel ordre social.

Les vieilles tendances de la nature humaine, comme la méfiance, la jalousie, l'individualisme et l'agressivité, étaient incompatibles avec le monstrueux pouvoir destructeur des nouveaux moyens de destruction que la logique inhumaine, associée à la science, avait produits. L'équilibre ne pourrait être rétabli que par la civilisation se détruisant elle-même, jusqu'au point où les appareils modernes ne pourraient plus être produits, ou par la nature humaine s'adaptant dans ses institutions aux nouvelles conditions. C'est pour mettre en œuvre cette dernière option que l'assemblée existait.

Tôt ou tard, l'humanité aurait été confrontée à ce choix. Le développement soudain de la science atomique n'a fait que

précipiter et accélérer, d'une façon dramatique, la confrontation entre l'habituel et le nouveau, dans une tension qui s'est accumulée depuis que le premier silex fut taillé ou le premier feu allumé ensemble. Du jour où l'homme s'est forgé un outil et s'est laissé approcher par un autre mâle, il a complètement cessé d'être une chose d'instinct et de convictions sans trouble. À partir de ce jour-là, une brèche grandissante s'est dessinée entre ses passions égoïstes et les besoins sociaux.

Lentement, il s'adapta à la vie de propriétaire et ses élans passionnés s'élargirent aux exigences du clan et de la tribu. Mais, si ses impulsions pouvaient s'élargir, le chasseur, le vagabond et l'émerveillement latent dans son imagination devançaient leur développement. L'homme n'a jamais été tout à fait soumis à sa terre ni tout à fait apprivoisé à sa maison. Partout il fallait un enseignement et le prêtre pour le maintenir dans les limites de la vie de la charrue et de la garde des bêtes. Lentement, un vaste système d'impératifs traditionnels se superposa à ses instincts, impératifs admirablement propres à faire de lui ce cultivateur, ce hachoir à bestiaux, qui fut pendant deux fois dix mille ans l'homme normal.

Et, non préméditée, non désirée, des accumulations de son travail est née la civilisation. La civilisation était le surplus agricole. Elle est apparue sous forme de commerce, de pistes et de routes, elle a poussé des bateaux sur les fleuves et a bientôt envahi les mers. Et dans ses cours primitives, dans ses temples devenus riches et tranquilles et au milieu du mélange des populations, dans les villes portuaires, la spéculation, la philosophie et la science prirent leur essor. Ainsi débuta le nouvel ordre, qui s'est enfin établi en tant que vie humaine.

Lentement d'abord, au fur et à mesure que nous les avons tracés, puis avec une vitesse croissante, les nouveaux pouvoirs ont été fabriqués. L'homme, dans son ensemble, ne les a pas recherchés ni désirés. Ils furent jetés dans sa main. Durant un certain temps, les hommes ont adopté et utilisé ces

nouvelles choses et les nouveaux pouvoirs, comme par inadvertance, au fur et à mesure qu'ils venaient à lui, sans se soucier des conséquences. Durant des générations interminables, le changement l'a conduit très doucement. Mais quand il fut mené assez loin, le changement a accéléré le rythme. C'est par une série de chocs, que l'homme réalisa enfin qu'il vivait de moins en moins selon l'ancienne vie et de plus en plus selon la nouvelle.

Déjà, avant la libération de l'énergie atomique, les tensions entre l'ancien mode de vie et le nouveau étaient intenses. Elles étaient bien plus intenses qu'elles ne l'avaient été même lors de l'effondrement du système impérial romain. D'un côté, la vie ancienne de la famille, de la petite communauté et de la petite industrie, de l'autre une nouvelle vie, à plus grande échelle, avec des horizons plus lointains et un étrange sens du but. Déjà il devenait évident que les hommes devaient vivre d'un côté ou de l'autre. On ne pouvait pas avoir de petits commerçants et des entreprises syndiquées sur le même marché, des charretiers endormis et des trolleys à moteur sur la même route. Les arcs et les flèches et des tireurs d'élite aéroportés dans la même armée. Ou encore les industries de paysans analphabètes et les usines motorisées dans le même monde. Et encore moins, était-il possible que l'on puisse avoir les idées, les ambitions, la cupidité et la jalousie des paysans, tout en les équipant des grands engins de destruction du nouvel âge.

S'il n'y avait pas eu de bombes atomiques pour réunir la majeure partie de l'intelligence dirigeante du monde à cette conférence hâtive de Brissago, il y aurait quand même eu, s'étendant sur de vastes étendues et un espace de temps considérable, peut-être, une conférence moins formelle, de personnes responsables et compréhensives, à propos des problèmes posés par cette opposition mondiale.

Si l'œuvre d'Holsten s'était étalée sur des siècles et avait été communiquée au monde par degrés imperceptibles, elle n'en aurait pas moins obligé les hommes à se concerter et à dresser un plan pour l'avenir. En effet, déjà s'accumulait, cent ans

avant la crise, une littérature d'anticipation. Il y avait tout un tas d'intrigues disponibles pour la conférence, à propos d'un « État moderne ». Ces bombes n'avaient fait qu'accentuer et dramatiser un problème déjà en développement.

– 2 –

Cette assemblée n'était pas le fruit d'esprits exceptionnels ou de super-intelligences dans le contrôle des affaires. Il était de notoriété que, jusqu'au rassemblement à Brissago, ses membres traînaient des idées avec eux. Des idées qui étaient les conséquences du « choc moral » que les bombes avaient provoqué dans l'humanité. À ce titre, il n'y a aucune raison de supposer que ses personnalités individuelles étaient largement au-dessus de la moyenne. On pourrait citer mille cas d'erreur et d'inefficacité dans ses démarches dues à l'oubli, à l'irritabilité ou à la fatigue de ses membres. Elle a beaucoup expérimenté et a souvent foiré. À l'exception d'Holsten, dont le don était hautement spécialisé, on peut se demander s'il y avait un seul homme de premier ordre dans la qualité humaine dans cette assemblée. Mais elle avait une crainte modeste d'elle-même et, en conséquence, une sincérité qui faisait toute sa distinction. Il y avait, bien sûr, une noble simplicité chez Leblanc, mais même de lui on pouvait se demander s'il n'était pas bon et honnête d'esprit, plutôt qu'un grand esprit au plein sens du terme.

L'ex-roi avait de la sagesse et un certain élan romanesque. Il était un homme parmi des milliers, même s'il n'était pas un homme parmi des millions, mais ses mémoires, et même sa décision d'écrire des mémoires, lui donnèrent toute sa qualité, ainsi qu'à ses associés. Le livre fait une lecture admirable, mais étonnante. En ce sens, il considérait le grand travail que le Conseil tenait pour acquis, comme un petit enfant considère Dieu. C'est comme si cela n'avait aucun sens pour lui. Il raconte des futilités amusantes sur son cousin Wilhelm et son secrétaire Firmin. Il se moque du président américain, qui était, en effet, plutôt un petit accident de la

machine politique, qu'un représentant américain. Et il décrit longuement comment il s'est perdu durant trois jours dans les montagnes en compagnie du seul membre japonais. Un égarement qui semble n'avoir causé aucune interruption sérieuse des travaux du Conseil…

La conférence de Brissago a été décrite maintes et maintes fois, comme s'il s'agissait d'un rassemblement de la fleur même de l'humanité. Perchée là-haut, par le caprice ou la sagesse de Leblanc, elle avait un certain caractère olympien. Et la tendance naturelle de l'esprit humain à élaborer une telle similitude voudrait qu'on accorde à ses membres des ressemblances avec les dieux.

Il serait tout aussi raisonnable de la comparer à l'une de ces réunions forcées sur les sommets des montagnes, qui ont dû se produire durant les premières phases du Déluge. La force du Conseil ne résidait pas en lui-même, mais dans les circonstances qui avaient vivifié son intelligence, dissipé ses vanités et l'avaient émancipé des ambitions et des antagonismes traditionnels. Il était dépouillé de l'accumulation des siècles. C'était un gouvernement nu, avec toute cette liberté d'action que la nudité permet. Et ses problèmes lui étaient posés avec une clarté sans commune mesure avec les indications compliquées et déconcertantes d'autrefois.

– 3 –

Face à toute indulgence capricieuse dans les dissensions internes, le monde sur lequel se penchait le Conseil présentait une tâche tout à fait et suffisamment immense et trop urgente. Il peut être intéressant d'esquisser en quelques phrases la condition de l'humanité à la fin de la période des états belligérants, dans l'année de crise qui a suivi la libération de l'énergie atomique. C'était un monde extraordinairement limité, quand on le mesure selon des critères plus récents, et il était à présent dans un état de confusion et de détresse extrême.

Il faut se rappeler qu'à cette époque les hommes devaient encore se répandre sur d'énormes étendues de la surface émergée du globe. Il y avait de vastes montagnes sauvages, des forêts sauvages, des déserts de sable et des terres gelées. Les hommes étaient encore étroitement dépendants de l'eau et des sols arables dans les climats tempérés ou subtropicaux. Ils ne vivaient abondamment que dans les vallées fluviales, et toutes leurs grandes villes s'étaient développées sur de grands fleuves navigables ou à proximité de ports sur la mer. Sur de vastes étendues, même de ces terres propices, les mouches et les moustiques, vecteurs d'infections, avaient jusqu'à présent vaincu l'invasion humaine et, sous leur protection, les forêts vierges restèrent intactes. En effet, le monde entier, même dans ses quartiers les plus peuplés, était crasseux de mouches et fourmillant d'insectes inutiles dans une mesure qui est aujourd'hui presque incroyable.

Une carte de la population du monde en 1950 aurait suivi si étroitement le bord de mer et le cours d'une rivière dans sa teinte plus foncée qu'elle aurait donné l'impression que l'homo sapiens était un animal amphibie. Ses routes et ses voies ferrées s'étendaient également le long des contours inférieurs. Et, seulement ici ou là, perçaient-elles une barrière de montagne pour atteindre une station de vacances au-dessus de mille mètres. Et, même au travers des océans, son trafic maritime suivait des lignes bien définies, de sorte que des centaines de milliers de kilomètres carrés d'océan n'avaient jamais été traversés, sauf par hasard, par aucun navire.

Dans les mystères du globe solide sous ses pieds, l'homme n'avait pas encore creusé à plus de huit mille mètres et il n'y avait pas encore quarante ans qu'avec une tragique obstination, il avait atteint les pôles terrestres. La richesse minérale illimitée des cercles arctique et antarctique était encore enfouie sous de vastes accumulations de glace immémoriale, et les richesses secrètes des zones intérieures de la croûte terrestre étaient inexploitées, voire insoupçonnées. Les régions de haute montagne n'étaient

connues que d'une poignée de guides et de grimpeurs et des habitués de quelques hôtels décharnés. Et les vastes bandes de terre sans pluie, qui s'étendent à travers les masses continentales, du Gobi au Sahara et le long de l'épine dorsale de l'Amérique, avec leur air parfait, leurs bains quotidiens de soleil ardent, leurs nuits de sérénité fraîche et d'étoiles brillantes, et leurs réservoirs d'eau profonde, n'étaient encore que des désolations de peur et de mort pour l'imagination populaire.

Et, à présent, sous le choc des bombes atomiques, les grandes masses de population, qui s'étaient rassemblées dans les énormes centres-villes miteux de l'époque, ont été dépossédées et dispersées de manière désastreuse dans les zones rurales environnantes. C'était comme si une force brutale, rendue impatiente par l'aveuglement de l'homme, avait, dans l'intention délibérée d'un réarrangement de la population sur des lignes plus saines, ébranlé le monde. Les grandes régions industrielles et les grandes villes qui avaient échappé aux bombes étaient, du fait de leur effondrement économique total, dans une situation presque aussi tragique que celles qui avaient été embrasées. Les campagnes étaient ainsi dans le désordre d'une multitude d'inconnus errants et anarchiques.

Dans certaines parties du monde, la famine faisait rage, et dans de nombreuses régions, il y avait la peste… Les plaines du nord de l'Inde, qui étaient devenues de plus en plus dépendantes, pour le bien-être général, des chemins de fer et du grand système de canaux d'irrigation, que la section maligne des patriotes avait détruits, étaient dans un état de grande détresse. Des villages entiers étaient à l'agonie, personne n'y prêtant attention. Les tigres et les panthères mêmes, qui s'attaquaient aux survivants émaciés, retournèrent infectés dans la jungle pour y périr. De vastes régions de Chine étaient la proie de bandes de brigands…

C'est une chose remarquable qu'aucun récit contemporain complet de l'explosion des bombes atomiques n'ait survécu. Il y a, bien sûr, d'innombrables allusions et récits partiels, et

c'est à partir d'eux que les époques ultérieures ont dû reconstituer l'image de ces dévastations.

Les phénomènes liés aux bombes, il faut s'en souvenir, changeaient beaucoup d'un jour à l'autre, et même d'une heure à l'autre. Au fur et à mesure que les bombes se consumaient, elles changeaient de position, projetaient des fragments ou entraient en contact avec de l'eau ou une texture fraîche du sol. Barnet, qui est allé jusqu'à une cinquantaine de kilomètres de Paris, début d'octobre, s'est principalement préoccupé, dans son récit, de la confusion sociale à la campagne et des problèmes de son commandement militaire, évoquant toutefois la forte densité des nuages de vapeur « tout le long du ciel au sud-ouest ». Il parle aussi de l'éclat rougeoyant des bombes en fusion, qui se reflétait la nuit sur les masses nuageuses. Certaines parties de Paris brûlaient encore et de nombreuses personnes campaient dans les champs, même à cette distance, surveillant des tas précieux de butin récupéré. Barnet décrit aussi le grondement lointain des explosions – « comme des trains passant sur des ponts de fer ».

D'autres descriptions sont en accord avec ce qu'a écrit Barnet. Elles parlent toutes de « réverbérations continues », ou de « bruits sourds et martelés », ou d'autres semblables expressions. Tous les témoignages s'accordent pour décrire une immense nappe de vapeur, d'où la pluie tombait soudain à torrents et au milieu de laquelle jouaient des éclairs. En se rapprochant de Paris, un observateur aurait rencontré de plus en plus de camps de sauvetage bloquant les villages. Avec un grand nombre de personnes, souvent affamées et souffrantes, campant sous des tentes improvisées, parce qu'il n'y avait pas d'endroit où aller.

Le ciel se couvrait de plus en plus densément, jusqu'à ce qu'enfin il efface la lumière du jour et ne laisse plus qu'un éclat rouge terne « extraordinairement déprimant pour l'esprit ». Dans cette lumière terne, un grand nombre de personnes vivaient encore, accrochées à leurs maisons et, dans de nombreux cas, subsistaient dans un état de famine

partielle grâce aux produits de leurs jardins et aux magasins des marchands de provisions.

En allant encore plus loin, l'enquêteur aurait atteint le cordon de police, qui tentait de contrôler l'entreprise désespérée de ceux qui voulaient rentrer chez eux ou sauver leurs biens les plus précieux dans la « zone de danger immédiat ».

Cette zone était plutôt définie arbitrairement. Si notre spectateur avait pu obtenir la permission d'y entrer, il serait entré aussi dans une zone de tumulte, une zone de tonnerres perpétuels, éclairée d'une étrange lumière rouge violacé, frémissante et ondoyante de l'incessante explosion de la substance radioactive. Des blocs entiers de bâtiments étaient en feu et brûlaient férocement, les flammes tremblantes et irrégulières, toutes horribles qu'elles soient, pouvaient faire pâle figure en comparaison du puissant éclat cramoisi en arrière-plan. Les coquilles vides d'autres édifices déjà incendiés s'élevaient, percées de lignes de fenêtres béantes contre la brume rougeoyante.

Chaque pas de plus aurait été aussi dangereux qu'une descente dans le cratère d'un volcan en activité. Ces impacts de bombes, tournoyants et bouillonnants, pouvaient se déplacer ou se briser d'une manière inattendue vers de nouvelles régions. De grosses quantités de terre, de canalisation d'égout ou de maçonnerie, pouvaient soudainement être capturées par un jet de lave et être projetées au-dessus de l'explorateur. Le sol pouvait aussi s'ouvrir comme une tombe ardente sous ses pieds.

Peu, parmi ceux qui se sont aventurés dans ces zones de destruction, ont survécu ou ont tenté de répéter leurs expériences. Il y a des histoires de bouffées de vapeur lumineuse et radioactive dérivant parfois sur des dizaines de kilomètres du centre de la bombe et tuant et brûlant tout ce qu'elles rencontraient. Les premiers incendies du centre de Paris se sont propagés vers l'ouest jusqu'à mi-chemin de la mer.

Même l'atmosphère à l'intérieur de ce cercle infernal de ruines éclairées de rouge était d'une extrême sécheresse, entraînant des douleurs sur la peau et dans les poumons. Un mal qui était très difficile à traiter…

Telle était la situation à Paris et telle était la situation, à plus grande échelle, à Chicago, à Berlin, Moscou, Tokyo, la moitié est de Londres, Toulon[72], Kiel[73] et deux cent dix-huit autres centres urbains ou militarisés. Chaque ville était devenue un foyer flamboyant de destruction rayonnante, que seul le temps pouvait éteindre. Aujourd'hui encore, bien qu'avec un vacarme et une vigueur sans cesse décroissants, les explosions se poursuivent. Sur la carte de presque tous les pays du monde, trois ou quatre cercles rouges ou plus, d'une vingtaine de kilomètres de diamètre, marquent la position des bombes atomiques mourantes et les zones de mort que les hommes ont été forcés d'abandonner autour d'elles. Dans ces zones ont péri des musées, des cathédrales, des palais, des bibliothèques, des galeries de chefs-d'œuvre et une vaste accumulation de réalisations humaines, dont les restes calcinés sont enterrés. Un héritage de matériaux étonnants à explorer, seulement pour les générations futures…

– 4 –

L'état d'esprit des populations urbaines dépossédées, qui pullulaient et dépérissaient si abondamment dans les campagnes, durant les jours sombres des mois d'automne, qui suivirent la dernière guerre, était celui d'un désespoir absolu. Barnet fit de nombreux comptes-rendus de ces groupes de gens, qui campaient dans les vignes de Champagne, tels qu'il les a vus durant sa période de service dans l'armée de pacification.

Il y avait, par exemple, ce « modiste », qui sortit d'un champ à côté de la route qui monte à l'est d'Épernay, et qui

[72] Avec son arsenal naval (NDT).

[73] Ville du nord de l'Allemagne, elle aussi militarisée (NDT).

demanda comment ça allait à Paris. C'était, dit Barnet, un homme au visage rond, habillé très soigneusement en noir – si soigneusement qu'il était étonnant de découvrir qu'il vivait à proximité dans une tente faite de tapis. Il avait « une manière courtoise, mais insistante », une moustache et une barbe soigneusement taillées, des sourcils expressifs et des cheveux très soigneusement brossés.

« Personne ne va à Paris », dit Barnet.

« Mais, Monsieur, c'est très fâcheux », tenta l'homme au bord du chemin.

« Le danger est trop grand. Les radiations rongent la peau des gens. »

Les sourcils protestèrent. « Mais n'y a-t-il rien à faire ? »

« Rien ne peut être fait. »

« Mais, Monsieur, c'est extraordinairement gênant, cette vie d'exil et d'attente. Ma femme et mon petit garçon souffrent énormément. Cela manque d'agrément. Et la saison avance. Je ne dis rien de la dépense et de la difficulté d'obtenir des provisions… Quand Monsieur pense-t-il qu'on fera quelque chose pour rendre Paris… possible ? »

Barnet considéra son interlocuteur.

« On m'a dit, dit Barnet, que Paris ne sera vraisemblablement plus accessible avant plusieurs générations. »

« Oh ! mais c'est absurde ! Réfléchissez, Monsieur ! Comment feront les gens comme nous-mêmes en attendant ? Je suis costumier. Toutes mes relations et mes intérêts, surtout mon style, exigent Paris… »

Barnet considéra le ciel d'où commençait à tomber une légère pluie, les vastes champs autour d'eux dont la moisson avait été prise, les peupliers taillés au bord du chemin.

« Naturellement », acquiesça-t-il, vous voulez aller à Paris. Mais Paris, c'est fini. »

« Fini ! »

« Terminé. »

« Mais alors, Monsieur… qu'est-ce que JE vais devenir ? »

Barnet tourna son visage vers l'ouest, où conduisait la route blanche.

« Ailleurs, par exemple, puis-je espérer trouver… une opportunité ? »

Barnet ne répondit pas.

« Peut-être sur la Côte d'Azur. Ou dans un endroit comme Hombourg[74]. Ou quelque peste peut-être. »

« Oui, tout ça », dit Barnet, acceptant pour la première fois des faits qui étaient restés évidents dans son esprit durant des semaines. « Tout cela doit être fini, aussi. »

Il y eut une pause. Puis, la voix à côté de lui éclata. « Mais, Monsieur, c'est impossible ! Il ne reste… rien ! »

« En effet, pas grand-chose. »

« On ne peut pas se mettre à cultiver des pommes de terre d'un coup ! »

« Ce serait bien si Monsieur pouvait s'y mettre lui-même… »

« Devenir un paysan ! Et ma femme… Vous ne connaissez pas la délicatesse distinguée de ma femme, une impuissance raffinée, un charme dépendant particulier. Comme une plante grimpante tropicale élancée – avec de grandes fleurs blanches… Mais tout cela n'est que vain bavardage. Il est impossible que Paris, qui a survécu à tant de malheurs, ne ressuscite pas à présent. »

« Je ne pense pas qu'il revivra un jour. Paris est fini. Londres aussi, me dit-on, Berlin. Toutes les grandes capitales ont été frappées… »

« Mais… ! Monsieur permettez-moi d'être d'un avis différent. »

« Il en est ainsi. »

« C'est impossible. Les civilisations ne peuvent pas finir de cette manière. L'humanité résistera. »

« Sur Paris ? »

« Sur Paris. »

---

[74] Ou *Homburg* en allemand, ville allemande frontalière de la France (NDT).

« Monsieur, vous pourriez aussi bien compter descendre le Maelström et reprendre vos affaires là-bas. »

« Je me contente, monsieur, de ma propre foi. »

« L'hiver arrive. Monsieur ne serait-il pas plus sage de chercher une maison ? »

« Aussi loin de Paris ? Non, Monsieur. Mais ce n'est pas possible, Monsieur, ce que vous dites, et vous faites une énorme erreur… Vraiment vous vous trompez… J'ai simplement demandé des informations… »

« La dernière fois que je l'ai vu, écrivit Barnet, il se tenait sous un panneau, au sommet de la colline, regardant avec nostalgie vers Paris, bien qu'il me semblait à présent un peu dubitatif. Il était tout à fait inconscient de la pluie fine qui le trempait peu à peu… »

– 5 –

Cet effet de froide consternation, d'un destin encore imparfaitement appréhendé, s'approfondit au fur et à mesure que le récit de Barnet racontait l'approche de l'hiver. C'était trop irréel, pour la grande masse de ces nomades récalcitrants et incompétents, pour qu'ils se rendent compte qu'une époque était terminée, que l'aide et les conseils anciens n'existaient plus, que les temps ne se raccommoderaient plus, aussi patiemment qu'ils aient pu résister. Ils regardaient encore souvent vers Paris quand les premiers flocons de neige de cet impitoyable mois de janvier vinrent tourbillonner autour d'eux. L'histoire s'assombrit…

Si ce fut moins monstrueusement tragique après le retour de Barnet en Angleterre, ce fut plutôt plus dur. L'Angleterre donnait le spectacle de chefs de famille aigris par la peur, cachant de la nourriture, écrasant le brigandage, chassant les vagabonds affamés chancelant sur les routes, de tous les endroits, de peur qu'ils ne meurent, d'une manière inopportune et avec des reproches, aux portes de ceux qui n'avaient pas réussi à les inciter à poursuivre leur chemin…

Le reste des troupes britanniques quittèrent finalement la France en mars, après des protestations pressantes du gouvernement provisoire d'Orléans qu'ils ne pouvaient plus être entretenus. Elles semblent avoir été une force assez sage, mais hautement parasitaire, bien que Barnet soit clairement d'avis qu'ils ont fait beaucoup pour réprimer le brigandage sporadique et maintenir l'ordre social.

Il revint dans un pays frappé par la famine, et son image de l'Angleterre de ce printemps est celle d'une patience misérable et d'expédients désespérés. Le pays souffrait beaucoup plus que la France, à cause de l'arrêt des approvisionnements d'outre-mer sur lesquels il avait jusque-là compté. Ses troupes reçurent du pain, du poisson séché et des orties bouillies à Douvres, et marchèrent à l'intérieur des terres jusqu'à Ashford et ont été payées. En chemin, ils virent quatre hommes accrochés à des poteaux télégraphiques au bord de la route, qui avaient été pendus pour avoir volé du rutabaga. Les refuges de travail du Kent, découvrit-il, nourrissaient leurs foules de vagabonds occasionnels avec du pain dans lequel de l'argile et de la sciure de bois avaient été mélangées. Dans le Surrey, il y avait même une pénurie de plats de ce genre. Il a lui-même traversé le pays jusqu'à Winchester, craignant d'approcher les quartiers empoisonnés par les bombes autour de Londres. À Winchester, il eut la chance d'être engagé comme l'un des assistants de communication par radio à la gare centrale et de recevoir régulièrement des rations. La station occupait une position dominante sur la colline de craie qui surplombe la ville à partir de l'est…

De là, il dut aider à la transmission de messages chiffrés sans fin, qui précédèrent le rassemblement de Brissago. Et c'est là que la proclamation de Brissago, annonçant la fin de la guerre et l'établissement d'un gouvernement mondial, sont tombés entre ses mains.

Il se sentait malade et apathique ce jour-là, et il ne réalisa pas ce qu'il transcrivait. Il le fit machinalement, comme le reste de son fastidieux travail.

Dès ce moment, les messages affluèrent en masse, à la suite de cette déclaration qui l'avait tant fatigué. Ce soir-là, il finit par évacuer son stress. Il mangea son maigre souper et sortit ensuite sur le petit balcon donnant sur la gare, pour fumer et se reposer le cerveau, après cette pression soudaine et encore inexplicable au travail. C'était une très belle soirée, tranquille.

Il se souvint de sa conversation avec un collègue opérateur et, pour la première fois, Barnet déclara dans son journal : « J'ai commencé à comprendre de quoi il s'agissait. J'ai commencé à voir quels énormes problèmes avaient été entre mes mains au cours des quatre dernières heures. Mais je ne pouvais pas y croire. "C'est de la foutaise !" dis-je très sagement.

« Mon collègue se montra plus optimiste. "Cela signifie la fin des bombardements et de la destruction", lui dit-il. "Cela signifie en fait que le maïs viendra d'Amérique."

"Qui va envoyer du maïs alors que l'argent n'a plus aucune valeur ?" demanda Barnet.

« Soudain, nous fumes surpris par un tumulte dans la ville en contrebas. Les cloches de la cathédrale, qui s'étaient tues depuis que j'étais entré dans le quartier, commencèrent, avec une sorte de difficulté rhumatismale, à sonner. Bientôt, les collègues se sont un peu ranimaient au travail et nous avons réalisé ce qui se passait. Ils étaient en train de sonner le tocsin. Nous écoutions avec un étonnement incrédule et nous nous regardions les uns les autres et nous n'en menions pas large.

« "C'est du sérieux", déclara mon collègue.

« "Mais que peuvent-ils faire maintenant ?", ai-je demandé. "Tout est en panne…" »

Et c'est sur cette phrase, avec un talent artistique inattendu, que Barnet termina brusquement son histoire.

– 6 –

En premier lieu, le nouveau gouvernement traita les affaires avec une certaine grandeur d'esprit. En effet, il était inévitable qu'ils agissent avec grandeur. Dès le début, ils ont dû voir le globe terrestre comme un problème global. Il n'était plus possible de le traiter morceau par morceau. Ils devaient le garantir universellement de toute nouvelle explosion atomique destructive et ils devaient assurer une pacification permanente et universelle. Leur existence dépendait de cette capacité à saisir et à manier l'ensemble du globe. Il n'y avait plus de place pour toute autre action.

Dès que la saisie des réserves existantes d'arsenal atomique et d'appareils de synthèse du Carolinium fut assurée, il fallut organiser la dissolution ou l'utilisation sociale des différentes masses de troupes encore sous les armes. Il fallait sauver les récoltes de l'année et assurer l'alimentation, le logement et l'emploi des millions de sans-abri à la dérive. Au Canada, en Amérique du Sud et en Russie asiatique, il existait de vastes accumulations de provisions qui n'étaient immobilisées qu'en raison de l'effondrement des systèmes monétaire et de crédit. Ces provisions devaient être très rapidement amenées dans les zones de famine, si l'on voulait éviter un dépeuplement complet. Le transport des provisions et la reprise des communications absorbaient généralement une certaine proportion des soldats et des chômeurs parmi les plus habiles.

La construction de logements prit des proportions gigantesques et, de la construction de camps, le comité du logement du Conseil passa rapidement à des constructions d'un type plus permanent. Ils rencontrèrent beaucoup moins de frictions que ce à quoi ils auraient pu s'attendre en incitant une population livrée à elle-même à mettre la main à la pâte dans la reconstruction. Les gens ont été extraordinairement rendus dociles par cette année de souffrance et de mort. Ils étaient désabusés de leurs traditions, dépourvus des préjugés autrefois si obstinés. Ils se sentaient comme des étrangers

dans un monde étrange et prêts à suivre n'importe quel leadership confiant. Les ordres du nouveau gouvernement sont arrivés avec la meilleure de toutes les lettres de créance, des rations alimentaires.

Partout, les gens furent tout aussi faciles à contrôler. L'un des anciens experts du travail, qui avait survécu jusqu'aux temps nouveaux, témoigna : « Ils étaient comme des bandes de travailleurs émigrés dans une nouvelle terre ». Et c'est alors que les possibilités sociales de l'énergie atomique ont commencé à apparaître. Les nouvelles machines qui avaient vu le jour, avant les dernières guerres, augmentèrent en efficacité et se multiplièrent. Le Conseil se retrouva non seulement avec des millions de mains à sa disposition, mais aussi avec une puissance et des machines qui rendirent bien trop modestes ses premières conceptions du travail à accomplir.

Les camps qui étaient prévus en fer et en bois furent construits en béton et en acier. Les routes qui devaient n'être que des voies ferrées devinrent des routes spacieuses à la belle architecture. Les cultures de denrées alimentaires, qui devaient fournir des rations d'urgence, avec les synthétiseurs, les engrais, la lumière actinique et une direction scientifique, excédèrent tous les besoins de l'humanité.

Le gouvernement commença dans l'idée de reconstituer temporairement le système social et économique qui prévalait avant l'avènement de la machine atomique, car c'est à ce système que s'adaptaient les idées et les habitudes de la grande masse de la population mondiale dépossédée. Il avait espéré laisser à ses successeurs, quels qu'ils fussent, le remaniement ultérieur. Mais il devenait de plus en plus manifeste qu'il était absolument impossible de s'y prendre ainsi.

Le Conseil aurait aussi bien pu proposer le retour à l'esclavage. Le système capitaliste avait déjà été brisé d'une façon irréparable par l'apparition d'or et d'énergie illimités. Il tomba en morceaux au premier effort pour le relever. Déjà,

avant la guerre, la moitié de la classe industrielle était sans travail, la tentative de les remettre dans l'emploi salarié sur les anciennes lignes a été futile dès le départ. L'effondrement du système monétaire avait suffi à l'empêcher. Il fallut donc prendre en charge le logement, l'alimentation et l'habillement de cette multitude mondiale sans exiger aucun retour en travail, quel qu'il soit. En peu de temps, la simple absence d'occupation, pour une si grande multitude de personnes, est devenue partout un danger social évident.

Le gouvernement fut obligé de recourir à des dispositifs tels que de simples travaux décoratifs en bois et en pierre, la fabrication de textiles, la culture fruitière, la floriculture et l'aménagement paysager à grande échelle. Ceci afin d'éviter au mieux les méfaits de l'oisiveté. Il s'agissait aussi de payer des salaires aux jeunes adultes, pour qu'ils fréquentent des écoles, qui leur donneraient les savoir-faire pour utiliser les nouvelles machines atomiques… Aussi, insensiblement, le conseil dériva-t-il vers une réorganisation complète de la vie urbaine et industrielle, voire de tout le système social.

Les idées qui ne sont pas entravées par des intrigues politiques ou des considérations financières ont un large chemin qui s'ouvre devant elles. Il fallut moins d'une année, les archives du Conseil le montrent clairement, pour atteindre les objectifs qu'il s'était fixés. Cela en partie sous son propre contrôle direct et en partie par l'action d'une série de comités spécifiques. Le Conseil contribua ainsi à planifier un nouvel ordre social commun pour toute la population de la terre.

« Il ne peut y avoir de véritable stabilité sociale ni de bonheur humain en général, tant que de vastes régions du monde et qu'un nombre considérable de personnes se trouvent dans une phase de civilisation différente de celle de la masse dominante. Il est à présent impossible d'avoir encore de grands pans de la population qui comprendraient mal le but social généralement accepté, à cause de leur dénuement, ou qui seraient économiquement désavantagés par rapport aux autres. »

Le Conseil exprima alors sa conception du problème qu'il avait à résoudre. Le paysan, le travailleur agricole et tous les cultivateurs barbares étaient dans une situation de « désavantage économique » par rapport aux classes les plus mobiles et les plus instruites. La logique de la situation obligeait le Conseil à entreprendre systématiquement le remplacement de cette strate par une organisation plus efficace de la production. Il élabora un plan pour l'établissement progressif, dans le monde entier, du « système moderne » dans l'agriculture. Un système qui devait donner tous les avantages d'une vie civilisée à chaque travailleur agricole. Ce remplacement s'est poursuivi jusqu'aujourd'hui.

L'idée centrale du système moderne est de substituer au cultivateur individuel des corporations de cultivateurs, y compris la vie de cottage et de village. Ces corporations sont des associations d'hommes et de femmes qui prennent en charge des terres arables ou des pâturages et qui deviennent ainsi responsables d'un certain produit moyen. Ce sont des organisations suffisamment petites, en règle générale, pour pouvoir être gérées sur une base strictement démocratique, et suffisamment grandes pour fournir toute la main-d'œuvre nécessaire, à l'exception d'une certaine aide de la part des citadins durant les récoltes, nécessaire sur les terres cultivées. Ils ont des bungalows ou des chalets de gardiens en zones cultivées. La facilité et la gratuité de la locomotion moderne leur permettent de maintenir un groupe de résidences dans la ville la plus proche, avec une salle à manger commune et un club-house et, généralement aussi, une maison de la corporation, dans la capitale nationale ou provinciale.

Ce système a déjà aboli une population typiquement « rustique » dans de vastes régions de l'ancien monde, où elle avait prévalu de tout temps. Disparaît de l'expérience humaine cette vie timide et non stimulée du taudis solitaire, ses scandales mesquins, des petites méchancetés et persécutions de petit village, toute cette existence

thésaurisée, à moitié inanimée, loin des livres, de la pensée ou de la vie sociale, dans le contact constant avec le bétail, les porcs, la volaille et leurs excréments. Dans peu de temps, tout cela aura complètement disparu.

Au XIXe siècle, ce mode de vie avait déjà cessé d'être un état humain nécessaire et seuls l'absence de toute intelligence collective et un besoin imaginaire de soldats durs et inintelligents et d'une classe prolifique de bas niveau, empêchaient son remplacement systématique à ce moment-là…

Et tandis que cette réorganisation des campagnes était en cours, les camps urbains de la première phase des activités du Conseil se développèrent rapidement, en partie poussés par les forces inhérentes à la situation et en partie sous la direction du Conseil, jusqu'à réaliser un type moderne de ville…

– 7 –

C'est caractéristique de la manière dont les grandes entreprises se sont imposées au Conseil de Brissago, car ce n'est qu'à la fin de la première année de leur administration, et alors seulement avec une extrême réticence, qu'ils ont pris en compte le besoin manifeste d'une *lingua franca*[75] pour le monde. Ils semblent avoir accordé peu d'attention aux divers langages universels théoriques qui leur étaient proposés. Ils souhaitaient donner le moins de peine possible aux gens pressés et simples, et l'attribution mondiale de l'anglais leur a donné pour cela une préférence dès le début. L'extrême simplicité de sa grammaire joua également en sa faveur.

[75] Langue véhiculaire utilisée du Moyen Âge au XIXe siècle dans l'ensemble du bassin méditerranéen, principalement par les marins et les marchands, mais aussi par les bagnards, prisonniers, esclaves et populations déplacées de toutes origines. Par extension, une langue utilisée internationalement, comme l'anglais de nos jours : *https://bit.ly/3qiETvE* (NDT).

Ce n'est pas sans quelques sacrifices que les peuples anglophones ont eu la satisfaction d'entendre leur langue utilisée universellement. L'anglais a été dépouillé d'un certain nombre de particularités grammaticales, comme les formes distinctives du subjonctif par exemple. La plupart de ses pluriels irréguliers ont été abolis. Son orthographe a été systématisée et adaptée aux voyelles en usage sur le continent européen et un processus d'incorporation de noms et de verbes étrangers a commencé, qui a rapidement atteint des proportions énormes. Dans les dix ans qui suivirent l'établissement de la République mondiale, le nouveau dictionnaire anglais s'était gonflé pour inclure un vocabulaire de 250 000 mots. Un homme de 1900 aurait éprouvé des difficultés considérables à lire un journal ordinaire. Malgré cela, les hommes de la nouvelle époque pouvaient encore apprécier l'ancienne littérature anglaise…

Certaines mesures mineures d'uniformisation ont accompagné l'adoption d'une langue universelle. L'idée d'une compréhension commune et d'une simplification générale des échanges, une fois acceptée, a conduit tout naturellement à l'établissement d'un système métrique universel des poids et mesures, ainsi qu'à la disparition des divers calendriers improvisés qui avaient jusque-là mis à mal une chronologie générale. L'année fut divisée en treize mois de quatre semaines chacun, et le jour de l'an et le jour de l'année bissextile furent établis comme fériés et ne comptaient pas du tout dans la semaine ordinaire. Ainsi les semaines et les mois furent mis en correspondance. Et d'ailleurs, comme le dit le roi à Firmin, il fut décidé de « clouer Pâques »[76].

Dans ces matières, comme dans tant d'autres, la nouvelle civilisation est advenue comme une simplification des anciennes complications. L'histoire du calendrier à travers le monde est une histoire d'ajustements inadéquats, de tentatives de fixer le temps des semailles et le milieu de l'hiver qui remontent au tout début de la société humaine.

[76] Fixer Pâques le même jour chaque année (NDT).

Cette dernière rectification, celle du calendrier, avait une valeur symbolique qui allait bien au-delà de sa commodité pratique. Cependant, dans sa sagesse, le Conseil se garda bien de s'engager dans des innovations téméraires ou radicales. Il ne donna pas de noms étranges aux mois et ne toucha pas à la numérotation des années.

Le monde avait déjà mis en place une monnaie unique et universelle. Durant quelques mois, après l'avènement du conseil, les affaires du monde s'étaient déroulées sans aucune monnaie solide. Dans de grandes régions, l'argent était encore en usage, mais avec les variations de prix les plus extravagantes et les fluctuations les plus déconcertantes de la confiance du public. L'ancienne rareté de l'or, sur laquelle reposait tout le système, avait disparu. L'or était désormais un sous-produit de la production d'énergie atomique et il était clair qu'aucun métal ne pouvait plus être la base du système monétaire. Désormais, toutes les pièces de monnaie devaient être des pièces symboliques. Pourtant, le monde entier était accoutumé à la monnaie métallique. Une grande partie des relations humaines s'étaient développées sur une base monétaire et il était presque inconcevable d'imaginer le monde sans cet élément bien pratique de l'argent liquide. Il semblait absolument nécessaire à la vie de l'organisation sociale d'avoir une sorte de monnaie et le Conseil devait donc découvrir sur quel étalon réel l'adosser.

Diverses valeurs, apparemment stables, telles que la terre et les heures de travail, ont été envisagées. En fin de compte, le gouvernement, qui était maintenant en possession de la plupart des fournitures de matériel produisant de l'énergie, fixa un certain nombre d'unités d'énergie comme étalon d'un souverain d'or. Il déclara qu'un souverain valait exactement vingt marks, vingt-cinq francs, cinq dollars, et ainsi de suite, pour toutes les autres devises les plus courantes dans le monde. Le gouvernement s'engagea donc, sous diverses qualifications et conditions, à livrer de l'énergie sur demande en paiement de chaque souverain présenté. Dans l'ensemble, cela a fonctionné d'une manière satisfaisante. Ils ont sauvé la

face de la livre sterling. La monnaie a été réhabilitée et, après une phase de fluctuations des prix, elle a recommencé à se stabiliser, se substituant à toutes les anciennes monnaies et devenant une valeur familière pour le commun des mortels…

– 8 –

Comme le Conseil de Brissago se rendit compte que ce qu'il avait cru être des camps temporaires de réfugiés se développait rapidement en grandes villes d'un type nouveau, et que cela refaçonnait le monde malgré lui, il décida de confier à un comité compacteur, spécial et mieux qualifié, ce travail de redistribuer la population non agricole.

Ce comité est à présent, bien plus que le Conseil ou que tout autre de ses comités délégués, le gouvernement actif dans le monde. Développé à partir d'un germe presque invisible « d'urbanisation planifiée » qui s'est obscurément formé en Europe ou en Amérique (la question est toujours en litige) quelque part durant les dernières décennies du XIXe siècle. Son travail consiste en la planification et la replanification actives, continuelles, du monde comme lieu d'habitation humaine. C'est, actuellement, pour ainsi dire, l'activité matérielle collective de l'homme.

Les extensions et récessions spontanées et désordonnées des populations, aussi erratiques et mécaniques qu'un ruissellement d'eau, qui formèrent la substance même de l'histoire durant d'interminables années, donnant lieu ici à des congestions, là à des guerres chroniques dévastatrices, et partout à un malaise et à un désordre qui n'était au mieux que pittoresque, touchent à leur fin. Les hommes se répandent à présent dans toutes les régions disponibles de la planète, avec toute la puissance de l'espèce pour les aider.

Leurs villes ne sont plus liées à l'eau courante et à la proximité des cultures, leurs plans ne sont plus affectés par des considérations stratégiques ou des pensées d'insécurité sociale. L'avion et la voiture presque gratuits ont aboli les routes commerciales. Une langue commune et une loi

universelle ont aboli mille inconvénients contraignants, et c'est ainsi qu'a commencé une étonnante dispersion des habitations. On peut vivre n'importe où. Et c'est ainsi que nos villes sont maintenant de véritables rassemblements sociaux, chacune avec un caractère qui lui est propre et des intérêts distinctifs qui lui sont propres, et la plupart d'entre elles a une occupation commune.

Elles s'étalent dans les anciens déserts, ces longs bains de soleil perdus de l'humanité, elles s'élèvent au milieu des neiges éternelles, elles se cachent dans des îles lointaines et se prélassent sur de larges lagons. Un certain temps, toute la tendance de l'humanité fut de déserter les vallées fluviales dans lesquelles les hommes avaient été bercés durant un demi-million d'années. Mais, à présent que la Guerre contre les Mouches a été menée avec tant de succès que cette branche pestilentielle de la vie est proche de l'extinction, les hommes y retournent avec un appétit renouvelé pour les jardins bordés de cours d'eau, pour la vie agréable au milieu des îles, des péniches et des ponts, et pour les reflets des lanternes nocturnes sur les eaux.

L'homme qui a cessé d'être un animal agricole devient de plus en plus un constructeur, un voyageur et un fabricant. Dans quelle mesure il cessa d'être un cultivateur de la terre, les rapports du Comité de redistribution l'ont montré. Chaque année, le travail de nos laboratoires scientifiques augmente la productivité et simplifie le travail de ceux qui travaillent le sol et, à présent, la nourriture du monde entier est produite par moins d'un pour cent de sa population. Un pourcentage qui tend encore à diminuer.

Comme beaucoup moins de personnes sont nécessaires pour travailler la terre et ce, malgré leur goût et leur propension à s'y intéresser, en conséquence de cet excès d'attention humaine, le côté jardin de la vie, la création de bosquets et de pelouses et de vastes régions de belles fleurs, s'est énormément développé et continue de se développer. Car, au fur et à mesure que les méthodes d'agriculture s'intensifient et que les rendements augmentent, les

groupements agricoles, les uns après les autres, se prévalant d'une loi de 1975, choisissent d'aménager en jardin public et d'agrément leurs anciens champs agricoles, agrandissant ainsi les espaces de liberté et de beauté.

Les triomphes des chimistes dans la synthèse, capables de nous donner une nourriture entièrement artificielle, restent largement en suspens du fait qu'il est d'autant plus agréable et intéressant de manger des produits naturels et de les cultiver en terre. Chaque année voit augmenter la variété de nos fruits et la douceur de nos fleurs.

– 9 –

Les jeunes années de la République mondiale ont vu une certaine recrudescence de l'aventure politique. Il n'y eut, c'est assez curieux de le noter, aucun renouveau du séparatisme après que le visage du roi Ferdinand Charles eut disparu de la vue des hommes. Mais dans un certain nombre de pays, au fur et à mesure que les premiers besoins physiques urgents furent satisfaits, il apparut une variété de personnalités ayant ceci en commun, qu'elles cherchaient à raviver le trouble politique et à s'élever grâce à cela vers des positions importantes et satisfaisantes. En aucun cas ils ne parlèrent au nom des rois et il est clair que la monarchie devait être bien tombée dans l'obsolescence avant le début du XXe siècle. Cependant, ils firent appel aux larges survivances du sentiment nationaliste et racial qui pouvaient se rencontrer partout. Ils alléguèrent, avec beaucoup de justesse, que le Conseil outrepassait les coutumes raciales et nationales et ne respectait pas les règles religieuses.

La grande plaine indienne était particulièrement prolifique en pareils agitateurs. Le renouveau des journaux, qui avaient en grande partie cessé leurs éditions durant l'année terrible à cause de l'effondrement des monnaies, donna un véhicule et un mode d'organisation à ces plaintes. Le Conseil a d'abord ignoré cette opposition qui se

développait, puis il l'a reconnue avec une franchise tout à fait dévastatrice.

Jamais, bien entendu, il n'y avait eu de gouvernement aussi provisoire. C'était d'une illégalité extravagante. Ce n'était, en effet, guère plus qu'un club, un club d'une centaine de personnes. Au début, il y en avait quatre-vingt-treize, et ce nombre a crû par la suite avec l'envoi d'invitations qui ont plus qu'équilibré ses morts, cela jusqu'à cent dix-neuf membres à la fois. La composition du Conseil a toujours été diverse. À aucun moment, ces invitations n'étaient accompagnées d'une condition reconnaissant un droit. À la lumière du nouveau régime, l'ancienne institution monarchique s'était étonnamment bien dissoute. Neuf des membres originaux du premier gouvernement étaient des têtes couronnées qui avaient renoncé à leur souveraineté propre. Et à aucun moment, par la suite, le nombre de ces membres royaux ne descendit en dessous de six. Dans leur cas, il y avait peut-être une sorte de prétention atténuée à régner. Mais à part eux et les prétentions encore plus infimes d'un ou deux présidents de républiques, aucun membre du Conseil n'avait même l'ombre d'un droit à sa participation à sa puissance. Il était donc naturel que ses adversaires trouvent un terrain d'entente dans la revendication d'un gouvernement représentatif et fondent de grands espoirs sur un retour aux institutions parlementaires.

Le Conseil décida de leur donner tout ce qu'ils voulaient, mais sous une forme qui ne correspondait pas à leurs aspirations. Il devint d'un coup un corps représentatif. Il devint, en effet, magnifiquement représentatif. Le Conseil est devenu si représentatif que les politiciens ont été noyés sous un déluge de votes. Chaque adulte, de l'un ou l'autre sexe, d'un pôle à l'autre, reçut un vote, et le monde a été divisé en dix circonscriptions, qui ont voté le même jour au moyen d'une simple modification de la poste mondiale. La qualité de membre du gouvernement, fut-il décidé, devait être à vie, sauf dans le cas exceptionnel d'un rappel. Mais les élections,

qui eurent lieu tous les cinq ans, furent arrangées pour ajouter cinquante membres à chaque fois.

La méthode de la représentation proportionnelle, avec une voix transférable, a été adoptée, et l'électeur pouvait également inscrire sur son bulletin de vote dans un espace spécialement marqué, le nom de l'un de ses représentants qu'il souhaitait rappeler. Un dirigeant était révocable par autant de voix que le quota par lequel il avait été élu, et les membres d'origine par autant de voix dans n'importe quelle circonscription que les quotas de retour lors de la première élection.

Sur ces conditions le Conseil se soumit très gaiement aux suffrages du monde. Aucun de ses membres ne fut rappelé, et ses cinquante nouveaux associés, dont vingt-sept qu'il avait jugé bon de recommander, étaient d'une qualité tout à fait trop hétéroclite pour troubler les grandes orientations de sa politique. Son absence de règles ou de formalités a empêché toute procédure d'obstruction et, lorsque les deux membres du *Home Rule*[77] pour l'Inde, nouvellement arrivés, ont demandé des informations sur la manière de présenter un projet de loi, ils ont simplement appris que les projets de loi n'étaient pas présentés. Ils ont demandé qui était le président du Conseil et ont eu le privilège d'entendre beaucoup de sagesse mature de la part de l'ex-roi Egbert, qui faisait maintenant, et sagement, partie des aînés du Conseil. Les deux hommes en furent déconcertés…

Mais déjà, à ce moment-là, le travail du Conseil touchait à sa fin. Il se souciait moins de la poursuite de sa construction que de la préservation de son œuvre accomplie, des instincts dramatiques de l'homme politique.

---

[77] *Home Rule* signifie « règle de la maison » ou autogouvernance et désigne le fait pour un territoire non indépendant de gérer soi-même un certain nombre de domaines (*https://bit.ly/3LO5SEl*). Apparemment, Wells considère que l'Inde est toujours (dans son futur) sous domination britannique (NDT).

La vie de l'humanité devint en effet de plus en plus indépendante du gouvernement formel. Le Conseil, dans sa phase d'ouverture, était d'inspiration héroïque. En commando de tueurs de dragons, il a anéanti un vaste enchevêtrement noueux d'idées obsolètes et de propriétaires maladroits et jaloux. Il a permis de garantir, à partir d'un noble système de précautions institutionnelles, la liberté d'enquête, la liberté de critique, la liberté des communications, une base commune d'éducation et de compréhension et l'absence d'oppression économique. Avec cela sa tâche créatrice a été accomplie. Elle est devenue de plus en plus une sécurité établie et de moins en moins une intervention active. Il n'y a rien à notre époque qui corresponde à la mesquinerie continuelle et à l'enchevêtrement des lois dans une atmosphère de discorde qui est peut-être l'aspect le plus déroutant de l'histoire constitutionnelle du XIXe siècle.

À cette époque, les comités semblent avoir perpétuellement fait des lois alors qu'il suffisait de modifier les règles en vigueur. Pour le Conseil, le travail de changement délégué aux comités scientifiques de planification spécifique et générale, des comités qui ont les connaissances spéciales nécessaires et qui sont eux-mêmes dominés par le vaste processus intellectuel de la communauté, ces comités étaient, à cette époque, inextricablement mêlés à la législation. Ils se chamaillaient sur les détails. Cela ressemblait un peu à une bataille pour agencer les pièces d'une machine.

Nous savons aujourd'hui que de telles choses se passent mieux dans le cadre des lois établies, tout comme la vie se passe entre la terre et le ciel. C'est ainsi que le gouvernement se réunit maintenant, durant une ou deux journées, chaque année, sous le soleil de Brissago, lorsque les lys de Saint Bruno sont en fleurs, et ne fait guère plus que bénir le travail de ses comités. Et ces mêmes comités se montrent aujourd'hui moins novices et plus expressifs de la pensée générale qu'ils ne l'étaient au début. Il devient difficile de repérer les

personnalités directrices particulières du monde. En permanence, nous sommes moins dans les points de vue personnels. À présent, chaque bonne pensée apporte sa contribution et chaque cerveau en capacité relève de cette royauté informelle et dispersée qui rassemble, vers un seul but, toutes les énergies de l'humanité.

– 10 –

Il est douteux que nous ne revoyions jamais une phase de l'existence humaine dans laquelle la « politique », c'est-à-dire une ingérence partisane dans les esprits dominants du monde, sera l'intérêt dominant des hommes sérieux. Nous semblons être entrés dans une phase entièrement nouvelle de l'histoire, dans laquelle la lutte, distincte de la rivalité, a presque brusquement cessé d'être l'occupation habituelle, et est devenue tout au plus une chose modérée, cachée et discréditée. Les professions litigieuses ont cessé d'être un emploi honorable pour les hommes. La paix entre les nations est aussi une paix entre les individus. Nous vivons dans un monde qui arrive à maturité. L'homme guerrier, l'homme avocat, et tous les aspects de la vie basés sur la chamaillerie sont passés dans l'obscurité. Les rêveurs sérieux, l'homme curieux et l'homme artiste et créateur viennent remplacer les aspects barbares de l'existence par une aventure moins ignoble.

Il n'y a pas de vie naturelle de l'homme. Il est, et a toujours été, un faisceau de possibilités variées, voire même incompatibles, un palimpseste de dispositions héritées. C'était l'habitude de beaucoup d'écrivains, au début du XXe siècle, que de parler de concurrence et de la vie étroite et privée des affaires et de l'économie et d'un isolement suspect, comme si de telles choses étaient, d'une manière exceptionnelle, propre à la constitution humaine. Comme si l'ouverture d'esprit et une préférence pour la réussite, plutôt que pour la possession, étaient des qualités anormales et plutôt non substantielles.

L'histoire des décennies qui ont immédiatement suivi l'établissement de la République mondiale témoigne à quel point tout cela était faux. Une fois que le monde a été libéré des insécurités sclérosantes, d'une lutte inutile pour la vie, qui était collectivement sans plan et individuellement absorbante, il est devenu évident qu'il y avait dans la grande masse des gens une passion, longue et refoulée, pour faire des choses.

Le monde a assisté à une explosion de l'industrie et, en premier lieu, principalement dans l'industrie esthétique. Cette phase de l'histoire, qui n'a pas usurpé son intitulé « d'efflorescence », est encore, dans une large mesure, d'actualité. La majorité de notre population est constituée d'artistes, et le gros de l'activité dans le monde ne réside plus dans les nécessités, mais dans leur élaboration, la décoration et le raffinement. Il y a eu un changement évident dans la qualité de cette industrie artistique au cours des dernières années. Elle est devenue plus utile qu'elle ne l'était, perdant quelque chose de sa première élégance et joliesse et gagnant en intensité. Mais c'est plutôt un changement d'apparence que de nature.

Cela s'accompagne d'une philosophie approfondie et d'une éducation plus solide. Pour les premiers exercices joyeux de la fantaisie, nous percevons maintenant les méditations d'une imagination plus constructive. Il y a un ordre naturel dans ces choses et l'art vient avant la science, tout comme la satisfaction des besoins les plus élémentaires doit venir avant l'art, tout comme le jeu et le plaisir viennent dans une vie humaine avant le développement d'un but déterminé…

Durant des milliers d'années, chez l'homme, cette impulsion croissante au travail créateur a dû lutter contre les limitations que lui imposait son ineptie sociale. Ce fut un long feu couvant qui s'éteignit enfin dans toutes ces choses. La preuve d'une urgence pathétique, perpétuellement contrariée, de faire quelque chose est l'un des aspects les plus touchants des reliques et des annales de nos ancêtres immédiats. Il existe encore, dans le quartier de la mort,

autour des bombes de Londres, une zone de petites maisons désertes, qui témoignent de la façon la plus éclairante sur l'ancien état de choses. Ces maisons sont tout à fait horribles, uniformes, carrées, trapues, aux proportions affreuses, inconfortables, miteuses et à certains égards assez sales. Seules des personnes n'espérant rien de mieux avaient pu y vivre. Mais à chacune de ces maisonnettes est attachée une petite chose ridicule. Un rectangle de terre appelé « jardin », contenant généralement une corde d'étendage pour le linge et une répugnante poubelle, pleine de coquilles d'œufs, de cendres et de déchets similaires.

Maintenant que l'on peut parcourir cette région en toute sécurité, car les radiations de Londres ont diminué dans des proportions considérables, il est possible de trouver dans presque chacun de ces jardins cet effort du faire. Ici c'est un pauvre petit pavillon en planches, ici c'est une « fontaine » de briques et de coquilles d'huîtres, ici une « rocaille », ici un « atelier ». Et partout, dans les maisons, il y a de pitoyables petites décorations, des maquettes maladroites, des dessins naïfs. Ces efforts sont presque incroyablement ineptes, comme les dessins d'hommes aux yeux bandés. Pour un observateur sympathique, ces efforts artistiques ne sont pas moins poignants que les graffitis que l'on trouve sur les murs des vieilles prisons. Ils sont là, témoins des pauvres instincts enfouis qui luttaient contre les ténèbres, pour aller vers la lumière. Ce dieu de l'expression joyeuse, que nos pauvres pères cherchaient sans le savoir, notre liberté nous l'a annoncé…

Dans les jours anciens, l'ambition commune de toute âme simple était de posséder une petite propriété, un lopin de terre, une maison non contrôlée par d'autres, une « indépendance » comme disaient les Anglais. Et ce qui rendait si fort ce désir de liberté et de prospérité, c'était bien évidemment le rêve de pouvoir s'exprimer, d'en faire quelque chose, d'en jouer, d'en faire un délice personnel, une distinction.

La propriété n'a jamais été qu'un moyen pour parvenir à une fin ni l'avarice plus qu'une perversion. Les hommes possédaient pour agir librement. Maintenant que chacun a ses propres appartements et sa propre intimité en sécurité, cette disposition à posséder a trouvé à se manifester dans une nouvelle direction. Les hommes étudient, économisent et s'efforcent de laisser derrière eux une série de panneaux sous une galerie publique, une rangée de personnages sculptés le long d'une terrasse, d'un bosquet, d'un pavillon. Ou ils se livrent à la compréhension de quelque énigme, encore opaque, concernant les phénomènes, comme jadis les hommes s'adonnaient à l'accumulation des richesses. Le travail qui était jadis toute la substance de l'existence sociale – car la plupart des hommes passaient toute leur vie à gagner leur vie – n'est plus aujourd'hui que le fardeau d'un de ces vieux grimpeurs, qui portent sur leur dos des sacs de vivres, afin de gravir des montagnes.

Il importe peu aux charités faciles de notre époque d'émancipation, que la plupart des gens qui ont apporté leur contribution au travail, ne produisent ni beauté nouvelle ni sagesse nouvelle, mais qu'ils sont simplement occupés à ces activités et plaisirs agréables qui les rassurent qu'ils sont bien vivants. Ces activités apportent une aide, peut-être, par le fait qu'elles sont bien accueillies, qu'elles ont des conséquences positives et que, finalement, elles ne gênent personne…

– 11 –

Cette gigantesque phase de changement, dans les contours et les apparences de la vie humaine, qui se déroule autour de nous, apparaît comme la rapide et merveilleuse transformation de l'adolescence à l'âge adulte, après les années barbares de garçon. Un changement d'apparence qui est aussi bien corrélé avec des changements moraux et mentaux sans précédent. Ce n'est pas comme si de vieilles choses sortent de la vie et que de nouvelles choses y entrent. C'est plutôt que la modification des circonstances a fait appel

à des éléments de la nature humaine, qui avaient été supprimés jusqu'alors, et qui mettaient en échec des tendances jusqu'alors surstimulées et surdéveloppées. Ce n'est pas que l'homme ait grandi et modifié son être essentiel, mais plutôt qu'il a mis en lumière de nouveaux aspects de lui-même.

De tels retournements, vers une nouvelle attitude, le monde en a connu auparavant, mais à une moindre échelle. Les *Highlanders* du XVIIe siècle, par exemple, qui étaient des voleurs cruels et assoiffés de sang, alors que leurs descendants au XIXe siècle étaient manifestement des hommes fidèles et honorables. Il n'y avait pas un seul peuple en Europe occidentale, au début du XXe siècle, qui semblait capable de massacres hideux, et aucun qui ne s'en est rendu coupable au cours des deux siècles précédents.

La vie libre, franche, bienveillante et douce des classes prospères, dans n'importe quel pays européen, avant les années des dernières guerres, se situait dans un monde de pensées et de sentiments différent. Différent de ce monde à l'existence terne, suspecte, secrète et peu charitable des pauvres respectables. Ou encore de ce monde de la violence personnelle constante, de la misère et des passions naïves de la couche sociale la plus basse. Pourtant, il n'y avait pas de réelles différences de sang et de qualité inhérente entre ces mondes. Leurs différences se situaient toutes dans les circonstances, les suggestions et les habitudes d'esprit. Et, si l'on prend l'exemple de cas de figure plus individuels, la différence que l'on observe couramment entre l'avant et l'après d'une vie à la suite d'une conversion religieuse, est un bon exemple des possibilités polyvalentes de la nature humaine.

La catastrophe des bombes atomiques, qui a secoué les hommes des villes et des entreprises, ainsi que les relations économiques, les a également secoués de leurs vieilles habitudes de pensée établies, de leurs croyances et de leurs préjugés venus du passé et entretenus à la légère. Pour emprunter un mot aux anciens chimistes, les hommes ont

été *naissants*[78]. Ils ont été libérés d'anciens liens. En bien ou en mal, ils étaient prêts pour de nouvelles associations. Le Conseil les fit avancer en bien. Peut-être que si ses bombes avaient atteint leur destination, le roi Ferdinand Charles les aurait entraînés dans une chaîne de maux sans fin. Mais sa tâche aurait été plus difficile que celle du Conseil.

Le choc moral des bombes atomiques avait été profond et, durant un moment, le côté rusé de l'animal humain a été dominé par sa prise de conscience sincère de la nécessité vitale de la reconstruction. Les esprits procéduriers et mercantiles se recroquevillèrent, effrayés de leurs propres conséquences. Les hommes y réfléchissaient à deux fois avant de chercher des avantages mesquins face à l'empressement inhabituel à réaliser de nouvelles aspirations. Et quand, enfin, les mauvaises herbes se ranimèrent à nouveau et que les « réclamations » commencèrent à germer, elles poussèrent sur le sol pierreux des tribunaux réformés, de lois qui pointaient vers l'avenir plutôt que vers le passé, et sous le soleil ardent d'un monde en transformation.

Une nouvelle littérature, une nouvelle interprétation de l'histoire naissaient. Un nouvel enseignement était déjà dans les écoles, une nouvelle espérance chez les jeunes. Le riche notable qui a tenté d'empêcher la construction d'une cité de la recherche pour les Anglais, sur les collines du Sussex, en achetant une série de domaines, a été dépossédé et s'est moqué de la cour en demandant une absurde compensation. Le propriétaire des brevets discrédités de Dass fit sa dernière apparition sur le parchemin de l'histoire en tant que propriétaire insolvable d'un journal intitulé « *The Cry for*

[78] Du terme anglais « *nascent* », désigne un soi-disant état d'un atome plus énergétique, dans une théorie chimique de nos jours obsolète (*https://bit.ly/3ivq8BK*). Wells semble vouloir dire que les hommes, après la catastrophe atomique, auraient trouvé une forme de vigueur mentale (NDT).

Justice »[79], dans lequel il demande cent millions de livres au monde. Telle était la vision ingénue que Dass avait de la justice. Il devait être payé environ cinq millions de livres par an, simplement parce qu'il avait annexé la lisière d'une des découvertes d'Holsten. Dass finit par croire fermement en son droit et il mourut victime d'une folie complotiste, dans une clinique de Nice. Ces deux hommes auraient probablement terminé leurs jours extrêmement riches et, bien sûr, anoblis dans l'Angleterre du début du XXe siècle. C'est précisément cette nouveauté de leurs destins qui marque la qualité de la nouvelle ère.

Le nouveau gouvernement découvrit de bonne heure la nécessité d'une éducation universelle pour adapter les hommes aux grandes conceptions de sa règle universelle. Il n'a pas attaqué les formes locales, raciales et sectaires de profession religieuse qui, à cette époque, divisaient la terre en un patchwork de haines et de méfiances. Il est parti de ces organisations pour faire la paix avec Dieu à leur propre rythme. Cependant, il proclamait, comme si cela n'était qu'une simple vérité séculière, que le sacrifice était attendu de tous, que le respect devait être montré à tous.

Le gouvernement mondial a ressuscité des écoles ou en a recréé partout dans le monde et, partout, ces écoles ont enseigné l'histoire de la guerre et les conséquences et la morale de la Dernière Guerre. Partout on enseignait, non pas comme un sentiment, mais comme une question de fait, que sauver le monde du gaspillage et des querelles était le devoir et la préoccupation communs de tous les hommes et de toutes les femmes. Ces choses, qui sont à présent les lieux communs élémentaires des relations humaines, semblaient aux conseillers de Brissago, lorsqu'ils osaient les proclamer pour la première fois, des découvertes merveilleusement audacieuses, non exemptes de doute, qui rougissaient la joue et enflammaient l'œil.

[79] Que l'on peut traduire par « Le Cri Pour La Justice » (NDT).

Le Conseil confia toute cette reconstruction éducative entre les mains d'un comité d'hommes et de femmes, qui accomplit son travail au cours des décennies suivantes avec une ampleur et une efficacité remarquables. Ce comité d'éducation était, et est, le corrélatif du côté mental et spirituel du comité de redistribution. Et, au-dessus de lui, et même, durant une période, le dominant tout à fait, se trouvait un Russe nommé Karénine, qui avait la particularité d'être un infirme congénital. Son corps était si courbé qu'il marchait avec difficulté, souffrait beaucoup en vieillissant et dut enfin subir deux opérations. La seconde l'a tué.

Déjà la malformation. On pouvait la voir dans toutes les foules au Moyen Âge, si bien que le mendiant estropié était comme un trait essentiel du spectacle humain, devenait une chose étrange dans le monde. Cela produisit un effet curieux sur les collègues de Karénine. Leurs sentiments envers lui étaient mêlés de pitié et d'un sentiment d'inhumanité, que l'on ne pouvait vaincre que par l'habitude et non la raison. Il avait un visage vigoureux, avec de petits yeux brun clair, assez profondément enfoncés et une grande bouche résolue aux lèvres fines. Sa peau était très jaune et ridée, et ses cheveux gris fer. Il a toujours été un homme impatient et parfois colérique, mais cela lui a été pardonné à cause du fil brûlant de la souffrance qui était manifestement enfoncé dans son être. À la fin de sa vie, son prestige personnel était très grand. C'est à lui, bien plus qu'à tout autre contemporain, que revient le fait que l'abnégation, l'identification à l'esprit du monde, ait été la base de l'éducation universelle. Ce mémorandum général aux enseignants, qui fut le thème central du système éducatif moderne, était probablement entièrement son œuvre.

« Qui tentera de sauver son âme la perdra », écrivait-il. « C'est l'inscription sur le sceau de ce document et le point de départ de tout ce que nous avons à faire. C'est une erreur de le considérer comme autre chose qu'un simple énoncé de fait. C'est la base de votre travail. Vous devez enseigner l'oubli de soi et tout ce que vous devez enseigner doit être contributif et

subordonné à cette fin. L'éducation est la libération de l'homme de lui-même. Vous devez élargir les horizons de vos enfants, encourager et intensifier leur curiosité et leurs élans créatifs, cultiver et élargir leurs sympathies. Vous êtes là pour cette mission.

« Sous votre direction et les suggestions que vous leur apporterez, les enfants doivent se débarrasser du vieil Adam des soupçons instinctifs, des hostilités et des passions, et se retrouver dans le grand être de l'univers. Les petits cercles de leurs égoïsmes doivent être ouverts jusqu'à ce qu'ils deviennent des arcs pour atteindre les buts de l'espèce humaine. Et ce que vous enseignez aux autres, vous devez l'apprendre aussi assidûment vous-mêmes. La philosophie, la découverte, l'art, toutes sortes de compétences, toutes sortes de services, l'amour : tels sont les moyens de se sauver de cette solitude étroite du désir, de cette obscure préoccupation de soi et des relations égoïstes, qui sont l'enfer pour l'individu, la trahison pour l'humanité et l'exil loin de Dieu… »

– 12 –

Comme les choses s'arrangent et se réalisent, on commence, pour la première fois, à bien les voir. Du point de vue d'une nouvelle ère, on peut regarder en arrière et totalement comprendre le grand courant littéraire qui s'élargit. Des choses, qui semblaient déconnectées, s'enchaînent et des choses autrefois condamnées comme rudes et sans but ne sont plus que des facteurs dans l'énoncé d'un problème gigantesque. Une masse énorme, parmi les écrits les plus sincères des XVIIIe, XIXe et XXe siècles, fait à présent l'unanimité d'une façon imprévue. On peut voir cela comme un vaste tissu de variations sur un même thème : le conflit entre l'égoïsme humain, la passion personnelle et les imaginations étroites, d'une part, et le sentiment croissant de nécessités plus larges et d'une vie possible plus spacieuse, d'autre part.

Ce conflit se manifeste dans une œuvre aussi ancienne que le « Candide » de Voltaire[80], par exemple, où le désir de justice, comme de bonheur, se bat contre la contrariété humaine et se réfugie enfin dans un contentement forcé et indécis des petites choses. « Candide » n'était qu'un des pionniers d'une littérature de la plainte anxieuse, encore aujourd'hui servie par une multitude d'ouvrages. Les romans, plus particulièrement ceux du XIXe siècle, si l'on exclut de notre considération les simples conteurs, témoignent de cette prise de conscience anxieuse des changements qui demandent de l'effort et de l'absence de cet effort.

Sous mille et un aspects, tantôt tragiques, tantôt comiques, tantôt avec une drôle d'affectation de détachement divin, une foule innombrable de témoins ont raconté leurs histoires de vies tourmentées, entre les rêves et leurs limitations. On y rit, on y pleure et maintenant on lit avec un étonnement abyssal ce récit de l'humanité, si peu prémédité. Un récit de la façon dont l'esprit humain en croissance a essayé de s'adapter à l'inadaptation exaspérante de ses anciens vêtements rapiécés. S'adapter, tantôt avec méfiance, tantôt avec empressement, tantôt avec fureur, et toujours, semble-t-il, sans succès.

Et toujours, dans ces livres, à mesure qu'on s'approche du fond du sujet, survient une évasion déconcertante. C'était la fantastique convention de l'époque qu'un écrivain ne devait pas toucher à la religion. Agir ainsi, c'était exciter la fureur jalouse de la grande multitude des enseignants religieux professionnels. Il était permis de parler de la discorde, mais il était interdit de jeter un coup d'œil sur une possible réconciliation. La religion était le privilège de la chaire…

Ce n'est pas seulement dans les romans que la religion a été omise. Elle a été ignorée par les journaux. Elle fut négligée avec pédantisme dans la discussion d'affaires. Et son rôle dans les affaires publiques était trivial et apologétique. Et tout cela n'a pas été fait par mépris, mais par respect.

[80] *https://amzn.to/36HoKZY* (NDT).

L'emprise des anciennes organisations religieuses sur le respect des hommes était encore énorme, si énorme qu'il semblait y avoir une qualité d'irrévérence à appliquer la religion aux développements de tous les jours.

Cette étrange mise en suspension de la religion a duré jusqu'aux débuts du nouvel âge. C'est la vision éclairante de Marcus Karénine, bien plus que toute autre influence contemporaine, qui l'a ramenée dans la texture de la vie humaine. Karénine voyait la religion sans hallucinations, sans vénération superstitieuse, comme une chose commune, aussi nécessaire que la nourriture et l'air, la terre et l'énergie, nécessaire à la vie de l'homme et au bien-être de la République. Il comprit, en effet, qu'elle s'était déjà échappée des temples, des hiérarchies et des symboles, dans lesquels les hommes avaient cherché à l'emprisonner. Qu'elle était déjà à l'œuvre anonymement et obscurément dans l'acceptation universelle de l'État supérieur. Karénine lui a donné une expression plus claire, l'a reformulée aux lumières et aux perspectives de l'aube nouvelle…

Mais, si nous en revenons à nos romans pour témoigner de l'esprit du temps, il devient évident que lorsqu'on les lit dans l'ordre chronologique, dans la mesure où cela est maintenant vérifiable, que lorsqu'on passe le cap entre la fin du XIXe siècle et les débuts du XXe, les écrivains actuels sont beaucoup plus conscients des changements séculaires que ne l'étaient leurs prédécesseurs. Les premiers romanciers essayaient de montrer « la vie telle qu'elle est », les seconds montraient la vie telle qu'elle change. De plus en plus de leurs personnages sont engagés dans l'adaptation au changement ou souffrent des effets des changements du monde. Et à mesure que nous approchons du temps des Dernières Guerres, cette nouvelle conception de la vie quotidienne, en réaction à un développement accéléré, est de plus en plus manifeste.

Le livre de Barnet, qui nous a si bien servi, est franchement une image du monde qui ressemble un peu à un navire qui naviguerait contre le vent. Nos romanciers postérieurs

livrent une vaste galerie de conflits individuels où, us et coutumes anciens, idées bornées, tempéraments peu généreux et obsessions innées, s'opposent à ce grand épanouissement de la vie qui nous est arrivé. Ils nous racontent les sentiments des vieillards arrachés à leur milieu familier et comment ils ont dû faire la paix avec un confort inconfortable et des commodités qui leur sont encore étrangères.

Nos romanciers nous livrent cette discorde entre les égoïsmes d'ouverture des jeunes et les limites mal définies d'une vie sociale en mutation. Ils nous racontent la lutte universelle de la jalousie pour capturer et paralyser nos âmes, des échecs romantiques et des idées fausses et tragiques sur la tendance du monde, sur l'esprit d'aventure, et sur l'urgence de la curiosité, et comment tout cela sert l'universelle dérive.

Et toutes leurs histoires mènent à la fin, soit au bonheur manqué, soit au bonheur gagné, au désastre ou au salut. Plus leur vision est claire et plus leur art est subtil, plus ces romans parlent avec certitude de la possibilité du salut pour le monde entier. Car n'importe quel chemin de la vie mène à la religion, pour ceux qui le suivront assez loin…

Il aurait semblé une chose étrange aux hommes d'autrefois que ce soit une question ouverte, comme elle l'est aujourd'hui, à savoir si le monde se doit d'être entièrement chrétien ou pas chrétien du tout. Mais, assurément, nous avons la spiritualité et, aussi sûrement, nous en avons laissé de nombreuses formes temporaires derrière nous. Le christianisme fut la première expression de la religion mondiale, la première répudiation complète du tribalisme, de la guerre et des disputes. Qu'il soit tombé actuellement dans les voies de rituels plus anciens n'y change rien. Le bon sens de l'humanité a peiné, au cours de deux mille ans d'expérience punitive, pour trouver enfin à quel point un sens solide s'attache aux expressions familières de la foi chrétienne. Le penseur scientifique, en s'ouvrant aux problèmes moraux de la vie collective, tombe inévitablement sur les paroles du Christ et, tout comme le chrétien, au fur et

à mesure que sa pensée s'éclaircit, en arrive à concevoir la République mondiale. Quant aux prétentions des sectes, quant à l'usage d'un nom et d'une lignée prestigieux, nous vivons à une époque qui s'est ébrouée de ces arrogances et de ces endoctrinements.

6. LES DERNIERS JOURS DE MARCUS KARÉNINE

– 1 –

La deuxième opération chirurgicale sur Marcus Karénine a été réalisée à la nouvelle clinique de Paran, sur les hauteurs de l'Himalaya, au-dessus de la gorge de la Sutlej, là où la rivière descend du Tibet.

C'est un endroit d'une nature sauvage et d'une beauté qu'aucun autre paysage au monde n'offre. La terrasse de granit qui court sur les quatre bordures de l'îlot bas des laboratoires donne de tous côtés sur les montagnes. Loin en contrebas, dans les profondeurs cachées d'une crevasse bleue et ténébreuse, la rivière se déverse, tumultueuse comme un torrent, vers les plaines grouillantes de l'Inde. Mais aucun son, de sa hâte rugissante, ne parvient à surpasser sa sérénité.

Au-delà de ce golfe bleu, où des forêts entières de déodars[81] géants ne semblent plus que de petites plaques de mousse, s'élèvent de vastes précipices de roches multicolores, échancrées sur les hauteurs et bordés de plaques de neige, entre les pics déchiquetés. Il s'agit du mur nord d'un immense désert de glace et de neige qui grimpe vers le sud, plus haut, plus sauvage et plus vaste, jusqu'aux sommets culminants de notre globe, jusqu'au Dhaulagiri et à l'Everest.

[81] Cèdre de l'Himalaya à grandes feuilles piquantes : *https://bit.ly/3NrsQ9l* (NDT).

Voici des falaises à aucune autre pareilles sur terre, et des gouffres profonds dans lesquels le mont Blanc pourrait être plongé et caché. Voici des champs de glace aussi grands que des mers intérieures, sur lesquelles les rochers effondrés reposent, si épais, que d'étranges petites fleurs peuvent s'y épanouir sous un soleil intermittent.

Au nord, et bloquant toute vision des hautes terres du Tibet, s'élève cette citadelle de porcelaine, cet édifice gothique, le Lio Porgyul[82]. Murs, tours et pics, de bien trois mille cinq cent mètres de roche veinée et éclatée, au-dessus de la rivière. Et, au-delà, vers l'est et vers l'ouest, s'élèvent des pics derrière d'autres pics, contre le ciel bleu foncé de l'Himalaya. Loin en contrebas, au sud, les nuages des pluies indiennes s'amoncellent brusquement et sont arrêtés par une invisible main.

C'est avec une rapidité onirique, que Karénine survola de haut les irrigations du Rajputana[83] et les tours et coupoles de l'ultime Delhi. Bien que le mur vers le sud ait baissé de près de cent cinquante mètres, le petit groupe de bâtiments lui sembla, tandis qu'il le survolait, comme un jouet perdu parmi ces montagnes sauvages. Aucune route ne montait à cet endroit. Il ne pouvait être atteint que par les airs[84].

Le pilote se posa dans la grande cour et Karénine, aidé de son secrétaire, sortit de l'avion et se dirigea vers les fonctionnaires qui s'avançaient pour le recevoir.

Dans ce lieu, au-delà des infections, du bruit et de toutes distractions, la chirurgie s'y était bâti une maison de recherche et une urgence de guérison. Le bâtiment, lui-même, pouvait sembler particulièrement merveilleux aux

[82] Wells fait ici référence à la montagne Reo Purgyil, parfois appelée Leo Pargial ou Leo Pargil, située à la frontière entre l'Inde et le Tibet : *https://bit.ly/3wFOmBx* (NDT).

[83] Région de l'Inde, au nord-ouest du Rajasthan : *https://bit.ly/3iFgDzW* (NDT).

[84] La géographie de Wells est ici bien confuse, mêlant l'Himalaya à des éléments situés bien plus au sud… (NDT).

yeux habitués à l'architecture fragile d'une époque où le pouvoir était précieux. Il était en granit, un peu dépoli par le gel à l'extérieur, mais lisse à l'intérieur et d'une solidité prodigieuse. Et dans un nid d'abeilles d'appartements subtilement éclairés, se trouvaient les paillasses les plus parfaites pour la recherche, des tables d'opération, des instruments de cuivre, de verre fin, de platine et d'or. Des hommes et des femmes venaient de toutes les parties du monde pour étudier ou faire de la recherche expérimentale. Ils portaient tous un uniforme blanc et mangeaient ensemble autour de longues tables. Tandis que les patients vivaient dans une partie supérieure des bâtiments et étaient soignés par des infirmières et des préposés qualifiés…

Le premier homme à saluer Karénine était Ciana, le directeur scientifique de l'institution. À côté de lui se trouvait Rachel Borken, l'organisatrice en chef. « Vous êtes fatigué ? » demanda-t-elle, et le vieux Karénine secoua la tête.

« Un peu oui », dit-il. « Mais j'ai toujours voulu visiter un endroit comme celui-ci. »

Il parla comme s'il n'avait rien d'autre à faire avec eux. Il y eut une petite pause.

« Combien de scientifiques êtes-vous ici maintenant ? » reprit-il.

« Juste trois cent quatre-vingt-douze », dit Rachel Borken. « Et les patients, les préposés et le reste ? »

« Deux mille trente. »

« Je serai un patient, dit Karénine. Il va falloir que je sois un patient. Mais je voudrais voir les choses d'abord. Bientôt, je serai un patient. »

« Vous viendrez chez moi ? » suggéra Ciana.

« Et puis, je dois parler à votre médecin », dit Karénine. « Mais j'aimerais voir un peu cet endroit et parler à certains de vos hommes avant d'en arriver là. »

Il grimaça et avança.

« J'ai laissé la plus grande partie de mon travail en ordre », déclara-t-il.

« Vous avez travaillé dur jusqu'à présent ? » demanda Rachel Borken.

« Oui. Et maintenant je n'ai plus rien à faire – et cela me fait un drôle d'effet… Et c'est ennuyant, cette maladie et de devoir se replier sur soi. Cette porte et la rangée de fenêtres sont bien faites. Le granit gris et juste la ligne d'or, puis ces montagnes, au-delà, à travers cette arche. C'est très bien fait… »

– 2 –

Karénine était allongé sur le lit avec un doux tapis blanc autour de lui, et Fowler, qui devait être son chirurgien, s'assit sur le bord du lit et lui parla. Un assistant était assis tranquillement dans l'ombre derrière le lit. L'examen était fait et Karénine savait ce qu'il avait devant lui. Il était fatigué, mais serein.

« Alors je mourrai », dit-il, « à moins que vous ne m'opériez ? »

Fowler acquiesça. « Et puis », dit Karénine, souriant, « Je vais probablement mourir. »

« Pas forcément. »

« Même si je ne meurs pas, pourrai-je encore travailler ? »

« Il n'y a qu'une seule chance… »

« Donc, d'abord je mourrai probablement, et si je ne meurs pas, alors peut-être serai-je un invalide inutile ? »

« Je pense que si vous vivez, vous pourrez peut-être continuer – comme vous le faites à présent. »

« Eh bien, je suppose que je dois en prendre le risque. Pourtant, ne pourriez-vous pas, Fowler, ne pourriez-vous pas me droguer et m'opérer au lieu de tout ça – la vivisection ? Quelques jours de vie droguée et active – et puis c'est fini ? »

Fowler réfléchit. « Nous ne sommes pas encore assez assurés pour faire des choses comme ça », déclara-t-il.

« Mais un jour viendra où vous serez certains. »

Fowler hocha la tête.

« Vous me faites me sentir comme si j'étais le dernier des difformes – la difformité est incertitude – inexactitude. Mon corps fonctionne dans le doute, il n'est même pas certain qu'il mourra ou vivra. Je suppose que le temps n'est pas loin où des corps comme le mien ne naîtront plus au monde. »

« Vous voyez », dit Fowler, après une petite pause, « il est nécessaire que des esprits tels que le vôtre naissent dans le monde. »

« Je suppose », dit Karénine, « que mon esprit a eu son utilité. Mais si vous pensez que c'est parce que mon corps est tel qu'il est, je pense que vous vous trompez. Il n'y a pas de vertu particulière dans le défaut. Je me suis toujours irrité contre tout cela. Si j'avais pu me déplacer plus librement et vivre une vie plus longue en bonne santé, j'aurais pu faire davantage. Mais un jour, peut-être, pourrez-vous remettre en ordre un corps qui ne va pas du tout. Votre science ne fait que commencer. C'est une chose plus subtile que la physique et la chimie, et il faut plus de temps pour produire ces merveilles. Et pendant ce temps, quelques-uns de plus d'entre nous doivent mourir de patience. »

« Du bon travail a été fait et les choses ont bien avancé », dit Fowler. « Je peux en dire autant parce que je n'ai rien à voir avec ça. Je peux comprendre une leçon, apprécier les découvertes d'hommes plus capables que moi et utiliser mes mains, mais ces autres, Pigou[85], Masterton[86], Lie[87] et les autres, ils défrichent rapidement le terrain pour la connaissance à venir. Avez-vous eu le temps de suivre leurs travaux ? »

Karénine secoua la tête. « Mais je peux en imaginer l'ampleur », déclara-t-il.

---

[85] Peut-être Arthur Victoria Cecil Pigou (1877-1959), un économiste britannique : *https://bit.ly/38oqJ6k* (NDT).

[86] Personnage apparemment imaginaire… (NDT).

[87] Peut-être Marius Sophus Lie (1842-1899), un mathématicien norvégien : *https://bit.ly/3wWpIN5* (NDT).

« Nous avons tant d'hommes qui y travaillent maintenant », dit Fowler. « Je suppose qu'à l'heure actuelle, il doit y en avoir au moins mille qui réfléchissent, observent, expérimentent, pour un seul qui faisait ça en mille neuf cents ».

« Sans compter tous ceux qui gardent les rapports de recherche ? »

« On ne compte pas ceux-là. Bien sûr, l'indexation actuelle de la recherche est, en elle-même, un très gros travail, et ce n'est que maintenant que nous le faisons correctement. Mais nous en ressentons déjà les bienfaits. Depuis que l'indexation a cessé d'être un travail salarié, pour devenir un acte de dévouement, nous n'avons eu que des personnes motivées pour ce travail. Ici – il faut que je vous le montre aujourd'hui, parce que ça va vous intéresser – nous avons notre exemplaire de l'index encyclopédique – chaque semaine des feuilles sont retirées et remplacées par de nouvelles feuilles, avec de nouveaux résultats, qui nous sont apportés par les avions du Département de recherche. C'est un index de connaissances qui grandit continuellement, un index qui devient continuellement plus précis. Il n'y avait jamais rien eu de tel auparavant. »

« Lorsque je suis entré dans le comité d'éducation, dit Karénine, cet index des connaissances humaines semblait une chose impossible. La recherche avait produit une montagne chaotique de résultats, dans une centaine de langues et un millier de types de publication différents… » Il sourit à ses souvenirs. « Comme nous avons pu nous lamenter au travail ! »

« Déjà la mise en ordre de ce chaos est presque terminée. Vous devriez voir ça. »

« J'ai été si occupé par mon propre travail… Mais oui, je serai heureux de voir ça. »

Le patient regarda un moment le chirurgien avec un air intéressé.

« Avez-vous toujours travaillez ici ? » demanda-t-il brusquement.

« Non », dit Fowler.

« Mais vous avez travaillé surtout ici ? »

« J'ai travaillé environ sept ans sur les dix dernières. Parfois je m'en vais, là-bas. Quelqu'un doit le faire. Au moins je dois. Il y a une sorte de grisaille qui s'empare de tout cela, on a faim de la vie, de la vraie vie personnelle, passionnée, faire l'amour, manger et boire, pour le plaisir de la chose, bousculer les foules, vivre des aventures, rire – surtout rire… »

« Oui », dit Karénine, compréhensif.

« Puis, un jour, soudain on repense à ces hautes montagnes… »

« C'est comme j'aurais voulu vivre s'il n'y avait pas eu mes… défauts », dit Karénine. « Personne ne la connaît, sauf ceux qui l'ont supportée : l'exaspération de l'anormalité. Ce sera bien quand vous n'aurez plus personne, dont le corps ne peut pas vivre une vie quotidienne en bonne santé, dont l'esprit ne peut pas monter dans ces hauts lieux comme il le veut. »

« Nous y parviendrons bientôt », déclara Fowler.

« Durant des générations sans fin, l'homme a lutté contre les indignités de son corps et celles de son âme. Douleurs, incapacités, viles angoisses, humeurs noires, désespoirs. Comme je les connais bien. Ils ont pris plus de temps que toutes vos vacances. Il est vrai, n'est-ce pas, que tout homme est partagé entre l'infirme et la bête ? J'ai plongé un peu plus profondément que la plupart, c'est tout. Ce n'est que maintenant que l'homme a pleinement appris la vérité à propos de tout cela. Qu'il peut se prendre en main pour n'être ni une bête ni un infirme. Maintenant qu'il surmonte sa servitude à son corps, il peut, pour la première fois, songer à vivre pleinement la vie de son corps… Avant qu'une autre génération ne meure, vous aurez la chose en main. Vous ferez ce que vous voudrez avec le vieil Adam et tous les vestiges des brutes et des reptiles qui se cachent dans son corps et son esprit. N'est-ce pas ? »

« Vous le dites avec tant d'audace », dit Fowler.

Karénine rit joyeusement de sa prudence… « Quand, demanda soudain Karénine, quand m'opérerez-vous ? »

« Après-demain », dit Fowler. « Durant une journée, je vous demande de boire et manger comme je vous le prescrirai. Mais vous pourrez penser et parler comme bon vous semble. »

« J'aimerais bien voir cet endroit. »

« Vous y passerez cet après-midi. Je vais vous faire porter par deux hommes dans une litière. Et demain vous vous coucherez sur la terrasse. Nos montagnes ici sont les plus belles du monde… »

– 3 –

Le lendemain matin, Karénine se leva de bonne heure et regarda le soleil se lever sur les montagnes. Il déjeuna légèrement, puis le jeune Gardener, son secrétaire, vint le consulter sur le déroulement de sa journée. Aimerait-il voir des gens ? Ou cette douleur qui le rongeait était-elle trop forte pour lui permettre de faire cela ?

« J'aimerais parler », dit Karénine. « Il doit y avoir toutes sortes de gens vifs d'esprit ici. Qu'ils viennent bavarder avec moi. Cela va me distraire – et je ne peux pas vous dire à quel point tout ce qui se passe est intéressant. D'avoir vu l'aube de son propre dernier jour. »

« Votre dernier jour ! »

« Fowler va me tuer. »

« Mais il pense que non. »

« Fowler va me tuer. S'il ne le fait pas, il ne laissera pas grand-chose de moi. De sorte que c'est mon dernier jour de toute façon, les jours d'après, s'ils viennent à moi, seront refusés. Je sais… »

Gardener était sur le point de parler quand Karénine reprit la parole.

« J'espère qu'il me tuera, Gardener. Ne soyez pas vieux jeu. La chose dont j'ai le plus peur, c'est ce dernier haillon de la vie. Je peux simplement continuer – comme une chose qui récupère, qui cicatrise, en souffrance. Et puis, toutes ces

choses que j'ai cachées et gardées ou écartées ou encore corrigées auront raison de moi. Je serai maussade. Je peux perdre mon emprise sur mon propre égoïsme. Ça n'a jamais été une prise très ferme. Non, non, Gardener, ne dites pas ça ! Vous le savez mieux que quiconque, vous en avez eu des aperçus. Supposons que je sois passé de l'autre côté de cette affaire, rabaissé, vaniteux et méchant, utilisant le prestige que j'ai acquis parmi les hommes grâce à mon bon travail dans le passé juste pour servir un petit but invalide… »

Il resta silencieux pendant un moment, regardant les brumes parmi les précipices lointains se transformer en nuages de lumière, dériver et se dissoudre devant les rayons scrutateurs du soleil levant.

« Oui », dit-il enfin : « J'ai peur de ces anesthésiants et de ces fins de vie fabuleuses. C'est la vie dont nous avons tous peur. La mort ! – personne ne s'occupe de la mort. Fowler est intelligent, mais un jour, la chirurgie connaîtra mieux son devoir et ne sera pas si anxieuse juste pour sauver quelque chose… seulement à condition qu'il ne tremble pas. J'essaye de tenir jusqu'au bout, correctement, et de faire mon travail. Après que Fowler en aura fini avec moi, je suis certain que je serai inapte au travail – et qu'y a-t-il d'autre pour moi ? … Je sais que je ne serai plus apte au travail…

« Je ne vois pas pourquoi la vie devrait être jugée par son dernier fil de vitalité… Je sais en quoi elle peut être splendide, moi qui suis une créature malade depuis le début. Je la connais assez pour ne pas la confondre avec ses enveloppes. Souvenez-vous, Gardener, que si tout à l'heure mon cœur me fait défaut et que je désespère, et si je traverse une petite phase de douleur et d'ingratitude et d'oubli ténébreux avant la fin… Ne croyez pas ce que je pourrais dire à la fin… Si le tissu est assez bon, la bordure n'a pas d'importance. Ça n'a pas d'importance. Tant que vous êtes en vie, vous n'êtes qu'un moment, peut-être, mais quand vous êtes mort, vous êtes toute votre vie, du premier au dernier instant… »

– 4 –

De fait, conformément à son souhait, les gens sont venus lui parler et il put à nouveau s'oublier. Rachel Borken resta longtemps assise avec lui et parla principalement des femmes dans le monde. Avec elle se trouvait une fille nommée Edith Haydon qui était déjà très connue comme cytologiste. Et plusieurs des hommes plus jeunes qui travaillaient sur place et un patient nommé Kahn, un poète, et Edwards, un concepteur de pièces de théâtre et de spectacles, ont passé du temps avec lui. La conversation errait d'un point à l'autre et revenait sur elle-même, et devenait tantôt sérieuse, tantôt banale au fur et à mesure que les suggestions fortuites la déterminaient. Mais peu de temps après, Gardener écrivit des notes sur les choses dont il se souvenait, et il est possible de reconstituer la vision de Karénine sur le monde et comment il pensait et ressentait bon nombre des principales choses de la vie.

« Notre époque », dit-il, « a été jusqu'à présent une époque de changement de scène. Nous avons préparé une scène, déblayé le décor d'un drame qui se jouait et devenait lassant… Si je pouvais m'abstenir des premières scènes du nouveau spectacle…

« Comme le monde est devenu encombré ! Il souffrait, comme je souffre, d'une croissance de choses sans signification. Il était empêtré, fiévreux, confus. Il avait grand besoin d'être libéré, et je suppose que rien de moins que la violence de ces bombes n'aurait pu le libérer et en faire à nouveau un monde sain. Je suppose qu'elles étaient nécessaires. De même que tout tourne au mal dans un corps fiévreux, tout semblait tourner au mal durant ces dernières années de l'ancien temps. Partout il y avait des organisations obsolètes s'emparant de toutes les belles choses nouvelles que la science donnait au monde. Les nationalités, toutes sortes de corps politiques, les églises et les sectes, la propriété, s'emparant de ces pouvoirs précieux et de ces possibilités illimitées et les transformant en mauvais usages. Et ils ne

pouvaient souffrir aucune liberté d'expression. Ils ne pouvaient permettre aucune éducation. Ils ne laissaient personne être éduqué aux besoins des temps nouveaux… Vous qui êtes plus jeunes, vous ne pouvez pas imaginer le mélange d'espoir désespéré et de désespoir révolté dans lequel nous étions. Nous qui pouvions croire aux possibilités de la science, nous vivions ces années avant l'avènement de l'énergie atomique…

« Ce n'était pas seulement que la masse des gens ne participait pas, ne comprenait pas, mais que ceux qui comprenaient manquaient de force et de conviction. Ils ont dit les choses, ils ont vu les choses, et les choses ne signifiaient rien pour eux…

« J'ai lu de vieux journaux ces derniers temps. C'est merveilleux comme nos pères s'ennuyaient de la science. Ils détestaient ça. Ils la craignaient. Ils ont permis à quelques savants d'exister et de travailler, une poignée pitoyable… « Ne vous renseignez pas sur nous », leur disaient-ils. « Ne nous infligez pas de clairvoyance à notre propos. Épargnez à nos petits modes de vie l'effrayant puits de compréhension. Mais faites-nous des tours de magie, de mignons petits tours. Donnez-nous un éclairage bon marché. Et guérissez-nous de certaines choses désagréables. Guérissez-nous du cancer, guérissez-nous de la tuberculose, guérissez nos rhumes et soulagez-nous après la satiété… Nous avons changé tout cela, Gardener. La science n'est plus notre servante. Nous savons qu'elle est dédiée à quelque chose de plus grand que notre petit moi individuel. C'est l'éveil de l'esprit de l'humanité, et dans peu de temps – dans peu de temps – j'aimerais vraiment pouvoir regarder, juste un petit instant, maintenant que le rideau s'est levé… »

« Tandis que je suis allongé ici, ils nettoient ce qui reste des bombes à Londres », reprit-il. « Ensuite, ils vont réparer les ruines et les rendre aussi proches que possible de leur état antérieur à la chute des bombes. Peut-être déterreront-ils la vieille maison de St John's Wood où mon père s'est rendu après son expulsion de Russie… Ce Londres de mes souvenirs

m'apparaît comme un endroit dans un autre monde. Pour vous, les jeunes, cela doit ressembler à un endroit qui n'a jamais existé. »

« Est-ce qu'il reste encore beaucoup de choses debout ? » demanda Édith Haydon.

« Des kilomètres carrés à peine ébranlés dans le sud et le nord-ouest, disent-ils. Et la plupart des ponts et de vastes zones de quai. Westminster, qui abritait la plupart des bureaux du gouvernement, a beaucoup souffert de la petite bombe qui a détruit le Parlement, il y a très peu de traces de l'ancienne artère de Whitehall ou du quartier du gouvernement. Mais il existe de nombreux dessins à l'échelle de ses bâtiments. Et le grand trou, à l'est de Londres, importe peu. C'était un quartier pauvre et très semblable au nord et au sud… Il sera possible d'en reconstruire la plus grande partie… C'est voulu. Il devient déjà difficile de se souvenir de l'ancien temps, même pour nous qui l'avons vu. »

« Cela me semble très lointain », dit la jeune fille.

« C'était un monde malsain », réfléchit Karénine. « Il me semble me souvenir de tous les gens de mon enfance comme s'ils étaient malades. Ils étaient malades. Ils étaient malades de confusion. Tout le monde était soucieux d'argent et tout le monde faisait des choses désagréables. Ils mangeaient un étrange mélange d'aliments, trop ou trop peu, et à des heures indues. On voit à quel point ils étaient malades par leurs publicités. Partout de la publicité pour des pilules. Tout le monde devait prendre des pilules.

« Dans l'une des chambres d'hôtel du *Strand*, ils ont trouvé les bagages d'une dame recouverts de décombres et non brûlés, et elle était équipée de neuf sortes différentes de pilules et de cachets. L'âge du port de la pilule venait juste après l'âge du port d'arme. Tout cela est étrange pour nous, à présent. La peau des gens devait être dans un état ignoble. Très peu de personnes étaient correctement lavées. Ils portaient la crasse des mois sur leurs vêtements. Tous les vêtements qu'ils portaient étaient de vieux vêtements. Notre façon de réduire en pâte nos vêtements après une semaine ou

deux d'usure leur aurait semblé fantastique. Leurs vêtements ne supportaient guère qu'on y pense.

« Et leur surpopulation ! Tout le monde se bousculait contre tout le monde dans ces affreuses villes. Dans un tumulte. Les gens étaient bousculés et écrasés par centaines. Chaque année à Londres, les voitures et les omnibus tuaient ou mutilaient à eux seuls vingt mille personnes. À Paris c'était pire. Les gens tombaient morts faute d'air dans les voies bondées. L'irritation de Londres, intérieure et extérieure, a dû être affolante. C'était un monde fou. C'est comme penser à un enfant malade. On a le même effet d'urgences fébriles et de bouffées de déceptions irrationnelles.

« Toute l'histoire », dit-il, « est comme l'enregistrement d'une enfance…

« Et encore, pas exactement comme une enfance. Même un enfant malade a quelque chose de propre et de vif, et quelque chose de touchant. Mais tant d'anciens temps nous mettent en colère. Tant de choses qu'ils ont faites semblent grossièrement stupides, obstinément, outrageusement stupides, ce qui est tout le contraire d'être frais et jeune.

« Je lisais l'autre jour quelque chose sur Bismarck, ce héros de la politique du XIXe siècle, ce Napoléon numéro deux, ce dieu de sang et de fer. Il n'était qu'un homme stupide, obstiné et ennuyeux. En effet, c'est ce qu'il était, l'homme le plus commun, le plus grossier, qui soit jamais devenu grand. Je regardais ses portraits. Un visage lourd, une face de crapaud, avec des yeux saillants et une épaisse moustache pour cacher une pauvre bouche. Il ne voyait que l'Allemagne, l'Allemagne accentuée, indurée, agrandie. L'Allemagne et sa classe sociale en Allemagne. Au-delà de ça, il n'avait pas d'idées, il était inaccessible aux idées. Son esprit ne s'est jamais élevé un instant au-dessus de la ruse élaborée d'un voyou. Et il était l'homme le plus influent du monde, du monde entier, aucun homme n'a jamais laissé une marque aussi profonde sur le monde. Parce que partout il y avait des hommes grossiers pour résonner aux notes lourdes qu'il émettait. Il a piétiné dix

mille belles choses et une sorte de méchanceté chez ces voyous leur faisait plaisir de le voir piétiner le monde. Non, ce n'était pas un enfant. L'agressivité terne et nationale qu'il représentait n'était pas un enfantillage. L'enfance est une promesse. Il était la survie.

« Toute l'Europe lui a offert ses enfants. Elle a sacrifié l'éducation, l'art, le bonheur et tous ses espoirs de bien-être futur pour suivre le bruit de son sabre. Le culte monstrueux du "sang et du fer" de ce vieil imbécile circulait sur toute la terre. Jusqu'à ce que les bombes atomiques brûlent à nouveau notre chemin vers la liberté… »

« On pense de lui maintenant comme on pense au mégathérium[88] », dit l'un des jeunes hommes.

« Du premier au dernier, l'humanité a fabriqué trois millions de gros canons et cent mille grands navires compliqués seulement pour faire la guerre. »

« N'y avait-il pas d'hommes sains d'esprit à cette époque », demanda le jeune homme, « pour s'opposer à toute cette idolâtrie ? »

« Dans un état de désespoir », dit Edith Haydon.

« Il est si loin – et il y avait encore des hommes vivants qui vivaient quand Bismarck est mort ! … » dit le jeune homme…

– 5 –

« Et pourtant, il se peut que je sois injuste envers Bismarck », dit Karénine suivant sa propre pensée. « Vous voyez, les hommes appartiennent à leur époque. Nous nous appuyons sur un fonds de pensées commun et nous imaginons que nous nous tenons sur le sol. J'ai rencontré l'autre jour un homme sympathique, un Maori, dont l'arrière-grand-père était cannibale. Il se trouva qu'il avait un daguerréotype du vieux pécheur, et les deux hommes se ressemblaient merveilleusement. On sentait qu'en jonglant un peu avec le

[88] Paresseux géant, qui disparut il y a 11 000 ans, probablement sous l'influence humaine : *https://bit.ly/36Smorm* (NDT).

temps, l'un aurait très bien pu être l'autre. Les gens qui sont cruels et stupides à une époque stupide pourraient être doux et splendides à une époque gracieuse. Le monde a aussi ses humeurs. Pensez à la nourriture mentale de l'enfance de Bismarck. Les humiliations des victoires de Napoléon, la victoire écrasante et couronnée de la Bataille des Nations… Tout le monde à cette époque, sage ou insensé, croyait que la division du monde sous une multitude de gouvernements était inévitable et qu'elle se poursuivrait encore durant des milliers d'années. C'ÉTAIT inévitable, jusqu'à ce que ce soit impossible. Quiconque aurait publiquement nié cette fatalité aurait été compté – oh ! parmi les IMBÉCILES.

« Le vieux Bismarck n'y allait juste qu'un peu trop fort, sur le sujet des idées reçues. C'est tout. Il pensait que puisqu'il devait y avoir des gouvernements nationaux, il en ferait un qui soit fort à l'intérieur et invincible à l'extérieur. Parce qu'il s'était nourri avec une sorte d'appétit grossier de ce que nous voyons maintenant être des idées très stupides. Mais cela ne fait pas de lui un homme stupide. Nous avons eu des avantages. Nous avons eu l'unité et le collectivisme soufflés dans nos cerveaux. Où serions-nous maintenant sans la grâce de la science ? J'aurais dû être aigri, rancunier, comme un membre opprimé de l'Intelligentzia russe. Un conspirateur, prisonnier ou assassin. Vous, ma chère, en tant que suffragette, vous auriez brisé des vitres crasseuses. »

« JAMAIS ! », s'écria Edith avec force…

Pendant un moment la conversation éclata en personnalités pleines d'humour et les jeunes gens se moquèrent les uns des autres au travers des sourires du vieil administrateur. Et puis, soudain, l'un des jeunes hommes de science donna une nouvelle tournure aux choses. Il parla comme quelqu'un qui était plein à craquer.

« Vous savez, monsieur, j'ai l'impression – c'est difficile de prouver de telles choses – que la civilisation fut très proche de la catastrophe quand les bombes atomiques sont tombées dessus. Que s'il n'y avait pas eu Holsten et la radioactivité induite, le monde n'aurait pu être aussi – brisé – qu'il est

devenu. Seulement, au lieu d'être une débâcle qui a ouvert la voie à de meilleures choses, cela aurait pu être une débâcle sans reprise. Comprendre l'économie fait partie de mon travail et, de ce point de vue, le siècle qui a précédé Holsten n'a été qu'un crescendo de cent ans de gâchis. Seul l'individualisme extrême de cette période, seule son absence totale de compréhension ou de but collectif peut expliquer ce gaspillage.

« L'humanité a consommé – à la folie – des choses matérielles. Ils ont épuisé les trois quarts de tout le charbon de la planète. Ils ont épuisé la majeure partie du pétrole. Ils ont rasé leurs forêts et ils ont manqué d'étain et de cuivre. Leurs champs de blé se sont épuisés et ont été bâtis. Et beaucoup de grandes villes avaient tellement abaissé le niveau d'eau de leurs nappes phréatiques disponibles, qu'elles subissaient une sécheresse chaque été. Tout le système se précipitait vers la faillite.

« Et ils dépensaient chaque année des quantités de puissance et d'énergie de plus en plus vastes pour les préparatifs militaires et augmentaient continuellement la dette de l'industrie envers le capital. Le système était déjà stupéfiant lorsque Holsten a commencé ses recherches. Aussi loin que le monde en général allait, il n'y avait aucun sentiment de danger et aucun désir d'enquêter sur tout ça. Ils ne croyaient pas que la science pouvait les sauver et n'avaient aucune idée qu'il y avait un besoin d'être sauvé. Ils ne pouvaient pas, ils ne voulaient pas voir le gouffre sous leurs pieds. C'était une pure chance pour l'humanité, dans son ensemble, que la moindre recherche scientifique soit en cours. Et comme je l'ai dit, monsieur, si cette ligne de fuite ne s'était pas ouverte, avant maintenant, il y aurait peut-être eu un accident, une révolution, une panique générale, une désintégration sociale, la famine et – c'est tout à fait concevable – un désordre total…

« Les rails ont peut-être rouillé sur les voies ferrées désaffectées, les poteaux téléphoniques ont pourri et sont tombés, les gros paquebots sont tombés en tôle dans les ports.

Les villes incendiées et désertes sont devenues les cachettes en ruines de bandes de brigands. Nous aurions pu être des brigands dans un monde éclaté et affaibli. Ah, vous pouvez sourire, mais c'est déjà arrivé dans l'histoire de l'humanité. Le monde est encore parsemé des ruines de civilisations disparues. Des bandes barbares ont fondu sur l'Acropole et le tombeau d'Hadrien est devenu une forteresse qui a fait la guerre à travers les ruines de Rome contre le Colisée… En 1940, la possibilité du désastre était-elle vraiment écartée ? Et aujourd'hui, en sommes-nous encore si loin que cela ? »

« Cela semble assez loin maintenant », dit Edith Haydon.

« Mais il y a quarante ans ? »

« Non », dit Karénine, les yeux rivés sur les montagnes. « Je pense que vous sous-estimez l'intelligence disponible durant les premières décennies du XXe siècle. Officiellement, je sais, politiquement, cette intelligence n'a pas parlé, mais elle était là. Et je remets en question votre hypothèse. Je doute que cette découverte ait pu être retardée. Il y a maintenant une sorte de logique inéluctable dans le déroulement de la recherche. Pendant cent ans et plus, la pensée et la science ont suivi leur propre chemin, indépendamment des événements communs de la vie. Vous voyez, ils se sont échappés. S'il n'y avait pas eu Holsten, il y aurait eu un homme semblable. Si l'énergie atomique n'était pas venue cette année-là, elle serait venue l'année suivante.

« Dans la Rome décadente, la marche de la science venait à peine de commencer… Ninive, Babylone, Athènes, Syracuse, Alexandrie, ce furent les premières expériences brutes d'association, qui permirent l'apparition d'une sécurité, d'un répit, où naquit l'enquête scientifique. L'homme a dû expérimenter avant de trouver le moyen de commencer. Mais, déjà, il y a deux cents ans, il avait bel et bien commencé…

« La politique, les dignités et les guerres des XIXe et XXe siècles n'étaient que le dernier phénix flamboyant de l'ancienne civilisation qui s'embrasait autour des débuts de la nouvelle. Que nous servons… L'homme vit dans l'aurore pour

toujours », dit Karénine. « La vie commence et ne fait rien d'autre que de commencer. Cela commence éternellement. Chaque pas semble plus vaste que le précédent et ne fait que nous rassembler pour le nid. Cet État moderne qui est le nôtre, qui aurait été une merveille utopique il y a cent ans, est déjà le lieu commun de la vie. »

– 6 –

Vers onze heures Karénine prit son repas de midi, puis il dormit parmi ses fourrures artificielles et ses oreillers durant deux heures. Ensuite, il se réveilla et du thé lui fut apporté, et il s'occupa d'une petite difficulté concernant les écoles moraves du Labrador et du Groenland dont Gardener savait qu'elles l'intéresseraient. Il resta seul un peu de temps après cela, puis les deux femmes revinrent le voir. Ensuite, Edwards et Kahn rejoignirent le groupe, et la conversation s'est orientée sur le sujet de l'amour et de la place des femmes dans le monde renaissant. Les bancs de nuages de l'Inde s'étendaient sous une brume frémissante et l'éclat du soleil tombait en plein sur les précipices à l'est. De temps en temps, pendant qu'ils parlaient, un vaste éclat de roche se brisait et se détachait des flancs de la montagne. Alors une ruée sauvage de neige, de glace et de pierres, se déversait dans un bruit de tonnerre, et s'arrêtait…

– 7 –

Durant un certain temps, Karénine parla très peu, tandis que Kahn, le poète populaire, parlait de l'amour passionnel. Il déclara que l'amour passionnel et personnel avait été le désir constant de l'humanité, depuis que l'humanité avait commencé, et maintenant seulement il devenait une expérience possible. C'était un rêve, qui se poursuivait de génération en génération, et que les hommes avaient toujours perdu juste au moment où ils allaient l'atteindre. Pour la plupart de ceux qui l'avaient cherché obstinément,

cela avait apporté de la tragédie. Désormais, élevés au-dessus des détresses sordides, des hommes et des femmes pouvaient espérer un amour réalisé et triomphant. Cet âge était l'Aube de l'Amour…

Karénine resta abattu et pensif pendant que Kahn disait ces choses. Face à ce silence obstiné, la voix de Kahn sembla bientôt fatiguée et défaillir. Il avait commencé par s'adresser à Karénine, mais il incluait actuellement Edith Haydon et Rachel Borken dans son interpellation. Rachel écoutait en silence. Edith regarda Karénine et évita délibérément le regard de Kahn.

« Je sais », dit enfin Karénine, « que beaucoup de gens disent ce genre de choses. Je sais qu'il y a une vaste libération sexuelle dans le monde. Cette grande vague de décoration et d'élaboration qui a parcouru le monde, cette efflorescence, s'est bien sûr emparée de cela. Je sais que lorsque vous dites que le monde est libéré, vous interprétez cela comme signifiant que le monde est libéré pour faire l'amour. Là-bas – sous les nuages, les amants se rassemblent. Je connais vos chansons, Kahn, vos chansons semi-mystiques, dans lesquelles vous représentez ce vieux et dur monde se dissolvant dans une brume lumineuse d'amour – l'amour sexuel… Je ne pense pas que vous ayez raison ou que vous soyez dans le vrai en cela. Vous êtes un jeune homme plein d'imagination et vous voyez la vie – avec ardeur – avec les yeux de la jeunesse. Mais la puissance qui a amené l'homme dans ces hauts lieux, sous cette noirceur voilée de bleu du ciel et qui nous indique la direction de l'immense et terrible avenir de notre espèce, cette puissance est plus mûre, plus profonde et plus grande que de telles émotions…

« Tout au long de ma vie – cela fut une part nécessaire de mon travail – j'ai dû penser à cette libération de l'amour sexuel et aux énigmes que la liberté parfaite et le pouvoir presque illimité poseront à l'âme humaine. Je peux voir maintenant, partout dans le monde, une belle extase de gaspillage. "Chantons, réjouissons-nous et soyons séduisants

et merveilleux."… L'orgie ne fait que commencer, Kahn… C'était inévitable – mais ce n'est pas la fin de l'humanité…

« Pensez à ce que nous sommes. Ce n'est qu'un hier dans l'infini du temps que la vie était une chose qui rêvait, rêvant si profondément qu'elle s'oubliait comme elle rêvait, ses vies, ses instincts individuels, ses moments, qu'elle était née et qu'elle s'émerveillait et jouait et désirait et avait faim et grandissait et se lassait et mourait. Des successions incalculables de visions, des visions de jungle éclairée par le soleil, de rivières sauvages, de forêts sauvages, de désir ardent, de cœurs battants, d'ailes qui s'envolent et de terreurs rampantes s'enflammèrent puissamment, comme si elles n'avaient jamais existé. La vie était un malaise à travers lequel les lumières jouaient et disparaissaient.

« Et puis nous sommes advenus. L'homme est advenu et a ouvert des yeux qui étaient une question et des mains qui étaient une exigence et a commencé un esprit et une mémoire qui ne meurent pas quand les hommes meurent, mais vivent et augmentent pour toujours. Un sur-mental, une volonté dominatrice. Une question et une aspiration qui atteignent les étoiles… La faim et la peur et ce dont vous faites tant d'éloges, ce sexe, ne sont que les éléments de la vie dont nous sommes issus. Tous ces élémentaux, je vous l'accorde, doivent être pourvus, traités, satisfaits, mais toutes ces choses doivent être laissées derrière. »

« Mais l'Amour », dit Kahn.

« Je parle de l'amour sexuel et de l'amour des personnes intimes. Et c'est bien ce que vous voulez dire, Kahn. »

Karénine secoua la tête. « Vous ne pouvez pas en rester aux racines et, en même temps, vouloir grimper sur l'arbre », dit-il…

« Non », dit-il encore, après une pause, « cette excitation sexuelle, cette histoire d'amour font juste partie du processus de croissance et nous sommes en train d'en sortir. Jusqu'ici la littérature et l'art et le sentiment et toutes nos formes émotionnelles ont été presque entièrement adolescents. Les pièces de théâtre et les histoires, les délices et les espoirs ont

tous tourné autour de cette merveilleuse découverte de l'intérêt amoureux. Mais la vie s'allonge maintenant et l'esprit de l'humanité adulte se détache. Les poètes qui jadis mouraient à trente ans vivent aujourd'hui jusqu'à quatre-vingt-cinq ans. Vous aussi Kahn !

« Vous avez encore des années sans fin, des années pleines d'apprentissages… Nous portons toujours un fardeau excessif de sexe et de tradition sexuelle, et nous devons nous en libérer. Nous nous en libérons, vraiment. Nous avons appris de mille manières différentes à retenir la mort, et ce sexe, qui aux temps anciens de la barbarie suffisait à peine à mettre en balance notre mort, est maintenant comme un marteau qui a perdu son enclume, il plonge dans la vie humaine. Vous les poètes, vous les jeunes, vous voulez le transformer en délice. Transformez-le en délice. Ça peut être une porte de sortie. Dans peu de temps, si vous avez des cerveaux capables de réfléchir à cela, vous serez satisfaits et, alors, vous arriverez à ce moment-là à de plus grandes choses. Les vieilles religions et leurs nouvelles dérives veulent encore, je le vois, supprimer toutes ces choses. Laissez-les les réprimer. S'ils peuvent les réprimer. Parmi leurs propres ouailles. De toute façon, l'une ou l'autre route vous amènera enfin à la recherche éternelle de la connaissance et à la grande aventure du pouvoir. »

« Mais incidemment », dit Rachel Borken, « incidemment vous avez la moitié de l'humanité, vous avez des femmes, très spécialisées pour… pour cet amour et cette reproduction qui sont tellement moins nécessaires qu'ils ne l'étaient. »

« Les deux sexes sont spécialisés pour l'amour et la reproduction », déclara Karénine.

« Mais les femmes portent le fardeau le plus lourd. »

« Pas seulement dans leur imagination », dit Edwards.

« C'est certain », dit Kahn, « quand vous parlez de l'amour comme d'une phase, n'est-ce pas une phase nécessaire ? Indépendamment de la reproduction, l'amour des sexes est nécessaire. N'est-ce pas l'amour, l'amour sexuel, qui a libéré l'imagination ? Sans ce remue-ménage, sans cette impulsion

à sortir de nous-mêmes, à être insouciants et merveilleux, nos vies seraient-elles autre chose que le contentement du bœuf à l'étable ? »

« La clé qui ouvre la porte », dit Karénine, « n'est pas le but du voyage. »

« Mais les femmes ! » s'écria Rachel. « Nous voilà ! Quel est notre avenir, en tant que femmes ? Avons-nous seulement ouvert les portes de l'imagination pour vous les hommes ? Parlons maintenant de cette question. C'est une chose à laquelle je pense constamment, Karénine. Que pensez-vous de nous, les femmes ? Vous qui avez dû tant penser à ces choses qui nous laissent perplexes. »

Karénine sembla peser ses mots. Il parla très délibérément. « Je me fous de votre avenir, en tant que femmes. Je me fiche de l'avenir des hommes – en tant qu'hommes. Je veux détruire ces avenirs particuliers. Je me soucie de votre avenir en tant qu'intelligences, en tant que parties et contribution à l'esprit universel de l'espèce humaine. Non seulement l'humanité est naturellement surspécialisée dans ces matières, mais toutes ses institutions, ses coutumes, tout, exagèrent, intensifient cette différence. Je veux déspécialiser les femmes. Ce n'est pas une idée nouvelle. Platon voulait exactement cela. Je ne veux pas continuer de la façon que nous avançons maintenant, en insistant sur cette différence naturelle. Je ne la nie pas, mais je veux la réduire et la vaincre. »

« Et nous resterons des femmes », déclara Rachel Borken.

« Avez-vous besoin de continuer à vous considérer comme des femmes ? »

« Cela nous est imposé », dit Edith Haydon.

« Je ne pense pas qu'une femme devienne moins femme parce qu'elle s'habille et travaille comme un homme », dit Edwards. « Vous les femmes, ici, je veux dire vous les femmes scientifiques, vous portez des vêtements blancs comme les hommes, vous tordez vos cheveux de la façon la plus simple, vous faites votre travail comme s'il n'y avait qu'un seul sexe au monde. Vous êtes tout autant des femmes, même si vous

n'êtes pas si féminines, que les belles dames là-bas dans les plaines qui s'habillent pour l'excitation et la parade, qui ne pensent qu'aux amants, qui exagèrent toutes les différences… Vraiment, nous vous aimons davantage. »

« Mais nous allons au travail », dit Edith Haydon.

« Alors, est-ce important ? » demanda Rachel.

« Si vous faites votre travail et si les hommes font leur travail alors, pour l'amour du ciel, soyez aussi femme que vous le voulez », dit Karénine. « Quand je vous demande de vous déspécialiser, je ne pense pas à l'abolition du sexe, mais à l'abolition de l'obsession gênante, restrictive et obstructive du sexe. Il est peut-être vrai que le sexe a fait la société, que la première société a été la famille cimentée par le sexe ; le premier état, une confédération de consanguins ; les premières lois des tabous sexuels.

« Jusqu'à il y a quelques années, la moralité signifiait un comportement sexuel correct. Jusqu'à quelques années avant nous, le principal intérêt et motif d'un homme ordinaire était de garder et de gouverner une femme et ses enfants, et le principal souci d'une femme était d'amener un homme à le faire. C'était le drame, c'était la vie. Et la jalousie de ces demandes était le motif principal dans le monde. Vous avez dit, Kahn, il y a peu de temps, que l'amour sexuel était la clé qui sortait de la solitude de soi, mais je vous dis que jusqu'à présent il ne l'a fait que pour nous enfermer tous à nouveau dans une solitude à deux… Tout cela a peut-être été nécessaire, mais ce n'est plus nécessaire. Tout cela a changé et change encore très rapidement. Votre avenir, Rachel, EN TANT QUE FEMMES, est un avenir en décroissance. »

« Karénine ? » demanda Rachel, « voulez-vous dire que les femmes doivent devenir des hommes ? »

« Les hommes et les femmes doivent devenir des êtres humains. »

« Vous voudriez abolir les femmes ? Mais, Karénine, écoutez ! Il y a plus que du sexe là-dedans. En dehors du sexe, nous sommes différentes de vous. Nous prenons la vie différemment. Vous oubliez que nous sommes des – femelles,

Karénine, et en cela nous sommes un autre type d'être humain, avec une façon de faire et d'être différente. Dans certaines choses, nous sommes étonnamment secondaires. Me voici ici à cause de mes trucs de gestionnaire, et Edith est ici à cause de ses mains patientes et subtiles. Cela ne change rien au fait que presque tout le corps de la science est créé par l'homme. Cela ne change rien au fait que les hommes font tellement l'histoire qu'on pourrait presque écrire une histoire complète du monde sans mentionner le nom d'une femme. Et, par ailleurs, nous avons un don de dévotion, d'inspiration, un pouvoir distinctif pour vraiment aimer les belles choses, un souci de la vie et un œil attentif particulier pour le comportement. Vous savez qu'à côté de nous, les femmes, les hommes sont aveugles dans ces dernières matières. Vous savez qu'ils sont agités et instables. Nous avons une constance. Nous ne pourrons peut-être jamais tracer les grandes lignes ni ne découvrirons de nouvelles voies, mais n'y a-t-il pas à l'avenir un rôle de confirmation, de soutien et de pourvoyance pour nous ? Aussi important, peut-être, que le vôtre ? D'importance égale. Nous soutenons le monde, Karénine, même si vous l'avez soulevé. »

« Vous savez très bien, Rachel, que je crois comme vous croyez. Je ne pense pas à l'abolition de la femme. Mais je veux abolir – l'héroïne, l'héroïne sexuelle. Je veux abolir la femme dont le support est la jalousie et dont le don est la possession. Je veux abolir la femme qui peut être gagnée comme un prix ou enfermée comme un délicieux trésor. Et là-bas, l'héroïne flamboie comme une divinité. »

« En Amérique », dit Edwards, « les hommes se battent en duel sur les louanges des femmes et font des tournois devant des reines de beauté. »

« J'ai vu une belle fille à Lahore », dit Kahn, « elle était assise sous un dais doré comme une déesse, et trois beaux hommes, armés et habillés comme les peintures anciennes, étaient assis sur les marches en dessous d'elle, pour montrer leur dévotion. Et ils voulaient seulement sa permission de se battre pour elle. »

« C'est le fait des hommes », dit Edith Haydon.

« J'AI DIT », s'écria Edwards, « que l'imagination de l'homme est plus spécialisée pour le sexe que l'être entier de la femme. Est-ce qu'une femme ferait une chose pareille ? Les femmes ne font que s'y soumettre ou en profiter. »

« Il n'y a pas de mal entre les hommes et les femmes qui ne soit un mal commun », dit Karénine. « C'est vous les poètes, Kahn, avec vos chansons d'amour, qui transformez la douce camaraderie en cette excitation centrée sur la femme. Mais il y a quelque chose chez les femmes, chez beaucoup de femmes, qui répond à ces provocations. Elles succombent à un égoïsme singulièrement autocultivé. Elles deviennent les sujets de leur propre art. Elles se développent et s'élaborent comme presque aucun homme ne le ferait jamais. Elles RECHERCHENT des auvents dorés. Et même lorsqu'elles semblent réagir contre cela, elles peuvent encore le faire.

« J'ai lu dans de vieux journaux, des choses à propos des mouvements d'émancipation des femmes, avant même la découverte de la force atomique. Ces choses ont commencé par un désir d'échapper aux limitations et à la servitude du sexe, puis elles se sont terminées par une affirmation enflammée du sexe, et les femmes sont devenues plus héroïnes que jamais. Hélène de Holloway[89] a été une nuisance tout aussi importante qu'Hélène de Troie[90]. Tant que vous vous considérez comme des femmes (il tendit un doigt vers Rachel et sourit doucement) au lieu de vous considérer comme des êtres intelligents, vous serez en danger d'Hélénisme[91]. Se considérer comme des femmes, c'est se

[89] Qui semble bien être un personnage imaginaire (NDT).

[90] Personnage mythique, Hélène de Troie, la plus belle femme au monde, reine de Sparte, pour laquelle les Grecs combattirent dix années devant Troie : *https://bit.ly/3wMOVcD* (NDT).

[91] Un jeu de mots avec Hélène et Hellénisme. Wells fait sans doute référence, par la bouche du personnage Karénine, à une sorte de culte d'Hélène, la belle femme pour laquelle on est prêt à se battre (NDT).

penser par rapport aux hommes. Vous ne pouvez pas échapper à cette conséquence. Vous devez apprendre à penser à vous-mêmes, pour nous et pour vous, en relation avec le soleil et les étoiles. Vous devez cesser d'être notre aventure, Rachel, et venir avec nous dans nos aventures… » Il agita la main vers le ciel sombre au-dessus des crêtes des montagnes.

– 8 –

Comme le soir tombait sur Karénine et ceux qui l'entouraient, ils montèrent sur le toit des édifices, afin de mieux contempler le coucher du soleil et le rougissement des montagnes et la venue des derniers reflets. Ils furent rejoints par deux des chirurgiens des laboratoires d'en bas et, bientôt, par une infirmière qui apporta à Karénine un rafraîchissement dans une fine coupe en verre. C'était une soirée sans nuages et sans vent, sous le ciel d'un bleu profond. Très loin au nord scintillaient deux biplans en route vers les observatoires de l'Everest, à trois cents kilomètres de distance au-dessus des précipices à l'est.

Le petit groupe sur le toit les regarda passer au-dessus des montagnes et disparaître dans le bleu. Durant un moment ils parlèrent du travail que faisait l'observatoire. De là, ils passèrent à tout le processus de recherche concernant le monde. Ainsi les pensées de Karénine en revinrent à l'esprit du monde et au grand avenir qui s'ouvrait dans l'imagination de l'homme.

Il interrogea longuement et dans le détail les chirurgiens sur les possibilités qu'offrait leur science. Il fut vivement intéressé et excité par les choses qu'ils lui dirent. Et pendant qu'ils parlaient, le soleil toucha les montagnes et devint très rapidement un hémisphère flamboyant et dentelé de flammes liquides et coula. Karénine regarda en clignant des yeux le dernier bord frémissant de l'astre incandescent et s'abrita les yeux, silencieux.

À un moment donné, il sursauta un peu.

« Qu'y a-t-il ? » demanda Rachel Borken.

« J'avais oublié », dit-il.

« Qu'aviez-vous oublié ? »

« J'avais oublié l'opération de demain. J'ai été tellement intéressé en tant qu'Homme aujourd'hui que j'en ai presque oublié Marcus Karénine. Marcus Karénine doit passer sous votre bistouri demain, Fowler, et très probablement Marcus Karénine mourra. »

Il leva sa main légèrement ratatinée.

« Ça n'a pas d'importance, Fowler. Cela n'a guère d'importance, même pour moi. Car est-ce bien Karénine qui est assis ici et qui parle ? N'est-ce pas plutôt un esprit commun, Fowler, qui s'est joué entre nous ? Vous et moi et nous tous avons ajouté de la pensée à la pensée, mais le fil conducteur n'est ni vous ni moi. La vérité, nous l'a détenons tous. Quand l'individu s'est entièrement mis à l'épreuve, démêlant le vrai du faux, alors l'individu est fini.

« J'ai l'impression d'avoir déjà été vidé de ce petit vase, ce Marcus Karénine qui, dans ma jeunesse, me tenait si étroitement et complètement. Votre beauté, chère Edith, et votre large front, chère Rachel, et vous, Fowler, avec vos mains fermes et habiles, m'êtes maintenant presque aussi familiers que cette main qui bat le bras de mon fauteuil. Et aussi familiers que ce petit moi. Et l'esprit qui veut savoir, l'esprit qui se résout à faire, cet esprit qui vit et a parlé en nous aujourd'hui, a vécu à Athènes, a vécu à Florence, continue de vivre, je le sais, pour toujours…

« Et toi, vieux Soleil, avec ton épée de feu, brûlant pour la toute dernière fois ces pauvres yeux de Marcus, prends garde à moi ! Tu penses que je meurs – et, en effet, je n'enlève qu'un manteau de plus pour t'atteindre. Je t'ai menacé pendant dix mille ans et, bientôt, je t'avertis que je viendrai. Quand je serai complètement dépouillé et que mes déguisements seront jetés. Très bientôt maintenant, vieux Soleil, je me lancerai vers toi et je t'atteindrai. Je poserai mon pied sur ton visage tacheté et je te tirerai par tes cheveux ardents. Je ferai un pas vers la lune, puis je te sauterai dessus.

« Je t'ai déjà parlé, vieux Soleil, je t'ai parlé un million de fois et à présent je commence à m'en souvenir. Oui – il y a très longtemps, il y a très longtemps, j'ai dépouillé quelques milliers de générations, tombées en poussière maintenant et oubliées, j'étais un sauvage poilu et j'ai pointé ma main vers toi et – je m'en souviens clairement ! – Je t'ai vu dans un filet. As-tu oublié cela, vieux Soleil ? …

« Vieux Soleil, je me rassemble hors des bassins de l'individu qui m'ont tenu si longtemps dispersé. Je rassemble mes milliards de pensées dans la science et mes millions de volontés dans un but commun. Alors, pourras-tu te faufiler derrière les montagnes loin de moi. Alors, pourras-tu te recroqueviller… »

– 9 –

« Ces questions sont les prochaines questions auxquelles la recherche nous apportera des réponses », déclara Karénine. « Pendant que nous sommes assis ici et parlons paresseusement et inexactement de ce qui est nécessaire et de ce qui peut l'être, il y a des centaines d'hommes et de femmes à l'esprit vif qui travaillent sur ces choses, sans passion et certainement, pour l'amour de la connaissance. Les prochaines sciences à produire de grandes récoltes maintenant seront la psychologie et la physiologie neurale. Ces perplexités de la situation entre l'homme et la femme et le trouble de l'obstination de l'égoïsme, ce sont des troubles passagers, l'enjeu de notre temps. Du coup toutes ces différences qui semblent si figées vont se dissoudre, toutes ces incompatibilités vont se rejoindre, et nous continuerons à façonner nos corps, nos sensations corporelles et nos réactions personnelles aussi audacieusement que nous commençons maintenant à sculpter des montagnes, à placer les mers à leur place et à changer les courants du vent. »

« C'est la prochaine vague », dit Fowler, qui était sorti sur la terrasse et s'était assis en silence derrière la chaise de Karénine.

« Bien sûr, autrefois », dit Edwards, « les hommes étaient liés à leur ville ou à leur pays, liés aux maisons qu'ils possédaient ou au travail qu'ils faisaient… »

« Je ne vois pas », dit Karénine, « qu'il y ait une limite définitive au pouvoir d'automodification de l'homme. »

« Il n'y en a aucun », dit Fowler en s'avançant et en s'asseyant sur le parapet devant Karénine, pour qu'il puisse voir son visage. « Il n'y a pas de limite absolue à la connaissance ou au pouvoir… J'espère que vous ne vous fatiguez pas à parler. »

« Cela m'intéresse », dit Karénine. « Je suppose que dans peu de temps les hommes cesseront d'être fatigués. Je suppose que dans peu de temps vous nous donnerez quelque chose qui éloignera les produits de la fatigue et restaurera presque immédiatement nos tissus fatigués. Cette vieille machine peut être amenée à fonctionner sans relâche ni arrêt. »

« C'est possible, Karénine. Mais il y a beaucoup à apprendre. »

« Et toutes ces heures que nous donnons à la digestion, à vivre à moitié, ne pensez-vous pas qu'il y aurait un moyen de les récupérer ? »

Fowler hocha la tête.

« Et puis, dormir à nouveau. Quand l'homme, avec ses lumières flamboyantes, a mis fin à la nuit dans ses villes et ses maisons – il n'y a qu'une centaine d'années que cela a été fait – ensuite il s'en est suivi qu'il pourrait regretter à présent ses huit heures d'inutilité. Ne devrions-nous pas prendre une pilule ou nous allonger dans un champ de force qui nous permettrait de nous contenter d'une heure ou deux de sommeil et de nous réveiller à nouveau ? »

« Frobisher et Ameer Ali ont travaillé sur ça. »

« Et puis les inconvénients de l'âge et les maladies systémiques qui viennent avec les années, vous les repoussez sans cesse et vous rallongez et rallongez les années qui s'étendent entre les tumultes passionnés de la jeunesse et les contractions de la sénilité. L'homme qui avait l'habitude de

s'affaiblir et de mourir à mesure que ses dents se décomposaient attend maintenant avec impatience des années qui s'allongent continuellement. Et toutes ces parties de lui qui ont autrefois rassemblé le mal contre lui, les structures résiduelles et les coins étranges et perfides de son corps, vous savez de mieux en mieux comment y faire face. Vous sculptez son corps et le laissez remodelé et sans cicatrices.

« Les psychologues apprennent à façonner les esprits, à réduire et à éliminer les mauvais complexes de pensée et de motivation, à soulager le stress et à élargir les idées. Si bien que nous devenons de plus en plus capables de transmettre ce que nous avons appris et de le conserver pour l'espèce. L'espèce, la sagesse de l'humanité, la science, rassemblent continuellement leur pouvoir afin de soumettre l'homme, en tant qu'individu, à leur propre fin. N'en est-il pas ainsi ? »

Fowler dit que c'était le cas et, durant un moment, il parla à Karénine des nouveaux travaux en cours en Inde et en Russie. « Et qu'en est-il de l'hérédité ? » demanda Karénine.

Fowler leur parla de la masse d'enquêtes accumulées et organisées par le génie de Tchen, qui commençait à définir clairement les lois de l'hérédité et comment le sexe des enfants et la couleur de la peau et de nombreuses autres qualités parentales pouvaient être déterminés.

« Il peut réellement le FAIRE ? »

« C'est encore, pour ainsi dire, un simple triomphe de laboratoire, dit Fowler, mais demain ce sera faisable. »

« Vous voyez ! » s'écria Karénine en tournant un visage souriant vers Rachel et Edith, « pendant que nous avons théorisé sur les hommes et les femmes, voici que la science nous donne le pouvoir de mettre fin à jamais à cette vieille dispute. Si la femme est trop pour nous, nous la réduirons à une minorité, et si nous n'aimons aucun type d'hommes et de femmes, nous n'en aurons plus. Ces vieux corps, ces vieilles limitations animales, tout cet héritage terrestre de grosses fatalités tombe de l'esprit de l'homme comme le cocon

ratatiné d'une imago[92]. Et, pour ma part, quand j'entends parler de ces choses, je me sens comme ça – comme un nouveau papillon de nuit humide et rampant qui a encore peur de déployer ses ailes. Car où ces choses nous mènent-elles ? »

« Au-delà de l'humanité », déclara Kahn.

« Non », répondit Karénine. « Nous pouvons encore garder nos pieds sur la terre qui nous a créés. Mais l'air ne nous emprisonne plus, cette planète ronde ne nous est plus enchaînée comme le boulet d'un galérien…

« Dans peu de temps, s'aventureront hors de cette planète, des hommes qui sauront supporter les gravitations étranges, les pressions altérées, les gaz atténués, inconnus et toutes les étrangetés effrayantes de l'espace. Ce boulet ne nous suffira plus. Notre esprit s'étendra… Ne pouvez-vous pas voir comment ce petit argosy[93] ira scintillant dans le ciel, étincelant et scintillant, de plus en plus petit, jusqu'à ce que le bleu l'engloutisse. Ils peuvent réussir là-bas; ils peuvent périr, mais d'autres hommes les suivront…

« C'est comme si une grande fenêtre s'était ouverte », dit Karénine.

– 10 –

Karénine désira rêvasser seul, un moment, avant de retourner se coucher dans sa chambre. On lui donna un soulagement pour une douleur qui commençait à le perturber et on l'enveloppa chaudement de fourrures, car une grande froideur rampait sur toutes choses. Et c'est ainsi

[92] En biologie, le terme d'imago (au masculin) désigne le stade final d'un individu dont le développement se déroule en plusieurs phases : *https://bit.ly/35m4Ao6* (NDT).

[93] Un « argosy » est un gros navire marchand. Le terme vient de la ville de « Ragusa » (aujourd'hui Dubrovnik en Croatie), qui a donné ce nom aux navires partant de ce port : *https://bit.ly/3tOP5hY* (NDT).

qu'ils le laissèrent. Il resta assis longtemps à regarder les derniers reflets du couchant céder la place à l'obscurité de la nuit.

Il semblait à ceux qui devaient veiller discrètement sur lui, de peur qu'il ne manque d'attention, qu'il réfléchissait très profondément.

Les pics blancs et violets contre le ciel doré s'enfoncèrent dans le lointain froid et bleu. Ils se sont allumés à nouveau et éteints à nouveau, et les creusets brûlants des étoiles indiennes, que même le lever de la lune ne pouvait pas complètement éteindre, ont commencé leur veille. La lune se leva derrière l'écran imposant des précipices sombres à l'est et, bien avant qu'elle n'émerge au-dessus de ceux-ci, ses rayons obliques avaient rempli les gorges profondes en contrebas d'une brume lumineuse et avaient transformé les tours et les sommets du Lio Porgyul en un château de rêve magique, de rayonnement et d'émerveillement…

Vint un grand jaillissement de lumière fantomatique au-dessus du bord noir des rochers, puis comme une bulle qui s'envole et se détache, la lune s'envola dans l'insondable ciel sombre…

Puis, Karénine se leva. Il fit quelques pas le long de la terrasse et resta un moment à contempler ce grand disque d'argent, ce bouclier argenté qui devait être la première conquête de l'homme dans l'espace…

À cet instant, il se retourna et se tint les mains jointes derrière lui, regardant les étoiles du nord…

Enfin, il se rendit dans sa chambre. Il s'y allongea et dormit paisiblement jusqu'au matin. Et tôt le matin, ils sont venus le voir et l'anesthésiant lui a été administré et l'opération a été réalisée.

Ce fut globalement une réussite. Mais Karénine se sentait affaibli et il dut rester alité. Environ sept jours plus tard, un caillot de sang s'est détaché dans l'une de ses artères. Il voyagea jusqu'à son cœur et Karénine est mort en un instant, dans la nuit.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Herbert George Wells, nom de plume H. G. Wells (1866-1946), est un écrivain britannique surtout connu pour ses romans de science-fiction, dont furent tirés de célèbres films : L'homme invisible, La machine à explorer le temps, La guerre des mondes, L'île du docteur Moreau. Il est également l'auteur de nombreux romans de satire sociale, d'œuvres de prospective, de réflexions politiques et sociales ainsi que d'ouvrages de vulgarisation touchant aussi bien à la biologie et à l'histoire qu'aux questions sociales. Il est considéré comme le père de la science-fiction contemporaine (Wikipédia : *https://bit.ly/3wLkMdB*).

Ce livre vous plaît, vous souhaitez en avoir une version imprimée sur papier dans votre bibliothèque, allez sur Amazon !

https://www.amazon.fr/dp/2957738791

SOMMAIRE

PRÉFACE 1
1. LES PIÉGEURS DE SOLEIL 5
2. LA NOUVELLE SOURCE D'ÉNERGIE 29
3. LA DERNIÈRE GUERRE 67
4. LA FIN DE LA GUERRE 111
5. LA NOUVELLE ÉTAPE 157
6. LES DERNIERS JOURS DE MARCUS KARÉNINE 199
À PROPOS DE L'AUTEUR 231

Herbert George Wells (1866-1946), est un écrivain britannique surtout connu pour ses romans de science-fiction (*La Guerre des mondes*, *L'Homme invisible*, *La Machine à explorer le temps* ou encore *L'Île du docteur Moreau*). Il est considéré comme le père de la science-fiction contemporaine.

« Le monde libéré » (The World Set Free), dans une nouvelle traduction, est un roman d'anticipation et de science-fiction, dystopique et utopique, écrit par H. G. Wells en 1913 et publié en 1914. Wells y décrit un monde socialement dégradé, gangréné par le capitalisme, l'égoïsme et la cupidité, avec un environnement de plus en plus saccagé et pollué. Un monde qui va vivre une guerre atomique mondiale qui, au-delà de la catastrophe planétaire qu'elle entraîne, éveillera les consciences. L'énergie atomique apportera tout ce dont l'humanité a besoin pour se relever. Un gouvernement mondial, qui n'est pas sans rappeler le « nouvel ordre mondial », entre Davos et théorie du complot, organisera cette renaissance planétaire. Dans ce roman-chronique, Wells déroule ses fascinantes prémonitions : la bombe atomique, la guerre atomique mondiale, l'industrie nucléaire, le gouvernement mondial, la Cour pénale internationale, le féminisme, la Révolution sexuelle et même le tunnel sous la manche, le téléphone mobile, une monnaie unique mondiale et les voyages spatiaux... En ces temps de guerre aux portes de l'Europe (Syrie, Ukraine), il nous invite à rêver une possible fin de la guerre sur Terre et une nouvelle façon positive de penser le monde et l'humanité.

ISBN 9782957738793